UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284569 1

NIV. OF
RONTO
BRARY

Lit
C

QUATRIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

IV. — *vies parallèles d'un soldat et d'un écolier*

139963
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
ser. 12
no 4-6

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

139963
4/10/10

les Milliet

IV. — *vies parallèles d'un soldat et d'un écolier*

1858-1861

I

1858-1859

SECOND SÉJOUR A GENÈVE

LE COLLÈGE. — « MEA CULPA ». — LE CHOIX D'UN AVENIR.

I

1858-1859

SECOND SÉJOUR A GENÈVE

Le Collège. — *Meâ culpâ.* — Le choix d'un avenir.

1

Nous grandissions, et nos parents désiraient vivement revenir à Genève pour nos études. Des amis firent savoir à M. Milliet que le gouvernement de James Fazy ne voyait pas d'empêchement à son retour. L'empire était désormais trop solidement établi pour avoir peur d'un petit chansonnier. Nous quittâmes Bonneville. Ma mère choisit dans la rue du Rhône un appartement d'où nous jouissions de la merveilleuse vue du lac.

Plus d'un parmi nos anciens amis avaient déjà disparu. Le bon colonel Humbert était mort. Les francs-maçons de Genève étaient alors divisés en coteries rivales; mon père ne voulut pas se mêler de ces mesquines querelles, et c'est ainsi que mon frère et moi nous perdîmes l'occasion d'être admis dans cette

Société, dont le but reste très beau, malgré ce qu'il y a d'un peu suranné dans quelques-uns de ses rites.

Paul avait treize ans. Ayant toujours été, à Bonneville, à la tête de sa classe, il espérait pouvoir entrer à Genève en première latine; mais il s'aperçut bientôt de la considérable différence de niveau qui existait entre les deux collèges. (1) A Bonneville, il avait eu pour professeurs de très jeunes licenciés français; à Genève, les maîtres étaient de vrais savants.

La méthode alors en usage pour l'étude du latin et du grec ressemblait un peu à celle qu'on emploie pour enseigner les langues vivantes; le but était le même : arriver à lire facilement les auteurs. Pour cela, sans négliger la grammaire, on avait soin de meubler la mémoire de mots et de locutions. A la fin des études, les examens portaient sur des textes que les programmes ne désignaient pas d'avance; (2) ces épreuves demandaient donc une connaissance assez sérieuse des langues anciennes.

J'avais grandi trop vite et j'étais loin d'être robuste. Au moment de l'examen d'admission, la chaleur suffocante et peut-être l'émotion aidant, je perdis connaissance. Cette syncope sans gravité m'empêcha de terminer ma version, je ne fus admis qu'en seconde. Ce retard était heureux pour moi; il m'obligeait à revoir ces premiers éléments, si essentiels dans l'étude des sciences ou des lettres, et que je n'ai jamais bien possédés.

---

(1) A Bonneville, il était le premier de sa classe, à Genève, en seconde, il fut le quinzième.

(2) Les versions étaient faites sans dictionnaire.

Paul à sa mère

Genève, 29 avril 1858.

Chère Bonti,

Si tu savais comme tout est triste quand tu n'es plus là, comme la maison paraît déserte. Il nous manque toujours quelque chose, nous ne sommes plus gais et nous devenons stupides. Louise te demande à chaque instant; il faut qu'on lui dise ce que tu fais. Elle croit toujours que c'est vous qui sonnez, et elle veut aller à la gare pour vous voir arriver.

Toute la journée, je me demande où vous êtes et ce que vous faites; quand je ferme les yeux, je vous vois en chemin de fer ou bien à l'hôtel, et il me semble que si j'étais seul et si je cherchais bien, je serais comme Madame Gil-Blas (dans un roman) et que je verrais réellement ce que vous faites. Je ne t'en dis pas plus long, parce que Louise me tourmente pour aller chez les petits Silly. Portez-vous bien et revenez vite.

Paul à M. de Tucé

Juillet 1858.

Mon cher oncle,

Où es-tu? Que fais-tu? Que deviens-tu? Où vas-tu? Comment vas-tu ?... Pour nous, nous nous plaisons beaucoup à Genève, où nous sommes très bien accueillis. Papa s'est remis à la peinture; il fait mon portrait. Je profite de mes vacances, qui durent tout le mois de juillet, pour dessiner beaucoup. Comme je suis un peu anémique, maman m'a loué une chambre dans un petit village à trois quarts de lieue d'ici. J'y vais coucher, je bois matin et soir une bonne tasse de lait qu'on vient de tirer, je me lève à quatre heures du matin, je dessine d'après nature sur le bel album dont tu m'as fait cadeau et dont je ne puis assez te remercier, puis je reviens à Genève pour midi. Cette petite course m'est très salutaire...

Maman est allée à Valence et elle n'est restée que trois jours en voyage, grâce au chemin de fer que nous avons

maintenant. Fernand est toujours à la banque, Alix continue ses leçons de dessin; pour moi, j'ai eu un prix de littérature et un accessit d'arithmétique. La distribution des prix est ici une fête nationale; la ville entière prend part au plaisir des écoliers. La grande salle du Bâtiment électoral est décorée pour la cérémonie. Ce ne sont pas des livres ni des couronnes que l'on donne en prix, mais des médailles d'argent. Point de discours longs et ennuyeux; tout se fait avec simplicité, sans prétention. La fête a quelque chose de digne, aucune pédanterie, une grandeur simple et imposante à la fois. L'après-midi les collégiens se réunissent dans la plaine de Plainpalais, vaste prairie entourée d'une avenue d'arbres séculaires. Là, des cordages forment une enceinte, où les élèves et leurs parents ont seuls le droit d'entrer. Un goûter est servi aux écoliers qui y font largement honneur; puis des jeux de toute espèce sont mis à leur disposition. Le soir on les mène au cirque et l'on tire un feu d'artifice. Quant aux mâts de cocagne, aux courses, aux tirs, j'ai peu de goût pour tout cela; les plaisirs bruyants, les jeux où il faut se donner du mouvement ne sont pas mon fort. Je suis casanier; ce que j'aime, c'est à rester à la maison pour lire ou dessiner.

Louise aussi dessine déjà; elle fait des maisons, des arbres, des bonshommes antédiluviens, mais dont elle est enchantée. Elle est très bavarde et très gentille; elle n'obéit qu'à maman qui la gâte un peu moins que nous tous. Je voudrais bien commencer la peinture avec Alix, mais tant que je suis au collège le temps me manque. Je m'en console en faisant parfois des vers.

M. de Tucé à Paul

Juillet 1858.

... Les prix que tu as obtenus à la distribution me font voir que tu sais faire marcher de front les sciences et les lettres... Je suis maintenant fort occupé; nous sommes en inspection générale. C'est l'examen passé par un général de division de toutes les parties du service, instruction, administration, etc... Seulement il n'y a pas de distribution de

prix ni de vacances. Aussitôt le général parti, on n'a pas même un jour de congé, on recommence de plus belle.

Quoiqu'il n'y ait pas de distribution de prix, il y a cependant des récompenses, et les plus méritants sont proposés pour occuper un emploi supérieur. Je suis bien aise de te faire part aussi de mes succès. Je suis proposé pour l'emploi de chef d'escadrons, et il est probable que je serai nommé d'ici dix-huit mois ou deux ans, suivant les places vacantes qui se présenteront. C'est un grade que j'ambitionne fort, non pas que j'aie soif des grandeurs et des honneurs, mais l'emploi de chef d'escadrons consiste à ne rien faire, exactement. On dirait qu'il a été créé exprès pour moi. Ajoute à cela qu'on est très bien payé, et juge si je suis pressé d'y arriver. Ce qui me gâte un peu cette perspective, c'est qu'il faudra aller dans un autre régiment, où je ne connaîtrai personne, et quitter le 7me Lanciers, où j'ai de bien bons camarades, avec lesquels je vis depuis près de vingt ans.

2

C'est seulement dans les romans qu'on trouve des héros parfaits; les hommes réels ont des moments de faiblesse et je me propose de faire ici des portraits ressemblants, je ne flatterai donc ni les autres ni moi-même.

Nous dormions, Fernand et moi, dans une petite chambre donnant sur une cour intérieure. Souvent mon frère passait la soirée avec ses camarades. Je me couchais de bonne heure et, en l'attendant, je me délectais à la lecture de quelque poète. Un soir, il était tard, Fernand ne rentrait pas; ma mère inquiète ne dormait pas. Le jeune apprenti banquier s'était laissé entraîner à une petite orgie. Il arriva enfin, pâle, défait, et à peine au lit, fut pris de vomissements. Ma mère le

soigna avec sa douceur habituelle; l'expérience de la vie rend indulgent. Je ne l'étais pas alors; je sentais bouillonner en moi une sourde colère, mêlée d'un profond dégoût. Les Spartiates soûlaient de force leurs esclaves, pour les donner en spectacle à leurs fils et leur inspirer l'horreur de l'ivresse. Je compris alors l'efficacité de cette odieuse leçon de choses, et je m'en souvins.

J'étais d'ordinaire un élève consciencieux; cependant j'eus à me reprocher une faute dont je tiens à me confesser.

La mémoire m'a toujours fait défaut, et plus d'une fois M. Oltramare, régent de première latine, inscrivit sur mon livret : « mémorisation faible ». Un jour, un ami de mes parents déjeunait chez nous; sa conversation intéressante me fit oublier les vers latins que nous devions apprendre par cœur. J'eus alors l'idée plus ingénieuse qu'honnête d'écrire sur mes ongles quelques mots qui m'aideraient à me souvenir des autres. Nous récitions par écrit, méthode excellente, adoptée par les maîtres qui veulent bien consacrer leurs veilles à la fastidieuse correction des copies. Peu expert dans l'art de tromper, je fus pincé, et la gravité de ma faute m'apparut aussitôt. Elle était préméditée; je pouvais enlever un prix à un camarade à la fin de l'année. Voler une place n'est pas plus beau que voler de l'argent.

M. Oltramare me regarda d'un air sévère, mais pas de sermon! Mon cœur battait, je vous l'assure, lorsqu'il me remit mes notes. Le livret me brûlait les doigts; j'y lus ces simples mots : « Milliet a oublié ce que l'on se doit à soi-même. »

Il fallait faire signer cela à ma mère, à elle qui avait une si bonne opinion de mon honnêteté ! J'étais accablé de honte. Ma mère vit la sincérité de mon repentir et m'épargna les reproches. Un de ces regards noirs que je craignais tant, et ce fut tout.

J'ai gardé à M. Oltramare un souvenir reconnaissant pour sa noble manière de punir. Avec ce tact que possèdent seuls les vrais instituteurs, il avait vu à qui il avait affaire; en s'adressant à ma conscience, à ma dignité, il espérait les éveiller et les fortifier. Ce fut, je crois, la première et la dernière indélicatesse que j'aie commise.

Plus tard, par exemple à l'École des Beaux-Arts, dans les concours d'esquisse pour le prix de Rome, la plupart de mes camarades apportaient de contrebande quelques croquis d'armes ou de costumes antiques; je n'ai jamais triché, jamais je n'ai oublié « ce que l'on se doit à soi-même ». Une petite victoire remportée sur de mauvais instincts procure d'ailleurs un plaisir plus vif que la fausse gloriole d'un honneur injustement acquis. (1)

On faisait alors des vers latins, ce qui est un petit jeu très amusant. Un autre exercice excellent consistait

---

(1) Le bon M. Oltramare ne me garda pas rancune, et je suis fier du bulletin qu'il me donna à la fin de l'année scolaire 1858-59 :

« Milliet est du nombre des élèves qui rendent à un maître la tâche douce et dont il a regret de se séparer. Je n'ai eu qu'à me louer de sa bonne volonté et de son excellent esprit. Quant à l'état de son instruction, je l'exhorte à se mettre sérieusement à l'œuvre pour combler des lacunes fâcheuses dans l'histoire, dans la géographie, et surtout dans le grec et le latin. Il a très bien réussi dans la récitation et dans la composition française.

« A. Oltramare, régent. »

à mettre en prose quelques vers français d'auteurs célèbres, et je constatai que les difficultés de la versification classique étaient véritablement excessives, puisqu'elles ont forcé les meilleurs poètes à user d'une quantité regrettable de *chevilles* et de mots impropres.

M. Oltramare combattait avec raison mon lyrisme intempestif et, grâce à l'étude des auteurs grecs, je commençais à entrevoir ce qu'il y a de supérieur dans la simplicité.

Nous traduisions souvent quelques beaux passages des moralistes anciens. Ces morceaux d'une admirable élévation de pensée étaient peu appréciés par la majorité de mes camarades, mais ils ont fait sur moi une durable impression. — *Abstine et sustine,* disent les stoïciens; dans ma triste vieillesse, cette mâle devise m'a soutenu plus d'une fois au milieu des dures épreuves de la vie.

Paul à sa sœur Alix

Bonneville (1) 1859.

Je viens d'assister avec Michel Rey à quelque chose de terrible. M. Dumont, le pharmacien, a reçu du tribunal de Thonon un bocal contenant le cœur et les intestins d'un enfant empoisonné par sa mère. Il fallait qu'il reconnût si le corps contenait ou non de l'arsenic. M. Dumont a d'abord fait une expérience sur le cœur et une partie des intestins. Il les a fait brûler, les a fait passer dans une foule de cornues et d'alambics; enfin nous avons vu apparaître sur la porcelaine les terribles taches qui constatent la présence du poison; ces taches sont brunes et métalliques, ou plutôt métalloïdiques. Cela m'a fait une singulière impression. Je

(1) J'étais allé passer une partie de mes vacances à Bonneville chez mon ami Michel Rey.

croyais voir cette mère empoisonnant son enfant, puis ses remords, sa condamnation, son exécution... tout cela dans cette tache ! M. Dumont va faire une seconde expérience sur le reste des intestins ; il doit retrouver de l'arsenic dans un tube et former ce qu'on appelle l'*anneau*. Michel remuait le cœur de l'enfant pendant qu'on le faisait cuire. N'est-ce pas une scène de Macbeth ?

3

C'est un moment très grave que celui où le jeune homme choisit la voie dans laquelle il veut entrer. De sa décision peut dépendre le bonheur ou le malheur de toute sa vie. Madame Milliet, tout en laissant à Fernand liberté complète dans le choix d'une carrière, s'efforçait de le faire réfléchir mûrement, et lui demandait de bien peser les avantages et les inconvénients de chaque profession.

Fernand adressa donc à son père ses *Réflexions sur le choix d'un avenir*. — En voici la substance :

Il pense d'abord à l'état militaire, puis à la marine, mais il répugne à l'obéissance passive : « En temps de paix, un militaire est un être oisif et inutile. Nous n'avons plus d'invasions de barbares à redouter, et nous ne voulons plus faire de conquêtes. Le plus souvent, les guerres n'ont d'autres motifs que de puériles querelles de monarque à monarque. Bientôt toutes les limites s'effaceront ; les peuples sauront mieux employer leurs forces, leur intelligence et leurs richesses qu'à la destruction. Les armées permanentes sont appelées à disparaître. »

Avocat ? « Les chicanes du barreau me semblent bien mesquines et les accoutrements ridicules ne sont pas

de mon goût. (1) Puis cette justice humaine qui punit le crime, ne sait pas le prévenir et ne récompense jamais la vertu. »

Fonctionnaire? « Il faudrait savoir flatter le pouvoir et mettre à sa disposition son honneur et sa conscience. »

Prêtre? « Je n'ai pas foi dans les pratiques de la religion. Je sais que, pour les personnes qui ne regardent que leur intérêt, cela n'est pas une raison; mais si l'on a du cœur, on n'acceptera jamais une mission que l'on ne peut pas remplir consciencieusement. »

Médecin? « C'est une carrière admirable, une vie toute de dévouement; mais j'aime trop les voyages pour habiter constamment la même ville. »

Professeur? « Il faut une vocation particulière pour se résigner à une vie monotone et régulière, réglée comme une horloge. »

Artiste? « La nature a été bien avare envers moi sous le rapport artistique : Pour la musique, elle m'a doué d'une voix fausse; pour la peinture, d'une main maladroite, et pour la poésie, d'une âme très peu poétique. »

« Que reste-t-il donc? — Le commerce. Mais quelle espèce de commerce choisirai-je? Naturellement ce n'est pas celui qui est restreint dans une boutique, où le marchand, s'il veut s'enrichir, est forcé de devenir un voleur. (2) Ce que je veux, c'est être commerçant en

---

(1) La considération du costume tient une place souvent excessive dans l'esprit des jeunes gens au moment de choisir une profession.

(2) Fernand avait lu cette anecdote racontée par Ch. Fourier : « Je remarquai, dès l'âge de six ans, le contraste qui existe entre le commerce et la vérité. On m'enseignait au catéchisme et à l'école qu'il ne fallait jamais mentir; puis on me conduisait au magasin pour m'y façonner de bonne heure au noble métier du mensonge ou art de vente. Choqué des tricheries et impostures

grand. D'abord, il faut de l'activité et de l'intelligence; le corps et l'esprit sont toujours occupés; le négociant est libre, il ne dépend que de son honnêteté. Cette carrière exige des connaissances variées; plus le commerçant sera instruit, plus il aura de chances de réussir; c'est par lui que les nations échangent leurs produits, et que les climats moins favorisés jouissent des bienfaits accordés aux autres pays. Il n'importe pas seulement les produits mais encore les idées, les mœurs, les coutumes, et contribue plus que qui que ce soit à effacer les haines de nationalités. Il sert de lien aux nations et c'est le lien le plus fort, parce qu'il les tient par leur intérêt. C'est le commerçant qui établira l'unité de langage et l'unité de mesures, c'est lui qui en a le plus besoin. Nous admirons ces bateaux à vapeur qui sillonnent les mers, mais ce ne sont que les instruments, les corps; le négociant est l'âme qui les fait mouvoir. Les révolutions peuvent se succéder, le commerce subsistera; les peuples auront toujours besoin d'échanger leurs produits; c'est lui qui pousse les hommes à faire la conquête de leur planète par l'industrie.

« Je viens, cher père, de t'exposer les raisons qui me décident pour le commerce. Tu connais mon caractère; c'est à toi de juger si j'ai bien vu les choses sous leur véritable point de vue. Je m'en remettrai toujours à ta vigilante affection. Sois convaincu que, lorsque tu

---

que je voyais, j'allais tirer à part les marchands et les leur révéler. L'un d'eux, dans sa plainte, eut la maladresse de me déceler, ce qui me valut une ample fessée. Mes parents, voyant que j'avais du goût pour la vérité, s'écrièrent d'un ton de réprobation : « Cet enfant ne vaudra jamais rien pour le commerce. »

La Phalange, janvier 1848.

m'auras tracé la voie, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour parvenir au but que tu m'auras indiqué. »

Lorsqu'il se montrait si raisonnable, Fernand subissait l'influence heureuse de sa mère. Mais, on le verra et il est triste de le constater, la meilleure éducation reste bien souvent sans force, lorsqu'elle se trouve dirigée dans un sens contraire aux suggestions de l'atavisme. Pour commencer ses études commerciales, Fernand était entré comme apprenti dans une maison de banque, chez MM. Ferrier. C'est à contre-cœur qu'il acceptait ces occupations sédentaires, si peu conformes à ses goûts. Il ne devait pas s'y résigner longtemps, et sa conduite prouva une fois de plus que « les attractions sont proportionnelles aux destinées ». Un beau jour, sans prévenir personne, Fernand disparut. Il était parti pour Turin, afin de s'engager comme volontaire dans l'armée de Garibaldi.

II

FERNAND
A L'ARMÉE DE GARIBALDI

1859

SÉPARATION. — MAGENTA. — RÉVOLTE AU RÉGIMENT. — SOLFÉRINO. — ARMISTICE. — LE MONT TONALE. — CHASSE A L'OURS. — LE RETOUR.

II

FERNAND A L'ARMÉE DE GARIBALDI

1859

Séparation. — Magenta. — Révolte au Régiment. — Solférino. — Armistice. — Le Mont Tonale. — Chasse à l'ours. — Le retour.

1

Fernand à son ami Baptiste Rey (1)

Chambéry, 29 mai 1859.

Cher Baptiste,

Je t'écris à la hâte ces quelques lignes pour te prier de tranquilliser mes parents. Je suis parti hier soir à huit heures par la diligence, demain matin je serai à Turin et engagé *immédiatement*. Il est donc complètement inutile de faire aucune démarche pour me faire revenir, il serait trop tard.

---

(1) Je donne ici quelques lettres de mon frère, mais c'est son histoire seule qu'elles racontent. Celui qui chercherait dans les pages qui suivent un récit de la guerre d'Italie, serait entièrement déçu. Fernand n'a pris part à aucune des grandes batailles ; il dit naïvement les impressions d'un enfant qui, choyé jusqu'alors par ses parents, les abandonne pour la première fois. Ses lettres sont toutes débordantes d'une affection profonde. J'en conviens, la sincérité de l'émotion en fait le seul intérêt. C'en est un à mon sens. Il est regrettable seulement que le jeune soldat n'ait pas conservé les lettres de sa mère.

J'écrirai de Turin à mes parents pour leur donner mes raisons d'avoir agi ainsi; en attendant, qu'ils soient tranquilles et me pardonnent le chagrin que je leur cause. Je les embrasse mille et mille fois. Que j'ai eu de peine à retenir mes larmes lorsque je suis parti, seul, sans un ami, mais il le fallait. Pardonne-moi aussi la blague que je t'ai contée; si je t'avais dit la vérité, tu m'aurais retenu, et je ne voulais pas. Dis aussi au bureau ce qui en est. Mes amitiés à tous les amis. A toi de cœur.

On l'a vu, Fernand venait d'exprimer son dédain pour l'état militaire en temps de paix. Mais il n'y a pas, jusqu'ici, contradiction entre ses idées et ses actes : s'il s'engagea, ce fut au service d'une noble cause. Ce qui l'avait enthousiasmé, c'était le courage, le désintéressement absolu, les victoires invraisemblables de Garibaldi, entré le premier en Lombardie, vainqueur à Varèse, vainqueur à San Fermo, vainqueur à Côme, et partout entraînant les populations sur son passage.

A côté de cette politique d'enthousiasme, il y avait la politique d'intérêt et de dissimulation.

La bombe d'Orsini avait rappelé à Napoléon III la puissante organisation des *carbonari,* ses anciens frères. Cet attentat, bien qu'il eût échoué, produisit sur l'esprit du despote une vive impression et, mettant fin à ses hésitations, le décida à jeter l'épée de la France du côté de Victor-Emmanuel. Les carbonari voulaient l'Italie une et républicaine. Pour les apaiser, Napoléon s'entendit avec Cavour, le rusé diplomate; il donnerait au Piémont le royaume lombard-vénitien, réclamant en échange Nice et la Savoie. On ferait semblant de consulter les populations par un plébiscite. La Haute-Savoie eût voulu devenir un canton suisse, mais son

choix fut strictement limité entre l'union au Piémont et l'annexion à la France.

Garibaldi n'entrait pas dans ces honteux marchés de peuples; il n'avait qu'un but, l'unité de l'Italie, délivrée enfin du joug de l'Autriche. La nation tout entière, enivrée par l'espérance d'une résurrection, l'accompagnait de ses vœux ardents.

Turin, 30 mai 1859.

Chers parents,

Me voilà engagé. Dès ce matin, j'ai passé à la visite et j'ai été reçu. (1) Je ne sais pas dans quel corps on m'enverra; sitôt que je le saurai, je vous écrirai afin que vous puissiez m'adresser vos lettres. Si vous saviez le bien que cela me fera de recevoir de vos nouvelles! Mon Dieu, pourquoi vous ai-je quittés? Le voici : je vous ai déjà parlé du bureau; j'avais pris cette vie sédentaire en horreur, puis j'aurais voulu contribuer à la délivrance du peuple italien. Vous ayant sondés à cet égard, j'ai vu que vous ne voudriez jamais; c'est alors que j'ai pris la résolution que je viens d'exécuter. Jusqu'à présent, j'ai été trop heureux, il me faut absolument manger un peu de vache enragée. Ce métier de gratte-papier ne me valait rien, je ne suis bon qu'à faire un soldat. C'est moi seul qui ai pris cette résolution, personne ne m'y a entraîné; je n'en ai parlé à aucun de mes amis, ils m'auraient retenu.

Maintenant, cher père et chère mère, il me reste à vous demander pardon du tourment et du chagrin que je vous cause. Si vous saviez ce que j'ai souffert pour me séparer ainsi de vous, sans vous dire adieu! Mais ma résolution était prise et, maintenant que tout est fait, je ne m'en repens pas. Si ce n'était votre souvenir qui m'attriste. Ah! voyez-vous, je ne peux pas penser à vous sans pleurer. Que de

(1) Le major et le capitaine inspecteur ne purent s'empêcher de lui faire compliment sur les gars du Mans. Fernand était, en effet, de proportions si élégantes, qu'un sculpteur l'aurait pris volontiers pour modèle; mais les gars du Mans ne sont pas tous aussi bien bâtis.

soins, que d'attentions vous avez toujours eus pour moi! Comme vous m'aimiez! Moi aussi je vous aime de toutes les forces de mon âme; avec quel bonheur je vous reverrai; quand donc pourrai-je vous serrer sur mon cœur! Ma mère, je t'en prie, tranquillise-toi; j'avancerai, je ferai mon chemin; ne crains rien; souviens-toi de notre conversation de samedi à dîner. La guerre n'est pas si terrible qu'on se le figure. Et toi, mon cher père, que n'ai-je pu te serrer au moins la main avant de partir et recevoir tes recommandations. Paul, Alix, écrivez-moi souvent; racontez-moi toute votre vie; et vous lisant, je croirai être encore près de vous. Pauvre Louison, quand je te reverrai, tu seras une grande fille, Alix sera mariée. Mon Dieu, quand je pense qu'il faudra rester si longtemps loin de vous, ma tête se perd. Oh, dans votre lettre, encouragez-moi! Cependant dans mon âme et conscience, je crois que j'ai bien fait.

Cette guerre finie, je reviendrai vers vous, j'aurai une position faite. Voyez tout en beau. A quoi bon se désespérer? — Je suis jeune, bien portant, l'avenir est tout rose devant moi; s'il y a quelques épines, je les écarterai gaiement.

Je veux vous raconter un peu mon voyage : je suis parti samedi soir à huit heures par la diligence, ne pouvant pas prendre le chemin de fer sans passeport. J'ai emporté dans mon manteau une chemise, deux paires de bas et quatre mouchoirs pour tout bagage. En argent, j'avais 160 francs de mes économies, plus une trentaine de francs de ma bourse d'habillement. La voiture jusqu'à Chambéry m'a coûté 8 francs, et de Chambéry à Turin, 34 francs. Quand j'ai passé le Mont Cenis, je n'ai rien vu, puisqu'il faisait nuit. Tout le long de la route il y avait des chars innombrables, pleins de biscuits et de provisions pour l'armée française. Arrivé à Turin, je suis allé immédiatement à la Municipalité. Tout est terminé. Malgré ces deux nuits et un jour passés en voiture, je ne suis pas fatigué et suis très bien portant.

Ces messieurs du bureau doivent être bien mécontents, j'en suis fâché pour eux, mais c'est comme ça!

Je suis avec Michel (Rey) qui n'a pas encore terminé ses

examens de droit. Il m'a appris qu'Émile (Reynaud) n'était pas avec Garibaldi à Côme, mais que sa Légion allait le rejoindre. Il a fait des masses de conquêtes à Turin. (1)

Je voudrais bien rejoindre aussi Garibaldi; je ferai plus probablement partie des Chasseurs des Apennins.

Adieu cher père, adieu ma bonne mère, adieu Paul, Alix, Louise, vous tous que j'aime tant et que j'ai été assez ingrat pour quitter. Je vous embrasse bien tendrement de tout mon cœur.

Encore adieu et au revoir, mon père et ma mère.

Votre fils qui vous aimera toujours,

FERNAND M.

Chère mère, surtout je t'en supplie, ne te crée pas de vaines inquiétudes.

Ton enfant chéri, (2)

FERNAND

Turin, 2 juin 1859.

Cher père,

Je trouve enfin un petit moment de libre pour t'écrire. Je suis à la citadelle, où l'on n'est pas mal du tout. Je fais l'exercice toute la journée. Hier, j'ai vu entrer ici cinq cents prisonniers autrichiens, pris tout dernièrement à une victoire que nous (3) avons remportée. Beaucoup d'entre eux étaient Italiens et tout contents d'être prisonniers. J'ai causé en allemand avec plusieurs; ils m'ont raconté qu'ils n'avaient pas combattu dix minutes, ayant été coupés et pris immédiatement. Ils se plaignent tous de la manière dont ils sont traités en Autriche. Il y avait deux officiers, pris aussi. C'étaient de grands beaux hommes. Eux seuls presque, de tous les prisonniers, avaient l'air triste. Leurs costumes sont atroces et d'une saleté horrible. Toute l'armée

(1) Ce chapitre-là intéresse vivement le jouvenceau.

(2) Cette lettre touchante marque la détente émotive qui suit nécessairement un grand effort de volonté. L'enfant a eu le courage de briser les liens si doux qui l'attachaient à sa famille, mais le voilà désormais tout seul, sans guide et sans soutien.

(3) Il s'agit de la victoire de Palestro, 31 mai. On remarquera avec quelle rapidité naît l'esprit de corps.

a des pantalons bleus et des tuniques blanches. Ils ne se distinguent que par la couleur des parements.

J'aimerais bien, cher père, que pour régulariser ma position et me faire bien voir de mes chefs, tu m'envoies mon extrait de naissance, ton consentement pour m'engager et un certificat de bonne conduite du consul français ou du maire de Genève. Si je présente cela aux chefs, ils auront plus d'égards pour moi... (1) Ma bonne mère chérie n'a rien à craindre, je ne serai pas envoyé au feu avant quelque temps...

Adieu, cher père, ton fils qui t'aime et te chérit.

M. A. de Tucé à sa sœur

Saint-Mihiel, juin 59.

Ma chère amie,

J'ai été bien surpris en apprenant le coup de tête de Fernand, et je prends bien part à tes angoisses. Cependant, tout en le blâmant pour le chagrin qu'il vous cause, je ne puis m'empêcher d'être ému en voyant l'enthousiasme de ce jeune homme, qui court au danger pour soutenir une cause dont le triomphe donnera satisfaction à ses instincts généreux, sans lui apporter aucun dédommagement matériel des sacrifices qu'il s'impose. Mes camarades, auxquels j'ai raconté ce qu'il vient de faire, l'admirent et s'intéressent vivement à lui; aussi donne-moi de ses nouvelles, je te prie, car chacun ici le prend en amitié, l'accompagne de ses vœux et lui voue une vive sympathie. Heureusement, il est d'un bon tempérament, assez robuste et sans mauvaises habitudes, il fera la guerre dans un pays où les populations sont amies, les privations seront moins dures ; il se formera et se développera encore dans cette vie agitée.

Sa résolution me rend presque honteux de la vie inutile que je mène ici, moi qui porte un sabre depuis plus de vingt ans, et qui ne suis allé ni en Afrique, ni en Crimée et peut-être n'irai pas en Italie.

Le 7me Lanciers fait partie de l'armée de Paris...

---

(1) Il n'avait pas pu s'engager d'une façon définitive sans papiers.

mon escadron est au dépôt, ce qui me fait désirer encore plus vivement mon épaulette de chef d'escadrons, c'est la seule manière de sortir de Saint-Mihiel...

Adieu, ma chère Louise, du courage pour supporter cette épreuve difficile. J'espère que ce temps ne sera pas long, à en juger par la manière dont les Autrichiens sont poussés. Adieu, je vous embrasse tous.

Ton frère,

ADRIEN

Acqui, 4 juin 1859.

Cher père,

Je suis maintenant dans la compagnie provisoire des Chasseurs des Apennins. Mon capitaine te prie de m'envoyer les papiers que je t'ai demandés; pour arriver à un grade, il faut être connu. Avec cela j'avancerai beaucoup plus vite... Notre uniforme n'est pas très joli : (1) képi bleu foncé à lisérés rouges, une grande capote bleue, le pantalon gris ou noir, avec une bande verte et enfoncé dans des guêtres bleu clair, le ceinturon de la baïonnette est noir. Les officiers sont mis comme nous, sauf qu'ils portent un sabre.

2

Le 2 juin, Garibaldi, à la tête de ses Chasseurs des Alpes, avait battu une seconde fois les Autrichiens devant Varèse. Ce fut un grand regret pour Fernand de n'avoir pas pris part à cette bataille, ni à celle de Côme.

Le 4 juin 1859, l'armée française avait remporté à Magenta une grande victoire. Napoléon III commandait; son plan, qui avait pour objectif Milan, échoua

(1) Les militaires sont presque aussi coquets que les jolies femmes.

complètement. Les grenadiers et les zouaves, dont l'élan était irrésistible, réussirent à s'emparer du Ponte-Nuovo. Mais l'ennemi ayant repris l'offensive, la bataille semblait perdue, et le général autrichien avait déjà télégraphié sa victoire, quand vers six heures, Mac-Mahon arriva. Il enleva le village de Magenta et poursuivit les Autrichiens dans les maisons où ils s'étaient réfugiés.

Lorsque, à huit heures, on vint annoncer à l'Empereur cette grande victoire, il fut profondément étonné; et en effet, son fameux plan n'y était pour rien. Il ne sut même pas poursuivre l'ennemi.

Le 8 juin, Garibaldi s'était emparé de Bergame. Il vint alors inspecter les Chasseurs des Apennins et Fernand prit part aux ovations enthousiastes qui accueillaient partout le héros de l'indépendance italienne. Le charme de son éloquence tenait du prodige, quelques mots lui suffisaient pour enflammer les courages, et les populations entières, électrisées, prenaient les armes. Garibaldi possédait au plus haut degré les qualités qui manquèrent totalement à d'Aurelles et à Trochu : l'audace et la confiance. (1)

---

(1) Plus tard, pendant un long séjour à Rome, j'ai eu souvent l'occasion de voir de près Garibaldi, et chaque fois sa présence soulevait les mêmes acclamations passionnées. Il ne portait plus la chemise rouge; son costume était arrangé avec art : toque élégante, cache-nez jeté en écharpe, manteau de drap gris, drapé à l'antique. A première vue, cela nous semblait manquer de simplicité et répondre un peu trop au goût théâtral des Italiens; mais lorsqu'on observait cette belle tête, aux traits réguliers, ce grand front intelligent, on y voyait resplendir le calme de la vraie bravoure, la sérénité d'une conscience droite, avec une expression de franchise et de bonté si puissante, qu'elle attirait irrésistiblement la sympathie et le respect.

Alexandrie, 9 juin 1859.

Chère mère,

Le bruit court que nous partons samedi pour Milan ou pour rejoindre Garibaldi. Nous sommes ici, à Alexandrie, pour être équipés. Je t'enverrai mon portrait quand je serai harnaché de pied en cap; tu ne me reconnaîtras pas, tant je suis bruni par le soleil, j'ai complètement changé de teint. Pour le moment je suis éreïnté de fatigue. Il faut que le corps se brise; dans quelques jours ce sera fait. Ce qui me sauve c'est que, bien que couché sur le carreau, je dors tout de même. Notre exercice est très fatigant; c'est la manœuvre des Chasseurs. Je regarde comment les autres font et je les imite. Une fois devant l'ennemi, je m'en tirerai bien. Il faut espérer que tout changera aussi, car nous sommes mal nourris, nous n'avons que trois sous par jour, et des officiers sévères. A Acqui j'ai été de corvée pour le pain. On m'a mis vingt-huit pains de trois livres dans un sac sur le dos, et il y avait vingt minutes de chemin. En montant les escaliers, j'ai été obligé de laisser tomber le pain, tellement j'étais fatigué. Il y a des corvées inévitables, mais je me sauve de quelques-unes, voici comment : Les Italiens sont tous paresseux comme des loirs et, sitôt qu'ils ont un moment de libre, ils se couchent sur leur paille. Moi et les autres Français nous allons toujours nous ballader d'un côté ou d'un autre, de sorte que, quand on a besoin de quelqu'un pour une corvée extraordinaire, on entre dans les chambrées et on prend ceux qui y sont.

Je n'ai pas besoin de linge, on nous en donnera. Puisque tu veux m'envoyer de l'argent, tu peux m'en envoyer par lettres ou autrement, si tu trouves quelque moyen plus convenable. Tu comprendras que, quand on est depuis cinq heures du matin jusqu'à huit et demie à l'exercice, et que l'on n'a rien dans le ventre, l'on est bien aise de se payer un petit verre pendant un repos. Pendant la journée, si je ne prenais pas quelque chose à la cantine, je tomberais vite malade; notre soupe est du riz, et toujours du riz, avec un petit morceau de bœuf; j'ai assez de pain, mais ce n'est pas trop bon à manger sec, surtout celui-là qui l'est diablement.

Dis bien à papa que si j'ai eu un instant l'intention d'entrer dans l'armée française, c'est en la voyant si belle, mais je savais combien cela aurait déplu à papa, et moi-même en y réfléchissant je n'ai pas voulu...

Notre capitaine parle très bien français; il veut que sa compagnie soit la première, c'est ce que nous nous efforçons tous de faire. C'est incroyable le mélange de gens qu'il y a dans notre régiment : des Italiens de tous les pays, des Suisses, des Français, des déserteurs autrichiens, des soldats du pape. Parmi les Français qui sont ici, plusieurs ont déjà servi en Crimée. Je ne suis bien lié avec aucun d'eux, il y en a trop de mal élevés. Je suis toujours sur le qui-vive, il faut toujours avoir sa baïonnette au côté, mais comme je suis bien décidé à clouer le premier qui m'embêtera, on ne me dit rien. Hier on a désarmé deux Italiens qui se battaient avec leurs baïonnettes, et on les a mis aux fers. Tout le monde est volé. A moi on m'a déjà pris une paire de souliers. Si nous avions des sacs, nous pourrions resserrer nos affaires, mais maintenant c'est impossible. Il y a parmi nous beaucoup d'enthousiasme. Tous désirent partir et se trouver en face des Autrichiens. C'est dommage que les grades aient été si mal donnés. Beaucoup de nos officiers nous font faire l'exercice, la théorie à la main. Quant à moi, j'aime autant être simple soldat, si l'on a plus de peine, au moins on n'a pas de responsabilité. Plus tard, quand j'en saurai assez, je ne dirai pas non. Les Français sont disséminés dans toutes les compagnies et n'en forment pas une seule, comme tu le croyais.

Adieu, chère et bonne mère, je te demande mille fois pardon de la douleur que je t'ai causée; c'est là mon seul regret, avoir causé de la peine à vous, mes chers parents, toujours si bons pour moi. J'ai pleuré aussi en lisant ce que tu me dis de Louise. Pauvre petit chiffon ! Je l'embrasse de tout mon cœur. Je n'ai pu embrasser qu'elle et toi au départ, et encore pas comme je l'aurais voulu... Je me cache chaque fois que je lis vos lettres pour pleurer, et maintenant que je vous écris, les larmes me viennent aux yeux.

Mais, allons, point de tristesse, nous nous reverrons

tous. Quelle joie ! oh, quel jour de fête pour moi quand je pourrai vous serrer sur mon cœur...

Ton fils affectionné,

FERNAND

Plaisance, 27 juin 1859.

Chère mère,

Arrivés à San-Giovanni, le soir nous avons dansé au son de notre musique et de celle du pays qui jouaient devant la maison du colonel. Le lendemain nous sommes partis à deux heures du matin et arrivés à Plaisance à neuf heures et demie, tout cela sans manger. Réception magnifique, bravos, bouquets, etc..., etc... La ville nous a payé double ration de vin, du salé, enfin nous avons été admirablement bien traités...

Avant-hier, il y a eu une révolte au régiment. Le bruit avait couru que nous restions en garnison à Plaisance. Après l'appel, tous se sont mis à crier : Vive Garibaldi ! Vive la guerre ! Nous voulons partir ! Les officiers arrivent et l'un dit : Vous partirez quand vous aurez reçu des ordres de vos supérieurs. — Un soldat répond : Nous partirons sans vous. — Les officiers s'avancent pour savoir qui a dit cela. Les soldats les entourent en criant : Tous ! tous ! nous voulons partir ! — Les officiers tirent leurs sabres. — Aux fusils ! crient les soldats. La garde arrive. Enfin le tumulte s'apaise. On arrête quelques hommes, et le lendemain le conseil de guerre s'assemble. Heureusement ils ont été acquittés. Après cela je ne crois pas qu'on nous garde longtemps ici. Je ne serai pas fâché de quitter Plaisance, bien que ce soit une charmante ville, très grande et bien fortifiée. En partant, les Autrichiens ont détruit presque toutes les fortifications. Notre avant-garde est arrivée à Plaisance six heures après le départ des Autrichiens, qui ont laissé dans la ville pour plus de six millions de matériel de guerre, des convois d'habillement et tous leurs malades... Ils ont noyé dans le Pô une foule de choses. Nous avons rétabli le pont de bateaux, qu'ils avaient brûlé. Je puis dire que j'ai ..... dans le Pô. C'est un grand beau fleuve, l'eau est trouble comme celle de l'Arve et assez froide. Il fait ici une chaleur épou-

vantable, aussi tout le monde ne sort-il que le soir. On voit des toilettes superbes, portées par des femmes qui méritent bien ce luxe. Je n'ai jamais vu de pays où il y ait tant de belles femmes! C'est maintenant que je regrette de ne pas savoir l'italien, j'aurais donné des leçons de français à quelques-unes.

25 juin.

Vous devez avoir entendu parler de la grande bataille qui a eu lieu hier.

Les alliés ont eu trente mille hommes mis hors de combat et les Autrichiens près du double. Ceci, je le tiens d'un employé de l'Intendance française. Ici, on fait évacuer l'hôpital. Les malades sont dirigés sur Alexandrie, pour faire place aux blessés qu'on attend. J'ai vu le 3me Zouaves, il n'a pas été aussi abîmé qu'on l'avait dit à Palestro. On remarque que tous les blessés français et piémontais ont des blessures de balles, et les autrichiens de baïonnettes ou de sabre. Bien peu des blessés réchappent, tant les blessures sont mauvaises; presque toutes nécessitent l'amputation.

On vient de nous donner des sacs pris aux Autrichiens. On a aussi créé dans notre régiment des premiers soldats qui ont le sabre; ce sont tous ceux qui ont déjà servi autrefois. Ils ont un sou de plus. Tu dois bien penser que je n'en suis pas.....

3

La bataille de Solférino commença à quatre heures du matin. D'un côté 170.000 Autrichiens et 500 pièces d'artillerie; de l'autre, 150.000 hommes et 400 pièces. La lutte dura pendant seize heures. Les Français avaient dû traverser des champs entourés de mûriers; et les guirlandes de vignes grimpantes, qui reliaient les arbres entre eux, formaient autant d'obstacles à l'élan de la cavalerie. Les Autrichiens occupaient les hauteurs, d'où ils faisaient pleuvoir les obus et les boulets. La chaleur

était torride et la soif si ardente qu'on buvait « dans des mares boueuses et parfois sanglantes. » (R. Kemp.)

L'aspect du champ de bataille était affreux. Les ambulances ne suffisaient pas au nombre effrayant des blessés. Les obus avaient massacré médecins et infirmiers.

Un Suisse, M. Henri Dunant, (1) écrivit alors une brochure intitulée *Souvenir de Solférino,* où il décrivait cet horrible spectacle. Cette brochure, traduite dans toutes les langues, contribua beaucoup à l'organisation des secours aux blessés. Les plénipotentiaires de douze grandes puissances signèrent, le 2 août 1864, les dix articles de la *Convention de Genève,* et la *Croix Rouge* sur le drapeau blanc protégea désormais les ambulances.

Vezza, 27 juillet 1859.

Quelques jours après t'avoir écrit, nous sommes partis de Plaisance et nous sommes venus ici dans le Tyrol. Sur toute la route nous avons été admirablement reçus, à Milan surtout; mais nous avons fait des marches forcées épouvantables. A Milan, en arrivant, deux soldats sont tombés morts de fatigue et de chaleur. A Côme, on nous a fait laisser nos sacs; nous n'avons que le sac à pain, qui contient une chemise et une brosse, pour tout bagage. Tout le long de la route, nous coucherons à la belle étoile, sans tentes, sans rien. Maintenant nous sommes face à face avec les Autrichiens; nos sentinelles peuvent parler avec les leurs. C'est un pays désert, sans ressources aucunes; les habitants sont de vrais sauvages. Nous avons une nourriture épouvantable, de la mauvaise polenta ou du pain de seigle, et avec cela la maraude est très sévèrement punie. Tu ne saurais

(1) Oncle d'un des gendres de mon ami Doret. Il a poursuivi une longue vieillesse dans la retraite à Saint-Gall.

t'imaginer la peine que j'ai eue pour me procurer ce papier ; n'ayant pas de plume, je t'écris avec un bout de bois. La mauvaise nourriture a mis la dysenterie parmi nous, heureusement qu'elle m'a passé et maintenant je vais bien.

Je viens de recevoir seulement hier à la fois tes deux lettres, celle du 11 juin contenant 30 francs, et celle du 12 juillet. Mon lieutenant m'a payé les 30 francs et je lui ai endossé la traite. Il était bien temps que cela arrive, car je ne battais plus que d'une aile.

Nous sommes sous (les ordres de) Garibaldi, et formons son 4me régiment. Du reste on va nous licencier prochainement et j'espère vous voir dans quelque temps. Rien qu'à cette idée, je ne me sens pas de joie, je deviens comme fou. Quel bonheur quand je vais pouvoir vous embrasser tous, et revoir tous mes amis. On parle du licenciement de tous ceux qui ne sont pas Lombards ou Piémontais. Ma nourriture ne me suffit plus, j'ai toujours faim. Je reviendrai bien maigre, mais pas très brûlé par le soleil, car ici dans les montagnes il fait déjà bien froid ; la neige et les ours ne sont pas loin de nous. Pour nous soutenir, nous faisons tous les jours du café et nous en avalons de pleines gamelles. C'est cela qui m'a guéri et m'empêche d'être malade maintenant.

Ne soyez pas inquiets de ma santé. J'ai appris avec plaisir que Louise se portait à merveille. Dis-lui de moins blaguer sur mon compte, car si ce n'est un coup de baïonnette que j'ai flanqué en duel à un Italien de ma compagnie, je n'ai pas fait de grandes prouesses. (1)

---

(1) *Michel Rey à Paul M.*

Bonneville, le 2 août 1859.

« ... Fernand est à Edolo ; il ne m'écrit rien de précis sur son retour, mais il me donne des détails sur son fameux duel, je copie : « Il y avait déjà quelques jours que nous nous regardions de travers. Un jour la bombe éclate et nous nous disputons à propos de pas grand chose, je lui flanque une gifle. Alors mon individu, sans rien dire, prend son fusil et me fait un signe. Je le comprends de suite, je prends le mien et accompagnés chacun de deux amis, nous sommes allés à un quart d'heure du village et là nous nous sommes battus à la baïonnette. Le combat n'a pas duré cinq

Assurément il est très beau de donner sa vie pour délivrer une grande nation de la servitude, et pour préparer son unité.

Ne sera-t-il pas permis cependant d'ajouter que, dans la seule bataille de Magenta, les Français perdirent 4.500 hommes, les Autrichiens 10.000 prisonniers et tués. Aujourd'hui, le Tribunal de la Haye pourrait obtenir la délivrance d'un pays conquis, sans la faire payer aussi cher. Telle est, je crois, la leçon que l'aïeul devrait tirer de ces événements tragiques, lorsqu'il les raconte à ses petits-enfants.

Edolo, 10 août 1859.

Chère mère,

Après avoir écrit ma lettre à Alix avec des ambrunes, (1) j'ai reçu la tienne du 26 juillet. Nous sommes partis ce matin de cette maudite montagne et, après huit heures de marche, sans la moindre croûte de pain dans le ventre, nous sommes arrivés à Edolo, pays un peu plus civilisé. Notre licenciement est décidé, et l'on fait partir cinquante hommes par jour de chaque bataillon. L'autre jour j'étais en sentinelle avancée au Mont Tonale ; quatre déserteurs autrichiens se sont présentés devant moi et je les ai emmenés. Je me rappellerai longtemps les misères que nous avons subies. Tu ne saurais t'imaginer le nombre des malades et des morts par fatigue. De cent cinquante

---

minutes. Je lui ai traversé l'épaule gauche. — En aura-t-il à nous raconter à son retour! »

L'occasion seule a manqué à mon frère. S'il eût été fanfaron, il se serait vanté de quelque action d'éclat et nous l'aurions cru. Mais ses lettres sont une image fidèle de la guerre : beaucoup plus de fatigues que de batailles ; marches forcées, mauvaise nourriture, intempéries, voilà ce qui tue un plus grand nombre d'hommes que les balles ou les obus. Quelques lettres, les plus intéressantes peut-être, ont disparu, mais elles n'auraient pas changé sensiblement l'impression générale que laisse le récit.

(1) Petites baies d'un arbrisseau.

hommes, la compagnie était réduite au Mont Tonale à quatre-vingt-dix-sept. Pour moi, je vais bien, sauf que j'ai les pieds en compote, parce que j'ai de mauvais souliers et point de bas, ni de linges de pieds à mettre dedans...

Dans peu de temps, je pourrai donc vous embrasser tous. Jamais je ne m'en rassasierai, chère mère. Si tu savais comme je pensais à vous, surtout lorsque j'étais en sentinelle. Je me figurais toujours être au milieu de vous, puis tout à coup j'entendais des pas et j'étais forcé de donner le : Halte! Qui va là? et de demander *la parola d'ordine.* Il faut te dire que j'ai fait des progrès effrayants en *maltais,* c'est-à-dire en italien.

Allons, adieu, chère mère, je vous embrasse tous, papa, Paul, Alix, Louison. Que l'on est heureux de savoir qu'il y a toujours quelqu'un qui vous est cher, qui pense à vous et que l'on n'est pas seul dans la vie!

Ton fils qui t'adore,

FERNAND

Edolo, 16 août 1859.

Me voilà dans le désespoir. Figure-toi que l'on nous fait retourner en arrière. Ma compagnie part demain pour Vezza. Le licenciement n'avance pas du tout. Je bous d'impatience de vous revoir, je suis comme un fou. Encore une quinzaine de jours et j'espère vous arriver en bonne santé; mais si je dois faire toute la route à pied, c'est à peu près un mois de marche.

Lovera, le 19 septembre 1859.

Cher père,

Depuis ma dernière lettre, nous sommes remontés au Mont Tonale, où je te réponds que nous n'avons pas eu chaud. Nous nous sommes battus à coups de boules de neige, et nous avons été à la chasse à l'ours. La première fois, nous ne l'avons pas vu, mais nous avons trouvé un mouton qu'il venait d'étrangler et que les bergers l'avaient forcé d'abandonner. Alors, le soir, nous y sommes retournés, sept hommes avec le lieutenant, et nous nous sommes mis à l'affût. Nous avons passé là une partie de la

nuit. Enfin, maître Martin est venu et nous l'avons tué. Tu ne saurais croire quel régal nous avons fait avec. Toute la compagnie s'en est léché les doigts; cependant je ne trouve pas ça fameux...

8 octobre 1859.

Chère mère,

Enfin, enfin je vais vous revoir! Demain ou après-demain j'aurai mon congé. Il est temps que j'arrive à Turin pour avoir de l'argent, car voilà longtemps que je n'en ai plus, ce qui n'est pas agréable du tout dans ce pays de sauvages.

... Il paraît que l'on va nous donner des médailles, mais je ne suis pas sûr de cela...

Turin, 19 octobre 1859.

Chère mère,

Figure-toi que l'on nous a encore retenus dix jours à Bergame pour nos congés. Maintenant je l'ai, ce n'est pas trop tôt! L'on nous renvoie sans aucun secours ni indemnité de route, c'est à peine si l'on voulait nous payer le chemin de fer; aussi j'ai été bien aise de trouver ta bonne lettre ici et de toucher les 60 francs pour m'acheter un habit. J'avais été obligé de vendre ma capote pour manger et j'étais tout simplement en veste de toile, tenue qui n'était guère convenable pour passer le Mont Cenis. Je suis ici avec deux amis de ma compagnie, Français tous deux. Ils viennent jusqu'à Genève avec moi. Nous serons obligés de faire les trois étapes du Mont Cenis à pied, la voiture coûtant trop cher. Ensuite, de Chambéry à Genève, j'espère que nous pourrons prendre la voiture. Ce n'est que dans quatre ou cinq jours ... Je grille d'impatience de t'embrasser, ma bonne mère, toi, papa, Paul, Alix et mon petit Louison que je vais trouver grandie, j'en suis sûr.

Ton fils qui t'aime plus tendrement que jamais.

FERNAND

Échappé aux balles autrichiennes, Fernand, après de longues fatigues et mille dangers, nous était revenu, mais dans quel état! La jaunisse d'abord, puis la fièvre

typhoïde, furent la récompense de sa courageuse escapade. J'occupais la même chambre que lui et je fus témoin des soins assidus qu'une mère seule sait donner à un fils chéri. C'est bien grâce à elle qu'il fut sauvé.

Annexe au chapitre II. — En 1860, la prodigieuse expédition des *Mille* livra à Garibaldi la Sicile et le Royaume de Naples. Ce fut une promenade triomphale : les *Chemises Rouges* s'emparèrent de la Calabre sans combat, et ne trouvèrent qu'une faible résistance sur le Vulturne et à Capoue. Acclamé par les Napolitains, Garibaldi fut nommé dictateur des Deux-Siciles, mais son désintéressement égalait sa bravoure : il s'empressa de remettre le pouvoir à Victor-Emmanuel.

En 1862, nouvelle campagne de Garibaldi : « Rome ou la mort ! » Tel était son cri de guerre. Alors il vit se dresser contre lui ce même gouvernement qui avait si bien profité de ses victoires, mais n'osait pas résister aux exigences de la diplomatie. Battu près de Reggio, Garibaldi fut cerné à Aspromonte et blessé grièvement au pied droit par une balle. Après de longues souffrances, la balle fut enfin extraite, sur les indications de Nélaton. Le roi comprit ce qu'il y avait d'odieux dans sa conduite envers son bienfaiteur, il lui fit don du petit îlot de Caprera, près des côtes de Sardaigne. Garibaldi s'y retira, « le libérateur de dix millions d'Italiens, accompagné de ses fils et de trois amis, n'emporta de ses conquêtes que quelques plants d'arbres. »

En 1865, il fut nommé grand maître de la franc-maçonnerie.

Nommé député français, il alla siéger à l'Assemblée de Bordeaux, « élue dans un jour de malheur », mais il y fut insulté par les monarchistes et donna sa démission. Retiré à Caprera, il y mourut en 1882.

III

1860-1861

FERNAND CHASSEUR D'AFRIQUE. — PAUL ÉTUDIANT. — LA SOCIÉTÉ DE BELLES-LETTRES. — ÉTUDES DE PEINTURE. — « UN MOINE », TABLEAU PEINT PAR LUGARDON. — DÉBUTS DE J. NICOLE DANS LE PROFESSORAT. — SEIZE ANS. — VERS CONTRE LA MOQUERIE. — UNE MYSTIFICATION LITTÉRAIRE. — VACQUERIE ET LE ROMANTISME. — « CARPE DIEM ». — ASCÉTISME. — REFUSÉ.

III

1860-1861

Fernand Chasseur d'Afrique. — Paul étudiant. — La Société de Belles-Lettres. — Études de peinture. — *Un Moine*, tableau peint par Lugardon. — Débuts de J. Nicole dans le professorat. — Seize ans. — Vers contre la moquerie. — Une mystification littéraire. — Vacquerie et le Romantisme. — *Carpe diem*. — Ascétisme. — Refusé.

1

FERNAND CHASSEUR D'AFRIQUE

Les privations, les fatigues, les dangers, rien n'avait pu dégoûter Fernand de la vie militaire. Aussitôt que sa santé fut un peu rétablie, il s'engagea à Lyon dans l'armée française et obtint d'être envoyé en Algérie, où il alla rejoindre son oncle.

M. de Montal (1) *à M. Milliet*

Valence, le 9 février 1860.

Mon cher ami,

Hier, vers deux heures de l'après-midi, un grand et beau jeune homme est entré dans mon étude. Je l'ai salué et lui ai demandé à qui j'avais l'honneur de parler. Il a fallu qu'il

(1) Notaire à Valence, ami d'enfance de M. Milliet.

déclinât le nom de Fernand pour me mettre sur la voie; alors la connaissance a été bientôt refaite... Chez madame Marquet, (1) ça s'est mieux passé; on a dit : « Mais je crois que c'est Fernand! » Une dame qui était en visite, madame Gérin, a dit : « Voici un jeune homme qui ressemble bien à madame Milliet; ne serait-ce pas son fils? »... Fernand est frais et gaillard, enchanté de la carrière dans laquelle il s'est engagé...

Nous avons dîné tous ensemble et passé la soirée jusqu'à onze heures très gaîment, parce que Fernand était très gai, très causant, très agréable. Je l'ai conduit jusqu'au wagon, et il a dû arriver ce matin à Marseille.

Nous avons été très enchantés des bonnes manières, de la tenue, de l'affabilité de ce jeune homme; il est tout à fait gentil, et je suis heureux d'en faire compliment à son père et à sa mère.

Ce brave et excellent garçon était malheureusement d'une faiblesse extrême, lorsqu'il s'agissait de lutter contre l'attrait du plaisir. Il se laissait trop facilement entraîner par ses camarades.

Fernand à sa mère

Marseille, 12 février 1860.

Chère mère,

Tu vas être bien étonnée de recevoir encore une lettre de Marseille, je vais t'expliquer comment cela se fait. A peine arrivé ici, j'ai fait viser ma feuille de route à l'intendance; mais le lendemain matin, jour de l'embarquement, une tempête affreuse! Malgré cela, je me suis rendu sur le bateau, où j'ai payé ma place de secondes, et là, le capitaine m'a dit que l'on ne partirait pas avant demain matin, à huit heures; si bien que je suis sorti, accompagné de plus de la

(1) Autre amie d'enfance.

moitié des passagers, pour aller manger et coucher en ville, et le lendemain matin, à six heures, je suis arrivé comme les roues du bateau se mettaient en mouvement. Me voilà donc cloué ici pour jusqu'à vendredi prochain. Je suis avec un jeune brigadier de mon régiment qui sort de l'école de Saumur et qui va rejoindre aussi. Tu dois penser quelle contrariété j'ai éprouvée : d'abord je perds ma place de secondes, et ensuite je mange tout l'argent que j'emportais pour le confier à mon oncle. De plus, mon sac est parti avec le bateau, de sorte que je suis sans effets...

Marseille, 21 février 1860.

Ma bonne mère,

Tu as dû recevoir ma première lettre qui te disait que j'avais manqué le bateau. Il vient de m'arriver quelque chose de bien plus désagréable encore. Lorsque je voulus me rembarquer vendredi passé, le capitaine me dit que j'aurais dû me rendre au fort et non passer huit jours en ville. Il me fit emmener avec une dizaine d'autres qui étaient dans le même cas que moi, et nous sommes condamnés à rester *trente jours* au fort Saint-Nicolas. Je te jure que lorsqu'on m'a annoncé cela, je me serais volontiers brûlé la cervelle. C'est un joli début! Il n'y a cependant pas de ma faute, car j'ignorais absolument qu'il n'était pas permis de rester en ville. Comment mon oncle va-t-il prendre cela?

Marseille, 14 mars 1860.

... Me voilà bientôt à la fin de mon temps qui me paraît bien long. Pour se distraire, on tend des trappes à prendre les rats, on fabrique de la chandelle avec la graisse de nos portions de viande, afin de pouvoir veiller un peu. A côté, il y en a d'autres qui font des étoupes; ou bien on joue aux cartes tant que l'on peut. Il ne sera pas trop tôt que je retrouve mon sac pour avoir des souliers, car mes bottes rient de tous les côtés à gorge déployée, et je ne sais pas ce que j'ai fait aux talons, il paraît qu'ils sont fâchés contre moi, car ils veulent absolument me quitter.

J'oubliais de te dire que les dimanches nous allons à la messe et que nous chantons des cantiques.

Vendredi.

Grande nouvelle, je pars aujourd'hui.

M. de Tucé à sa sœur

Constantine, 31 mars 1860.

Fernand est enfin arrivé à Constantine par un beau temps et en bonne santé... A Philippeville, on lui a refusé l'autorisation de prendre la diligence; il a donc été obligé de faire les étapes à pied. Il est arrivé pas trop fatigué de ses trois jours de marche.

Il n'a pas pu retrouver son sac, ainsi il est bien perdu; seulement il avait conservé son portefeuille contenant son congé de la Légion italienne, et la lettre de Félix (son père) pour M. Franq. Comme il n'avait pas pu les perdre à la prison de Marseille, il les a perdus immédiatement en débarquant à Philippeville. J'en ai été fâché, car son congé aurait pu lui être utile un jour, et la lettre de Félix aurait fait plaisir à M. Franq. Il a reçu Fernand de la manière la plus aimable et l'a emmené déjeuner avec lui... Au quartier, il y avait une revue du général. Fernand a un peu fait connaissance avec ses nouveaux camarades et est venu me rejoindre. Je lui ai fait voir la ville arabe qu'il n'apprécie pas beaucoup. Le lundi il s'est présenté à la visite du docteur et a suivi les différents exercices de la journée. Ce matin il est venu me voir; il se trouve parfaitement bien couché, bien nourri (il n'est pas difficile) et, en revenant de me promener à cheval, je l'ai aperçu en tenue qui portait la soupe aux prisonniers. Il avait emprunté une veste, car il n'est pas encore habillé; il ne le sera que demain. Il paraît dans de très bonnes dispositions et fort peu effrayé des durs moments qu'il aura quelquefois à passer.

Il est arrivé ici sans un sou. Je lui ai donné de quoi payer sa bienvenue aux camarades de la chambrée, mais je pense qu'il sera bon de lui régler son budget. Je lui donnerai sa semaine tous les dimanches, 2 fr. 50 ou 3 francs seront bien

suffisants pendant qu'il sera simple chasseur; quand il sera plus avancé en grade, vous l'augmenterez un peu.

Il est placé au premier peloton du 5me escadron, camarade de lit avec le trompette, vieux troupier qui doit lui apprendre les détails du métier...

Nous partons pour Bône au premier jour. Une révolte vient d'éclater dans le Sud; il paraît qu'il y a eu une affaire très chaude.

Fernand à sa mère

Bône, 12 août 1860.

Tu espères, m'écris-tu, que nous n'irons pas en Syrie, et c'est justement le jour où ta lettre m'est parvenue que mon oncle a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir avec un escadron de chez nous et un autre du 6me Chasseurs d'Afrique.

Naturellement je lui ai demandé de partir avec lui, et il a consenti. C'est le 3me escadron qui part; on l'a formé des anciens soldats de tous les escadrons. J'ai aussi changé et pris la houppette verte au lieu de la jaune; de sorte que je ne suis entouré que par des *vieilles gueules*. Nous sommes cent cinquante hommes à cheval et cinquante à pied; tous les meilleurs chevaux du régiment ont été pris; moi j'ai gardé ma *Polenta*.

... Voici la composition de ma nouvelle tribu : D'abord le trompette Casson, mon camarade de lit; c'est un Béarnais, excellent garçon, ne faisant pas de bruit ni d'embarras. Céleste, soldat depuis son enfance; c'est un enfant trouvé; il a près de vingt ans de service, est médaillé; c'est un assez bon camarade, seulement il bougonne toujours. Roche, l'ordonnance du chef, bon garçon, très serviable et vieux troupier déjà. Enfin, Gamé, c'est un Provençal, vieux soldat mais forte tête; il a déjà deux conseils de guerre sur le dos pour batailles, la première contre des Arabes qui disaient de lui qu'il était « kif-kif à Saïd », c'est-à-dire comme un lion; et la deuxième pour avoir mangé le nez à un cavalier de remonte; au demeurant très obligeant, faisant très bien la cuisine et connaissant son métier à fond... J'oubliais le brigadier Lobret, grand gaillard de près de sept pieds de

haut, ayant reçu de l'instruction, parlant très bien anglais, ex-sous-off. de carabiniers; c'est l'individu le plus drôle et le plus jovial du monde, ayant toujours le mot pour rire et se moquant de tout le monde.

En attendant le départ, nous sommes campés à Bône; c'est une bien gentille petite ville, surtout pour une ville d'Afrique. Tout y est très bon marché, les fruits surtout : les melons, les pastèques, les concombres, les aubergines, etc..., sont pour rien.

Nous allons baigner, le soir, les chevaux dans la mer; c'est un amusement plutôt qu'une corvée. Je mets les bridons de mes deux chevaux dans ma bouche, et je m'amuse à nager en me faisant suivre par eux. Malgré toute la beauté de Bône, je voudrais déjà être embarqué, tellement j'ai envie d'aller voir la Syrie!

J'aurais voulu peindre ce petit tableau si imprévu et si original : mon frère nageant et se faisant suivre de ses deux chevaux dont il tenait les bridons dans sa bouche, mais j'étais aussi étonné qu'un poussin regardant un canard barbotter dans l'eau. Je n'arrivais pas à comprendre qu'une vie aussi peu intellectuelle et un milieu aussi grossier pussent plaire à Fernand. Ainsi deux frères, occupés jusqu'alors des mêmes études, se lancent dans deux voies opposées, et chacun d'eux, sous l'influence de milieux différents, va subir dans sa manière de penser et d'agir des modifications profondes.

Assurément, dans nos universités, on ne fait pas une place assez grande aux exercices physiques. Les Grecs d'autrefois avaient de meilleurs principes d'éducation, et les Anglais suivent en cela leur exemple. Mais, d'autre part, n'est-il pas regrettable de constater à quel point la culture intellectuelle des soldats est négligée. L'existence matérielle étant assurée, l'homme n'a plus

le souci de l'avenir; l'obéissance passive oblitère en lui le sentiment de la responsabilité; il ne lui reste qu'une idée fixe : l'avancement. Son but, son idéal, son rêve, c'est la guerre. La guerre devient pour lui un besoin. Il faut qu'il se batte, contre n'importe qui, à propos de n'importe quoi, et cet état d'âme prolongé va créer chez ses descendants de fâcheuses tendances héréditaires.

2

PAUL ÉTUDIANT. — LA SOCIÉTÉ DE BELLES-LETTRES

Entre le Collège et l'enseignement supérieur de l'Université, il y avait alors, à Genève, une transition : le Gymnase. Paul avait quinze ans quand il y entra en 1859. Cette organisation, qui fait commencer trop tôt la vie d'étudiant, réussit en Suisse, où les jeunes gens sont en général d'un caractère sérieux; elle ne serait pas sans danger pour de petits Parisiens.

En ce temps-là, les étudiants genevois étaient d'une rare sagesse et d'une invraisemblable vertu. Je ne sache pas qu'aucun de nous ait jamais abusé de la confiance de ses parents, ni de la liberté complète qui lui était accordée. Notre *volée,* comme on dit à Genève, était composée d'étudiants distingués, dont plusieurs se sont fait un nom dans les sciences, dans les lettres ou dans la politique. (1) Je me liai avec quelques-uns d'entre eux

(1) Je citerai : MM. Jules Nicole, le savant helléniste; Édouard Naville, l'illustre égyptologue; G. Favon, qui fut en quelque sorte le Jaurès genevois; les deux Darier : Strœhlin, qui a professé à la Sorbonne; Ed. Sarasin; W. Favre; Louis Ferrière; Gouy qui fut architecte; L. Deppe qui fit d'excellentes traductions d'ouvrages

de cette bonne amitié qui dure toute la vie, parce qu'elle est fondée sur une estime réciproque. Jules Nicole, auquel la philologie grecque doit de si belles trouvailles, entra en même temps que moi dans la Société de Belles-Lettres, où nous avons passé les plus heureuses années de notre vie.

Il existe à Genève plusieurs Sociétés d'étudiants et, chacune d'elles étant peu nombreuse, l'intimité s'établit naturellement entre des camarades qui tous se connaissent bien. C'est là l'utilité et le charme de ces réunions: on y trouve un terrain favorable pour faire germer et fleurir de durables sympathies. Après les relations fortuites et passagères de l'enfance, avant les joies et les tourments passionnés de l'amour, l'adolescence est l'âge heureux où l'amitié règne presque sans partage.

A peine quelques êtres de même espèce se trouvent-ils en contact, on voit aussitôt se manifester les deux forces opposées qui régissent l'Univers, l'attraction et la répulsion. Les semblables s'unissent, mais bien vite aussi les contraires entrent en lutte. L'émulation et la diversité des goûts amènent la division de chaque groupe en partis adverses, tous également animés de la « Volonté de Puissance ».

Parmi nous, la campagne électorale était ardente, lorsqu'il s'agissait de choisir un Président, un Secrétaire, un Trésorier (son trésor ne fut jamais bien

---

allemands: le spirituel E. Richard qui devint un avocat très en vogue et qui joua un rôle politique important comme Conseiller d'Etat. Un peu plus avancés dans leurs études étaient nos amis de la Société de Belles-Lettres, Roehrich, Balavoine et Doret qui sont d'éloquents pasteurs.

lourd), et même un Censeur, dont la frimousse imberbe répondait mal à ses graves fonctions. Il les remplissait d'ailleurs avec conscience et avec un vif sentiment de la responsabilité corporative.

Chaque semaine une séance littéraire nous réunissait. Le Comité avait fixé d'avance le programme des travaux : Traductions, dissertations, critiques littéraires ou philosophiques, récitations, (1) etc...

Nous avions une section musicale, et j'ai toujours admiré combien l'habitude de chanter en chœur est un excellent exercice à la fois moral et social. Là, chacun cherche, non pas à briller individuellement, mais à bien remplir sa partie dans un ensemble harmonieux. C'est sur ce modèle que devraient se régler toutes les organisations collectives.

Chaque séance littéraire était suivie d'une réunion joyeuse, où les chants alternaient avec les amicales causeries, mais où, à l'imitation des *thunes* allemandes, on fumait beaucoup, et où l'on ingurgitait, à frais communs, force chopes de bière.

Le brave Aubin, notre sage ministre des Finances, eut plus d'une fois l'occasion de manifester sa colère et son désespoir en face d'une caisse qui se vidait avant d'avoir été remplie. Ses allocutions pathétiques et pleines d'amertume se terminaient d'ordinaire, comme celles de M. Thiers, par cette terrible menace : « Je

---

(1) Je me souviens que nous eûmes la hardiesse de jouer, sans costumes, presque tout *Othello*. Le rôle principal était tenu avec conviction par le futur prédicateur Balavoine. J'avais accepté celui de *Iago*, dont personne ne voulait, mais comment trouver une *Desdémone?* Un travesti eût été ridicule ; le rôle fut sans façon supprimé. L'inconscience de la jeunesse a seule de pareilles audaces.

donne ma démission ! » On le suppliait de garder sa charge, ce dont il avait grande envie, et il finissait par céder à nos instances. Cette petite comédie se renouvelait si souvent qu'elle nous amusait beaucoup.

Quelques désordres venaient de nous attirer la malveillance de nos professeurs : vitres cassées, portail brisé, tout cela n'avait rien de bien grave, mais une Société nouvelle, la *Pédagogia,* avait été fondée en rivalité avec la nôtre. Les *thunes* y étaient totalement interdites, et nos professeurs la recommandaient aux parents, de préférence à cette turbulente Société de Belles-Lettres.

Désireux de rétablir notre bonne renommée, les étudiants sobres regrettaient de favoriser de leurs deniers l'intempérance de quelques camarades. Ils demandèrent que chacun payât ses consommations personnelles. De là des protestations indignées, au nom de la bonne camaraderie et de la solidarité.

Pour mes débuts à la Société de Belles-Lettres, j'écrivis dans un petit recueil humoristique, intitulé le *Caméléon,* une sorte de procès-verbal burlesque de nos orageuses discussions sur les *thunes* officielles :

La scène se passait en Chine; l'huile de ricin remplaçait la bière, et les noms des orateurs étaient facilement reconnaissables : Empaytaz, Roehrich, Balavoine, Zurlinden, Léchet, étaient devenus les mandarins Empé-Ko, Ri-Ko, Bala-Tchiou, Zur-Lao, Ourma-Létché, etc... De longs et éloquents discours étaient prononcés : Zur-Lao célébrait avec enthousiasme la vérité et la franchise dont un savoureux breuvage peut seul favoriser l'éclosion. Puis se tournant vers ses adversaires personnels, nos honnêtes étudiants en théologie, le

virulent et anticlérical avocat les attaquait avec une énergie superbe mais malheureusement très injuste : « Hypocrisie! hypocrisie!! hypocrisie!!! » s'écriait-il; et c'est sous les plus noires couleurs, — car, hélas! la passion aveugle, — qu'il dépeignait les prêtres de Bouddha, « prêchant la vertu et pratiquant le vice, mentant à chacun, mentant à leurs ennemis, mentant à leurs amis, se mentant à eux-mêmes, mentant à Dieu! mentant, mentant, mentant! » Enfin, supposant le triomphe de la tempérance, j'ajoutais cette péroraison :

« Et maintenant, vitres, dormez en paix! Réjouissez-vous, portails, et grincez de joie sur vos gonds! »

A son tour, le président Ourma-Létché vantait, lui aussi, les doux liens de l'amitié qui ne peuvent se resserrer qu'au sein des agapes fraternelles.

Mais, tandis que je parodiais les discours de nos adversaires, je citais textuellement les paroles émues de notre cher Roehrich :

« Il est vrai, disait-il, j'ai vu plus d'une fois des gens, qui, pendant l'ivresse, s'embrassaient après l'orgie. Mais est-ce bien là de l'amitié? Non, vous ne savez pas ce que c'est que l'amitié, vous qui croyez la trouver au fond d'un verre. L'amitié est quelque chose de plus pur et de plus noble; elle naît de la similitude des idées et de la sympathie. C'est une voix intérieure qui vous crie du fond de l'âme : Voilà celui que tu rêvais! Lorsque vous entendez traduire par la parole ou l'écriture une grande pensée, un sentiment généreux, une émotion intime et profonde, quand vous sentez votre cœur battre et vibrer à l'unisson, alors, en serrant la main de celui qui vous a touché, vous lui montrez que vous l'avez compris. »

Hélas, ces belles paroles furent impuissantes à déraciner d'anciennes et déplorables traditions.

Déjà à cette époque, je constatais en moi les germes de deux tendances dont le développement a suivi celui de ma raison et de ma conscience : l'horreur de l'alcoolisme et le désir de conciliation.

Lorsqu'une idée est sage, raisonnable, avantageuse, on pourrait croire que tous les esprits vont s'y rallier sur-le-champ. Il n'en est rien. Les passions sont là, qui, pour n'être ni sages, ni raisonnables, ni avantageuses, n'en déterminent pas moins la plupart de nos actions.

Un député naïf qui, à la Chambre française, aurait l'idée saugrenue de proposer une alliance avec l'Allemagne, ne serait pas plus mal reçu que je ne le fus, lorsque, à l'occasion d'une grande fête cantonale, (l'*Escalade)* je proposai à la Société de Belles-Lettres de se réconcilier avec *Zoffingue,* Société rivale. J'eus beau faire observer que nous autres, nouveaux Bellétriens, nous ignorions totalement les antiques griefs qui avaient pu autrefois diviser les étudiants, que le mot *Union* brillait dans notre devise et celui d'*Amitié* dans celle de Zoffingue. Il paraît que ces mots étaient vides de sens. La haine des *Grosboutiens* se perpétuera éternellement chez les *Petitsboutiens ;* les deux Sociétés sœurs restèrent hostiles, sans que personne pût dire clairement pourquoi. (1)

---

(1) Fourier a donné le nom de *cabaliste* à cet esprit de parti, qui souvent ne recule pas devant l'intrigue. Il prétend que cette fougue réfléchie est une passion *distributive,* qu'elle pourra être réglée et utilisée dans un régime social rationnel. En attendant, elle exerce ses ravages dans la société actuelle.
(Voir *Théorie de l'Unité Universelle,* I, page 145).

3

Mes parents rêvaient de me faire entrer à l'École Centrale, mais ma passion pour la peinture commençait à l'emporter sur mon goût pour les mathématiques. Je prenais des leçons de dessin chez un artiste de très grand talent, M. Léonard Lugardon, admirateur de David, bien qu'ancien élève de Gros. Il me faisait copier les belles gravures de Marc-Antoine et quelques dessins d'Ingres, qu'il avait connu à Rome. Son enthousiasme pour les maîtres italiens de la Renaissance et principalement pour Raphaël, eut une influence décisive sur l'évolution de ma pensée. Je devins, comme mon maître, un classique enragé et exclusif. Les coloristes m'apparurent comme de dangereux tentateurs, dont l'honnêteté n'était pas bien démontrée. J'appris que Delacroix peignait « avec un balai ivre », M. Ingres disait qu'il ne serait pas rassuré s'il le rencontrait au coin d'un bois. L'étude de l'antique était l'unique planche de salut à une époque de décadence, où les saines traditions étaient submergées par le mauvais goût. Cela n'a pas changé, et je suis resté un peu de l'avis de mon maître.

Lugardon venait de peindre un très beau tableau dont le sentiment tendre et mélancolique me semblait et me semble encore digne de Lesueur. Je dédiai à mon maître les vers suivants :

UN MOINE

Tableau peint par Lugardon

C'était en Italie, en un couvent, le soir,
Le soleil se couchait... Au bord de la terrasse,
Un moine solitaire était venu s'asseoir,
Loin du bruit, et pensif, son regard dans l'espace

Se perdait... Les regrets amers et les douleurs
Se lisaient sur son front tout chargé de pensées.
Lui, contemplant du jour les dernières lueurs,
En silence il rêvait... Ses mains étaient posées,
L'une sur le vieux mur, l'autre sur ses genoux,
Tenant, demi fermé, son livre de prière.
Le soleil éclairait d'une vive lumière
Son front à la fois grave et doux.

Jeunesse, pensait-il, jeunesse, tu t'envoles,
Laissant après toi le chagrin,
Et mes jours, consumés en pratiques frivoles,
Déjà s'approchent de leur fin.
Seigneur, que direz-vous au jugement suprême,
Lorsque vous me verrez tout tremblant devant vous,
Quand vos anges, poussant le moine effaré, blême,
Le jetteront à vos genoux!
Et pourtant j'aurais pu travailler comme un autre,
Faire pousser le blé dans les sillons des champs,
Au lieu de réciter la vaine patenôtre,
Protéger l'orphelin, combattre les méchants.
J'aurais mêlé mon sang au vôtre, nobles frères,
Morts pour la liberté.
Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait, Italie, ô ma mère,
Pour t'arracher à la captivité?
Rien, rien! Je t'ai laissée esclave.
Seigneur, si j'avais eu la véritable foi,
J'aurais pu vous servir en mourant comme un brave,
J'aurais pu... j'aurais pu... Seigneur, pardonnez-moi!

Le jour baissait, le ciel était profond, immense;
Un artiste passait alors sur le chemin,
Il vit le moine assis qui pleurait en silence,
Et lui tendit la main.
Comprenant ses regrets, ses amères pensées,
Il en garda le souvenir;
De ses pinceaux émus il les a retracées,
Moins pour nous que pour l'avenir.

(Genève, août 1860).

4

M. Morizot m'avait inspiré le goût des mathématiques. La géométrie et l'algèbre me plaisaient à peu près autant que le jeu des échecs et j'ai regretté plus d'une fois d'avoir abandonné trop tôt ces belles études. J'aimais aussi beaucoup la musique, « cet exercice inconscient d'arithmétique » comme dit Leibniz. Mon ami Gouy, qui devint architecte, était bon musicien; son père lui permettait d'aller au théâtre et je l'accompagnais, mais trop consciencieux pour négliger nos leçons, nous apportions le livre de Legendre, et pendant les entr'actes, alors que la plupart des spectateurs, en bons Suisses altérés, quittaient la salle pour aller se rafraîchir, nous piochions bravement quelque théorème. La géométrie et l'opéra nous semblaient marcher très bien ensemble. Gouy avait l'esprit un peu lent et je l'avais beaucoup trop prompt. Je croyais deviner, et il m'arrivait souvent de faire fausse route. C'est pourtant une excellente méthode, lorsque l'on veut apprendre une science, que d'essayer de l'enseigner. Plus d'une fois, je me suis laissé aller à cette manie d'expliquer à ceux qui ne savent rien ce que moi-même je ne savais qu'à moitié.

Parmi tous nos camarades, il y en avait un qui se distinguait déjà par sa vive intelligence, sa précoce érudition et la finesse de son esprit moqueur, Jules Nicole est resté mon meilleur ami; il m'a soutenu dans de pénibles épreuves et il occupe dans ma vie une place trop grande pour que je ne lui en fasse pas au moins une petite dans ces mémoires.

Comme j'étais allé passer mes vacances à Samoëns, il m'écrivit :

3 août 1856.

Cher Milliet,

Voici bien peu de mots, cher Paul, c'est pour te dire... (1) qu'il faut remballer au plus vite tes peintures et quitter cette société gaie, spirituelle et sans moquerie, où tu es si bien dans ton élément (je ne crains pas d'offenser ta modestie). Pour moi, c'est presque avec plaisir que je vois finir les congés, n'ayant auprès de moi ni Raphaël, ni rien qui lui ressemble, je m'ennuie assez. Toutefois j'ai goûté d'un plaisir très piquant pour sa nouveauté. Je donne deux heures de leçons par jour. Peins-toi l'élève Nicole expliquant la règle de *tout* et de *même*, à des élèves qui ne veulent pas comprendre : « Vous me conjuguerez le verbe : se conduire d'une manière inconvenante. » — L'élève pleure. Allons courage, prenez votre cahier de dictée ; nous en sommes restés dans la Chaumière indienne, à l'endroit où le docteur entre dans le temple de Brama : continuez : « Ses parois étaient corroyées de stuc mêlé de bouse de vache... (tremblement dans la voix du maître). L'élève veut rire, il gonfle sa bouche, il regarde le maître qui éclate, et voilà le maître et l'élève riant d'une manière des plus familières. Le maître s'efforce de rattraper son sérieux. « Continuez ...de stuc mêlé de bouse de vache, si brillant et si poli qu'on pourrait s'y mirer (rires réciproques). — Allons, finissez ! de quoi riez-vous ? — De cette bouse de vache. — Eh bien ! n'en avez-vous jamais vu ? — Et le maître qui gronde et qui rit. — Et puis, mon cher, les parents ! ces affreux parents, plus fatals aux jeunes maîtres et à leur dignité que le fou rire. Ces parents viennent au moment d'un magnifique : « *Quelque* devant un verbe s'écrit en deux mots, *quel* et *que*, *quel* adjectif s'accorde en genre et en nombre avec son substantif et *que* reste invariable. » — Maman, j'ai bien soif. — Eh bien, mon Ernest, monsieur te permet d'aller boire.

---

(1) Le vers dont mon ami se moque avait été écrit sur mon album par M. Fleury.

— Coup de sonnette. — Qui est-ce qui est venu ? — Madame Une Telle. — Mon Albert, va la saluer pendant que ton frère va boire.— Et comme l'élève Nicole n'a que deux élèves, sa classe se trouve fort amoindrie par ces évolutions...

J'espère que tu me permettras de voir tes toiles. J'espère aussi qu'il ne sera pas besoin de plusieurs années, comme c'est le cas pour celles des grands maîtres du Louvre, pour que le mérite s'en laisse voir à moi, car je renoncerais à l'observation, vu la proximité de l'examen du baccalauréat dont Bétant m'a fait une peur horrible.

Quant à Belles-Lettres, c'est quelque chose de pitoyable. Le local de la Société a été transféré dans un des quartiers les plus mal famés de la ville. Il nous faudra, moi et toi, et tous les *antithuniens*, et tous les honnêtes étudiants changer la face des affaires ou décamper. A bientôt. (1)

J. Nicole

Mon ami savait très bien d'ailleurs passer à l'occasion du plaisant au sévère. Plus d'une fois, il nous apporta des vers pleins de souffle et de vigueur. Je lui

---

(1) Mon ami, qui a conservé une excellente mémoire, me donne de nouveaux et amusants détails sur ses débuts dans le professorat :

« Je me rappelle très bien la dictée extraite de la *Chaumière indienne*. Ma victime, c'était Alfred Vincent, âgé de dix ans. J'en avais dix-sept, et je touchais vingt francs par mois pour une leçon par jour. La leçon devait durer une heure : c'était convenu avec la maman ; mais, dans ma première ferveur, je doublai la dose malgré les gémissements de l'élève. En hiver, la chambre qu'on nous donnait n'était pas chauffée. Mon zèle n'en était pas refroidi ; pourtant je finis par demander à madame Vincent l'autorisation d'enseigner dans ma chambre à moi, une mansarde où il y avait un petit poêle, que j'allumais au commencement de la leçon. Un jour que j'étais en retard, je trouvai mon élève en train d'allumer lui-même, pour me faire une surprise. La bonne ayant oublié les brindilles, il en taillait dans une bûche avec mon rasoir. C'était la première fois que cet instrument servait à quelque chose et il n'a jamais servi depuis. Trente ans plus tard, j'ai raconté cette aventure à M. Alfred Vincent, Conseiller d'Etat, Président du Département de l'Instruction Publique. Il ne s'en souvenait plus, le malheureux !... »

demandai de copier sur mon album ses *Romains en Helvétie,* dont voici quelques fragments :

Pourquoi les cris de l'ours au fond de son repaire
Troublent-ils des forêts la triste majesté ?
Pourquoi l'oiseau de proie, abandonnant son aire
Loin de nos monts fuit-il épouvanté ?

L'aigle romain, qui sent le lion de l'Afrique
Se tordre agonisant sous sa griffe d'acier,
Veut déchirer aussi le vautour helvétique
Et planer maître au-dessus du glacier.

Les divers épisodes de la lutte sont racontés en détail :

On combattit longtemps, la vallée était noire,
Quand sous le ciel pensif l'on n'entendit plus rien
Que le fracas des eaux et le chant de victoire
De l'Helvétien.

C'est avec une sauvagerie d'un réalisme barbare que le jeune poète décrivait le carnage et toutes ses féroces horreurs.

Et le ciel souriait. Qui venge sa patrie
Aux yeux du Tout-Puissant jamais n'est trop cruel.
La sanglante vapeur qui souillait la prairie
Comme un encens montait à l'Éternel.

On ne vit plus, quand l'aube éclaira la vallée,
Les soldats du consul pencher leurs étendards
Pour saluer le jour ; la neige immaculée
Buvait le sang des cadavres épars.

On épargne le reste, on lui donne la vie,
Pourvu que, près de là, ces conquérants fameux,
Défilant un par un, courbent leur infamie
Sous le sapin d'un joug à bœufs.

Un vieux pâtre tient l'aigle et flétrie et sanglante,
L'enfonce impatient dans le flanc des vaincus,
Pour hâter sous le joug la démarche trop lente
Des enfants de Brutus.

Qu'ils passent ces vainqueurs de la terre et de l'onde
Qui se réjouissaient au râle des humains
Écrasés autour d'eux; passez, maîtres du monde,
Passez, troupeaux romains! (1)

J. Nicole

Mai 1860.

5

Je commençais à peindre et j'aimais surtout à faire de nombreux et vastes projets de tableaux et de poèmes. Pour fêter l'anniversaire de ma naissance, mon père écrivit quelques vers sur mon album :

J'aime la poésie et j'aime la peinture
Ces deux charmantes sœurs qui se donnent la main.
Le ciel en fit présent au pauvre genre humain
Afin qu'il pût comprendre, admirer la nature.

Unissant la couleur au grand art du dessin,
Le peintre la fait voir dans toute sa parure,
Le poète la chante et nous la transfigure,
Quand de ses rêves d'or il fait voler l'essaim.

Heureux est le mortel, grand peintre ou saint poète
Qui peut, de la beauté très fidèle interprète,
En traduire une page et nous montrer le ciel!

S'enivrer à son gré d'art et de poésie,
Se sentir à la fois Virgile et Raphaël,
Ce serait égaler les buveurs d'ambroisie.

6 mars 1860.

---

(1) C'est le sujet que Gleyre a traité dans son beau tableau du Musée de Lausanne.

SEIZE ANS

Seize ans! C'est l'âge heureux où, sorti de l'enfance,
Le jeune homme, soudain, d'un pas hardi s'élance
Vers le vaste horizon qui rayonne à ses yeux.
Il contemple à la fois et la terre et les cieux,
D'un regard effaré, comme au sortir d'un rêve;
Et la vie à son cœur monte comme une sève.
Tout lui semble nouveau : les monts, les bois, les prés,
Et les nuages d'or, et les flots azurés;
Il écoute, ravi, le ruisseau qui murmure,
La brise qui soupire, et toute la nature
Lui parle... Et lui, rêveur et joyeux à la fois,
S'étonne de comprendre enfin toutes ces voix.

Seize ans! Il va quitter le toit qui le protège
Et secouer gaîment la poudre du collège;
Dans le grand drame humain, las d'être spectateur,
Il veut jouer son rôle et devenir acteur.
La vie est un combat, le monde est un théâtre :
Il faudra tour à tour et jouer et combattre.
Allons! Prépare-toi, jeune homme au cœur bouillant,
La victoire n'est pas toujours au plus vaillant,
Il est vrai; l'homme adroit peut vaincre par surprise;
N'importe! Va sans crainte, et prends pour ta devise,
Ces mots : Courage et Foi, Honneur et Liberté,
Saint amour du Progrès et de l'Humanité.

6 mars 1860.

6

Comme les paysans de Virgile, l'étudiant ne connaît pas son bonheur. J'étais entouré d'excellents amis, qui depuis m'ont prouvé en mainte occasion l'inébranlable fidélité de leur affection, et cela ne me suffisait pas! Comme ils me plaisantaient, bien doucement pourtant, sur ma mélancolie, je rêvais d'un ami idéal, sentimental

comme moi. A l'âge où l'enfant devient homme, il passe souvent par une crise douloureuse, et sa sensibilité maladive s'exhale en plaintes sans raison. Une précoce misanthropie — il faudrait peut-être dire une maladie de foie — me dicta des vers éplorés qui me font sourire aujourd'hui. Je les citerai pourtant, pour deux raisons : d'abord parce qu'ils me semblent caractériser assez bien cet état d'âme que produisent chez l'adolescent des aspirations inassouvies, puis parce qu'ils montrent les dangers de l'idéalisme et du spiritualisme, quand ils sont mal compris. La peur de la vie mène à l'ascétisme mystique, puis au plus décourageant pessimisme.

Ridicule petit Alceste, je m'écriais avec amertume :

Plaisantins, laissez-moi ! De votre esprit frivole
Ne me poursuivez pas !
Vous arrêtez à chaque pas
Par un rire moqueur mon âme qui s'envole.

J'ai besoin de la paix des bois silencieux,
J'ai besoin d'être seul. Votre gaîté me pèse.
Laissez-moi pleurer à mon aise
Et contempler longtemps les étoiles des cieux.

Oh, pourquoi riez-vous ainsi de chaque chose,
Cherchant le ridicule et parodiant tout ?
Vous faites de l'esprit partout,
Vous vous moquez du ciel, du printemps, de la rose...

Jamais l'enthousiasme aux baisers pleins de feu
Ne pose sur vos fronts ses lèvres inspirées,
Ni sur ses ailes empourprées
Ne vous emporte au ciel, en extase, vers Dieu !...

Riez donc, moquez-vous ! Que m'importe !... Et pourtant
Je voudrais épancher mon âme dans une âme.
Te trouverai-je, ami, toi que j'aimerais tant ?
Pour le Bien, tous les deux, nous aurons même flamme.

Souvent, quand je suis seul, je rêve à toi, le soir,
Et sur mon front je sens voltiger mes pensées...
Les folâtres petites fées
Sur leurs ailes d'azur s'élancent pour te voir.

L'une te dit tout bas : C'est à toi que je songe;
L'autre ferme tes yeux par un baiser, et toi,
Tu dois alors penser à moi...
Oh, tout cela, mon Dieu, ne sera-t-il qu'un songe?

Je voudrais sur mon cœur sentir un autre cœur,
Je voudrais dans ma main serrer la main d'un frère;
L'ami que j'ai rêvé n'est point de cette terre
Non plus que le bonheur.

Si elle avait duré, cette exaltation serait devenue une sorte de névrose. Heureusement, la joyeuse réalité m'arrachait souvent à cette vie imaginaire. Il fallut bien se mettre à hurler avec les loups. On s'était moqué de moi, à mon tour je me moquai un peu des autres.

Jules Nicole a toujours eu beaucoup d'esprit; sa gaîté eut sur moi la plus heureuse influence, elle me préserva de cette misanthropie lamentable dans laquelle j'allais tomber. Nous fîmes alors en collaboration quelques mystifications littéraires. Nous voulions donner une leçon à de jeunes pédants, qui avaient la prétention de tout connaître. Nicole a raconté cette anecdote beaucoup mieux que je ne saurais le faire, (1) je lui laisse la parole :

On peut fabriquer de toutes pièces un poème ou un traité en prose et le revêtir d'un titre d'ouvrage suivi d'un nom d'auteur. C'est ce qu'avaient imaginé dans le temps, au profit de la littérature française, deux étudiants de ma

(1) *Revue des Études grecques*, tome 18, numéro 80.

connaissance (qu'on me pardonne ce souvenir de jeunesse) : peu contents de l'accueil fait par la Société dont ils étaient membres aux travaux qui portaient leur signature, ils eurent l'idée de lui offrir une tragédie de Coriolan, due à la plume de Pierre Delong, grand poète oublié, qui vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Une biographie complète servait d'introduction à l'analyse du drame, laquelle était illustrée de tirades et même de scènes entières, texte conforme à celui de la première et unique édition. Je me rappelle encore ce vers cornélien, tiré d'un portrait de Coriolan le Volsque, tracé par un certain Tullus Aufidius :

Son bras se lève : on tremble ; il l'abaisse : on est mort,

vers dont on était invité à savourer la sublime énergie. Quelques jugements des contemporains les plus célèbres, de Boileau et de Racine entre autres, et aussi des critiques du dix-huitième siècle, dont Voltaire en personne, montraient qu'avant de plonger dans l'abîme d'une injuste obscurité, Pierre Delong avait eu des admirateurs compétents.

Cette mystification fut couronnée d'un plein succès. On avala tout : la tragédie, l'auteur et ses critiques. Parmi les membres de ladite Société, plusieurs estimèrent que les deux amis n'avaient pas assez fait valoir la beauté classique de tel passage.

Les *Bellétriens* donnaient chaque année une ou deux soirées musicales et littéraires au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance. Il nous fallait donc des costumes, et les sœurs des étudiants s'en occupaient avec zèle. Elles s'intéressaient autant que nous au succès de nos représentations. Ma mère organisa aussi chez nous une petite comédie suivie d'un bal. Un vieil amateur de théâtre, que je nommerai Népomucène, nous prodiguait des conseils, dont nous l'aurions volontiers dispensé. Malgré son réel talent de régisseur, il professait une méthode

détestable, qui consiste à « faire valoir » le moindre mot, ce qui est la négation même de tout naturel. Il avait un travers très fréquent aux hommes de sa génération, celui d'émailler sa conversation de citations savantes; nos petites moqueuses en avaient fait de véritables scies : « Rien de trop! » comme dit le comte de Ségur. » Et le comte de Ségur endossait toutes nos balivernes. Nous demandait-on si nous avions bien dormi? la réponse était : « La vie est une plante amère... narcotique! » Prenant au hasard quelques mots latins, nous en fabriquions de savantes devises, dont nous proposions l'interprétation aux plus forts latinistes de la société :

Ingenuis corda graviter simul alba vixerint.

Toujours « comme disait le comte de Ségur ». Après s'être bien torturé l'esprit, nos latinistes finissaient parfois par découvrir un sens mystérieux à ces énigmes.

Assurément, ce petit jeu était bien puéril. Il n'est pourtant pas tout à fait inutile de se moquer des pédants prétentieux. Bientôt, hélas, toutes ces folies de jeunesse allaient prendre fin.

7

Les grands écrivains qui avaient débuté ou fleuri vers 1830, n'étaient pas morts, et le style qu'ils avaient créé se prolongeait, mais il allait se transformer. Le réalisme, avec Courbet et Zola, marquait une certaine lassitude des effets outrés, des contrastes systématiques et des phrases à panaches.

Mes parents étaient abonnés au *Rappel*, journal où Vacquerie publiait chaque jour des articles tout étince-

lants du choc des antithèses. Nous lisions aussi son curieux volume intitulé : *Profils et Grimaces*, dans lequel il expose avec une verve insolente sa haine du style classique; Racine y est traité de la belle façon, il ne s'en porte pas plus mal. Aujourd'hui ces antiques querelles sont apaisées et bien des gens croient pouvoir admirer à la fois Victor Hugo et Racine, malgré la diversité de leurs génies.

Voici, d'après Vacquerie, la théorie et le code du drame romantique :

La vie, c'est la perpétuelle rencontre du triste et du gai, du sérieux et du ridicule, du beau et du hideux, du grand et du médiocre, de l'épique et du trivial, de l'infini et du matériel. La tragédie sépare la vie en deux lots : dans l'un, les héroïsmes, les catastrophes, les crimes; dans l'autre, les vices, les ridicules, les infirmités, les appétits. Elle s'adjuge le premier lot et jette le second à la comédie. On ne peut pas plus abstraire une passion de l'âme qu'on ne peut puiser dans l'Océan un verre d'eau de la Seine... Louis XIV n'a jamais été vu sans perruque : ni la tragédie non plus.

Le vers tragique est un vers pompeux, magnifique, endimanché, empesé, jamais chiffonné, qui prend tout au sérieux, qu'une plaisanterie consterne, qui se croirait déshonoré s'il lui arrivait de rire. Il porte sa rime comme un suisse d'église porte sa hallebarde dans une procession.

Il en est de l'esprit comme du corps, les bottes neuves gênent le pied; les idées neuves gênent l'intelligence. Le drame est tout neuf, Racine est une vieille botte. Nous comprenons, sans les imiter, ceux qui se chaussent de tragédies éculées...

Nous lisons dans un rapport fait par M. Saint-Marc-Girardin au nom d'une commission chargée de juger les candidats aux chaires d'histoire :

« Le bureau a remarqué avec peine que le mauvais goût s'était introduit dans quelques-unes des compositions. Les candidats croient exprimer une idée quand ils ont trouvé

une image, et ils ne choisissent pas leurs images avec assez de goût, car elles sont tantôt pompeuses et tantôt triviales, ce qui fait un contraste choquant, et ce qui répugne essentiellement à la grave simplicité du style historique. »

Nous supposons une commission d'ânes chargés de juger un concours de chevaux arabes.

O mauvais goût! s'écrierait le rapport, au lieu de marcher posément et doctoralement, ces chevaux piaffent, se cabrent, jettent leur crinière au vent, étincellent des pieds et puis vont au pas, s'emportent et s'arrêtent, galopent et se couchent, « ce qui fait un contraste choquant et ce qui répugne à la grave simplicité du style » des ânes.

L'étude des auteurs grecs et des grands écrivains de notre admirable dix-septième siècle commençait à m'inspirer quelques réserves dans l'admiration sans limites que j'avais professée jusque là pour la littérature de 1830. Sur ce chapitre, mon père n'entendait pas raillerie. Il ne fallait pas toucher à ses idoles. Se souvenant sans doute du beau temps où Alexandre Dumas écrivait *Kean, ou Désordre et Génie*, il n'était pas éloigné de considérer une vie de bohême, insouciante et folle, comme la manifestation d'un vrai tempérament d'artiste et comme une condition presque nécessaire à la création d'un chef-d'œuvre. Le sage Ponsard, avec son talent honnête et modéré, était sa bête noire, et c'est lui, je crois, qui est visé dans cette virulente protestation contre les néo-classiques :

BOUTADE

A bas les piédestaux de nos petits grands hommes,
Faquins, de vanité gorgés;
Au diable les repus, crétins dormant leurs sommes
Sur l'oreiller des préjugés!

Foin des tristes rhéteurs gourmés, des doctrinaires,
Des économistes poussifs,
Des chastes épiciers et des parfaits notaires,
De tous les hommes positifs !

Loin, ces sages rimeurs dont la muse discrète,
Les vers alignés au cordeau,
Sans passion, sans vie, en leur forme correcte
Auraient jadis ravi Boileau.

N'ayez peur qu'emportés ils sautent la barrière,
Ce sont des cavaliers prudents,
Leur Pégase est poussif, il piaffe dans l'ornière,
Mais ne prend pas le mors aux dents.

Parlez-moi des enfants perdus de la Bohême !
Dans ce siècle de mécréants,
Ces poursuivants du Beau, ces chercheurs du problème
Sont les seuls vrais croyants.

Ce n'est pas eux qu'on voit se boucher les oreilles
Comme les Ulysses prudents;
Quand le fruit défendu pend en grappes vermeilles,
Ils y mordent à belles dents.

Ils s'enivrent aux chants des perfides sirènes;
Ces aventureux passagers
Volent insoucieux vers ces charmantes reines
Boire la mort dans leurs baisers.

Possesseurs de châteaux dans toutes les Espagnes,
Riches des rêves les plus fous,
Ils ont, en tout pays, des villas, des campagnes,
Des mines dans tous les Pérous.

O mes beaux amoureux des folles poésies,
Narguez l'école du bon sens !
Courtisez hardiment les blondes fantaisies,
Enivrez-les de votre encens !

A vous l'air et l'espace et les élans lyriques !
Nul joug à vos fronts indomptés !
Vous, classiques bâtés, suez des vers tragiques,
Cloîtrés dans les trois unités !

Restez, chevaux fourbus, au fond de vos étables,
L'oreille bas, les yeux chagrins,
Tandis que bondiront, faisant voler les sables,
Les nobles coursiers à tous crins.

8

En présence de la jeunesse genevoise, si studieuse et si puritaine, mon père était plus étonné que charmé. Élevé dans un milieu encore pénétré des idées de Diderot et de Voltaire, il s'était fait un idéal moins sévère, plus humain, et il l'exprimait en vers très harmonieux :

CARPE DIEM

Printemps de la vie, ô belle jeunesse
Que l'espoir emporte aux bleus horizons,
Le présent te verse à longs flots l'ivresse
Au sein des plaisirs, au bruit des chansons.

L'essaim des amours, troupe enchanteresse,
Papillons légers, babillards pinsons,
Près de tes vingt ans voltige sans cesse,
Comme le zéphyr autour des buissons.

Vois, le temps jaloux, d'une aile hâtive,
Accourt, n'attends pas ! L'heure est fugitive,
Et demain, hélas ! peut s'évanouir.

Va, cueille tes jours, fleurs à peine écloses ;
Trop souvent on voit les boutons de roses
Tomber tristement sans s'épanouir.

Plus tard, j'ai vu, parmi mes camarades d'études, de jeunes artistes et de jeunes poètes, dont les brillants débuts étaient pleins de promesses, mourir ou du moins s'étioler et languir dans une impuissante médiocrité, à la suite d'amours précoces ou immodérées. Et je fus amené à soutenir au contraire la thèse de la continence :

L'AMOUR QUI TUE

Quand, fille du Matin, l'Aurore aux doigts de roses
Parut, de beaux enfants, lyre en main, le front pur,
Déployèrent leur vol vers le limpide azur.
Ils avaient la fraîcheur des fleurs à peine écloses.

Et leur chant s'élevait, joyeux et grandiose,
Aux splendides clartés, loin du cloaque obscur
Où le bétail humain traîne son deuil impur;
Plus haut! toujours plus haut, sans que l'on se repose!

Les poètes planaient et montaient sans effort...
Mais auprès d'eux voici de blondes fiancées
De leurs bras amoureux tendrement enlacées...

Aussitôt fut brisé leur magnifique essor.
Avant que vînt le soir, cohortes harassées,
Les poètes ailés descendaient vers la mort. (1)

---

(1) C'est encore la même idée que j'ai cherché à exprimer dans le sonnet suivant :

LES SIRÈNES

Puissante Volupté, des mortels souveraine,
N'éblouis plus nos yeux d'un mirage enjôleur!
C'est ton appel fatal, ton souffle ensorceleur
Qui pousse notre esquif à la roche inhumaine.

Bercés sur les flots bleus au murmure charmeur,
Quand l'illusion d'or chante sa cantilène,
Sans effroi nous voguons dans la splendeur sereine
Vers les bords enchantés d'un plaisir endormeur.

Ami, crains de ces voix l'énervante langueur.
Scylla frappe la mer de ses terribles chaines;
Fuis les chiens de Charybde, aux hurlements d'hyènes!

Fuis!... Mais de la raison l'amour reste vainqueur.
Tu succombes. Déjà j'entends un bruit moqueur,
Le rire sans pitié des lascives Sirènes.

Où trouver la vérité? Faut-il se rallier à la thèse épicurienne, ou à celle des ascètes? Évidemment la sagesse est dans la voie moyenne, mais qui nous dira la juste mesure entre l'usage et l'abus? Les besoins du corps doivent être satisfaits; cela est nécessaire pour la conservation de l'individu comme pour celle de l'espèce. La plupart des jeunes gens ont, il est vrai, besoin d'apprendre surtout à contenir leurs instincts, afin de devenir maîtres d'eux-mêmes; mais, pour certaines natures aimantes, l'abstinence totale n'est pas sans danger. L'hygiène, comme la morale, conseille la modération des désirs et des plaisirs, mais non le renoncement absolu. Les pasteurs protestants, dont j'admire les belles et nombreuses familles, ont trouvé dans les mariages jeunes une excellente solution du problème. Au Moyen-Age et chez les prêtres catholiques, le mépris du corps apparaît comme la conséquence logique de doctrines erronées, de ce mysticisme maladif qui fait de la vie « un apprentissage et une anticipation de la mort ». (1) Mais la vie contemplative ne convient qu'à un bien petit nombre d'esprits supérieurs. Trop longtemps a régné un spiritualisme excessif qui prenait pour idéal une âme sans corps. Dangereuse et funeste doctrine. Une connaissance plus exacte de la nature humaine nous fait aujourd'hui chercher la sagesse dans l'harmonie de nos actes avec les lois qui régissent l'universalité des êtres dans la perpétuation des espèces vivantes. La sainteté ne saurait être la violation de ces lois.

Devenu vieux, j'assiste souvent à la Sorbonne à quelques-unes de ces brillantes conférences d'agréga-

(1) Phédon.

tion où, sous la direction de maîtres éminents, de très jeunes philosophes, déjà étonnamment érudits, agitent avec passion les questions les plus graves et les plus abstruses de la métaphysique. Je l'avouerai, au sortir de ces discussions savantes sur un passage obscur d'Aristote ou de Kant, je suis tenté de revenir un peu au sentiment de mon père ; je plains presque ces adolescents penchés sur leur grimoire, et j'ai envie de leur dire : Ne voyez-vous pas qu'avril est venu ? Allez donc, mes enfants, allez cueillir les fleurs nouvelles, courez, ébattez-vous dans la prairie, dansez et jouez, faites la cour aux belles filles, composez pour elles des bouquets et des vers, lisez-leur les vieux poètes qui furent jeunes comme vous, qui ont aimé, et qui ont chanté avec tant de charme les printemps d'autrefois. Plus tard, le plus tard possible, quand l'ardeur du sang sera refroidie, quand le courant vital circulera moins rapide dans vos nerfs, il sera temps de vous plonger dans la métaphysique. *Primum vivere, deinde philosophari.*

Mais j'oublie, hélas, qu'il faut gagner sa vie, et que pour la plupart d'entre vous les hautes spéculations ne peuvent pas rester désintéressées, la philosophie est devenue un métier.

9

M. de Tucé à sa sœur

Saint-Mihiel, 23 août 1859.

... Je ne vois pas trop quel changement l'amnistie peut apporter dans votre existence, sauf la faculté de venir en France vaquer à vos affaires. Je pense que vos intérêts de

toute sorte vous retiendront encore quelque temps en Suisse, où vous êtes si bien installés.

Quels sont vos projets? Où vous trouverai-je, si je puis m'absenter d'ici une quinzaine. Je voudrais profiter de la belle saison et voir un peu la Suisse, ce qu'il m'a été impossible de faire l'année dernière.

L'amnistie permit en effet à mon père de m'accompagner à Lyon lorsque, désireux d'obtenir un diplôme français, je me présentai à l'examen du baccalauréat.

J'échouai dès la première épreuve. Nous avions à écrire en latin un discours adressé par Louis XIV mourant à son petit-fils. (1) Or, depuis une huitaine de jours, par une de ces coïncidences qui prouvent bien le pouvoir miraculeux de saint Antoine de Padoue, et dont mon voisin se félicitait, les élèves des jésuites avaient traduit en latin des passages choisis dans les sermons de Massillon sur les devoirs d'un prince envers ses sujets et, la veille de l'examen, le texte de leur thème avait été tiré du discours que Joinville prête à saint Louis mourant. Pour moi, privé de la protection des saints, j'exprimai en un latin passable des idées pacifistes et humanitaires qui, je l'avoue, étaient quelque peu prématurées dans la bouche du Grand Roi. Sous l'empire, un tel anachronisme ne pouvait pas m'être pardonné. Il fallut donc me remettre au travail, à Genève d'abord, puis à Versailles, où mon ancien professeur, M. Fleury, avait fondé une institution.

---

(1) *Ludovici Magni morientis ad parvum puerum, regni heredem et suorum funeri solum superstitem, ultima verba.*

IV

1860-1861

EN SYRIE

ADRIEN DE TUCÉ ET SON NEVEU. — BAALBECK, JÉRUSALEM, DAMAS.

IV

1860-1861

EN SYRIE

Adrien de Tucé et son neveu. — Baalbeck, Jérusalem, Damas.

1

Le gouvernement turc avait nommé un *Kaïmakan* ou lieutenant *druse* (1) pour les districts du sud de la Syrie où les Druses et les chrétiens *Maronites* étaient mélangés. Ces derniers beaucoup plus riches que les

---

(1) *Les Druses.* — Au sud des Maronites, depuis Beyrouth jusqu'à Sour et jusqu'à Damas, sur le versant occidental du Liban, les Druses forment une population presque indépendante. Leur religion est un mélange bizarre de judaïsme, d'islamisme et de christianisme. Célèbres autrefois pour l'austérité de leurs mœurs, leur hospitalité, leur fidélité à la parole donnée et leur jalousie pour les femmes, les Druses sont divisés en initiés (ackâls) et ignorants (djabels). Les premiers, qui sont en très petit nombre, font grand mystère de leurs croyances.

Lamartine a cru trouver une ressemblance physique entre les Druses et la race juive. L'adoration du veau le porte à supposer qu'ils sont d'origine samaritaine.

Les Druses cultivent la vigne et l'olivier, le tabac et les vers à soie, mais comme ils ne savent ni lire ni écrire, ils ont dû abandonner aux Maronites le commerce et les affaires.

musulmans excitaient leur envie. D'autre part, les Druses se sentaient favorisés par le gouvernement. (1)

Ce fut au mois d'août 1859, que commencèrent les assassinats isolés et les incendies. Les Maronites essayèrent vainement de se défendre par les armes; ils furent battus en mai 1860. Les Druses, avec l'aide des Kurdes et des Bédouins, attaquèrent les villes de Hasbeya et de Rascheya. Leur chef, Osman-Bey, avait promis aux chrétiens sa protection, s'ils lui livraient leurs armes; puis quand ils l'eurent fait, usant d'une lâche trahison, il les laissa massacrer sans défense. Les fugitifs qui avaient cherché un asile à Saïda, furent égorgés. Les chrétiens des principales villes du Liban ne furent pas mieux protégés par le gouverneur de Beyrouth, Kourchid-Pacha, qui présida lui-même aux massacres.

Déjà 80 villages étaient brûlés, 4.000 chrétiens tués, et 20.000 fugitifs, lorsque le 9 juillet, les musulmans de Damas attaquèrent les chrétiens. Le massacre dura six jours. « Le gouverneur Ahmed-Pacha laissant des *bachibouzouks* y prendre part et se renfermant avec ses autres troupes dans la citadelle, près de 6.000 personnes furent égorgées, et toute la population chrétienne aurait péri, sans la généreuse intervention d'Abd-el-

---

(1) Les Maronites ou chrétiens d'Orient tiennent probablement leur nom d'un moine nommé Maron qui vivait vers l'an 400. Quelques chrétiens, persécutés par les arabes, auraient fondé avec lui un monastère dans les solitudes du Liban; les prêtres maronites sont mariés.

« Ce peuple semble une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert: sa physionomie cependant est arabe; les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au sourire spirituel et doux, les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe blonde, le geste noble, la voix grave et gutturale, les manières polies sans bassesse, le costume splendide et les armes éclatantes. » (Lamartine, *Voyage en Orient*).

Kader, qui, aidé de ses Algériens, recueillit dans son palais et nourrit ceux qu'il put dérober à la fureur des assassins. Les consulats européens et tous les établissements religieux furent livrés aux flammes. »

L'indulgence de la Porte pour les auteurs de ces crimes excita l'indignation des puissances européennes, qui signèrent une convention pour arrêter les massacres; 8.000 Français, commandés par le général Beaufort d'Hautpoul, débarquèrent à Beyrouth le 16 août. Alors enfin, les tribunaux turcs se décidèrent à condamner quelques-uns des coupables, les uns à mort, les autres à la détention. Mais « Fuad laissa échapper dans les montagnes les Druses les plus compromis et n'en ramena à Beyrouth que quelques centaines des moins coupables ».

Une commission européenne avait obtenu pour les chrétiens une indemnité de 15 millions de francs, mais ces malheureux seraient morts de faim, sans une souscription ouverte en France, qui rapporta 2.500.000 francs.

Les soldats de l'armée française furent reçus par les Maronites avec les plus vifs témoignages d'affection et de reconnaissance, à la fois comme des coreligionnaires et comme de puissants protecteurs.

2

M. de Tucé (1) *à sa sœur*

Kab-Elias, 16 octobre 1860.

Depuis le 25 septembre, jour de notre débarquement, je n'ai pas aperçu Fernand; il a quitté le vaisseau pour entrer

(1) M. Chauvin, maire de Montoire, écrivait, en 1863, la notice suivante :

Louis-Adrien de Tucé est né à Montoire (Loir-et-Cher), le 8 mai

à l'hôpital, et moi pour aller au camp, où nous avons reçu l'ordre de monter à cheval pendant la nuit, et nous courons encore. Fernand n'est pas resté à l'ambulance le temps nécessaire pour se rétablir; il prétend qu'il s'y ennuyait et qu'il n'y avait pas de médicaments, ce qui est une affreuse blague. Il n'y a que cela de bien organisé, les ambulances.

Ayant reçu l'ordre d'aller rejoindre la colonne qui opérait dans le Liban, nous avons traversé cette montagne en passant par des endroits d'une difficulté extrême. Nous y avons perdu quelques chevaux et pas mal de mulets, dégringolés dans les précipices; mon mulet a été du nombre...

Nous avons traversé beaucoup de villes, bourgs, etc.; tout est saccagé, brûlé, pillé. Il est impossible d'opérer une œuvre de destruction d'une façon plus complète. Dans les rues, les cadavres des habitants conservaient la posture du supplice qu'on leur avait infligé. Il y en avait de toutes sortes, crucifiés, empalés, et une foule de raffinements de cruauté dont on ne saurait se faire idée. Les journaux qui ont raconté ces horreurs sont tous restés au-dessous de la vérité. Seulement on n'accuse que les Druses de ces atrocités; ils en ont fait leur part, mais ceux qui les ont le mieux aidés, ce sont les troupes turques. Les massacres n'ont eu lieu que là où il y avait des Turcs; c'était une sorte de Saint-Barthélemy organisée par le vieux parti turc. Vous pouvez penser, d'après cela, que l'armée turque chargée de marcher en première ligne pour châtier les

---

1817. Il descendait par son père de l'une des familles les plus anciennes et les plus notables du Maine, et, par sa mère, de la famille Huë de Montaigu, dont un membre, M. Gabriel-Nicolas-Adrien, ancien major au Royal-Cravattes, fils du maréchal de camp Huë de Montaigu et aïeul de M. Adrien de Tucé, s'est allié, en 1790, à la famille Fredureau de Villedrouin, l'une des plus honorables du Bas-Vendômois. — Sorti en 1839 de l'Ecole Militaire de Saint-Cyr, il fut, en qualité de sous-lieutenant, incorporé au 7e lanciers, où il acquit les grades de lieutenant et de capitaine. En 1859, il passa, avec le grade de chef d'escadron, au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, et, à peine arrivé à Constantine, il fut appelé à la campagne de Syrie. Le titre de chevalier de la Légion d'honneur fut la récompense de la distinction avec laquelle il avait concouru à cette mission.

Druses, n'a pas dû leur faire beaucoup de mal. Ils les ont laissé passer tranquillement de l'autre côté de Damas, dans le pays de Haurann, de sorte que nous n'en avons pas vu un seul et que nous n'avons pas eu la moindre action de guerre. Actuellement tout est fini. Le gouvernement turc donne des indemnités aux villes détruites, pour se rebâtir, et chacun rentre chez soi.

Les maisons sont bientôt bâties, avec des cailloux et de la boue; la charpente est composée de quelques peupliers en travers, sur lesquels on met un lit de roseaux et une couche de boue, cela forme la terrasse. Du reste pas de fenêtre, ni lucarne, les meubles sont composés d'espèces de cloisons, faites avec de la boue, de la paille hachée et de la bouse de vache. Cela forme aussi des compartiments dans lesquels on met le maïs, l'orge, etc... Les ustensiles de ménage sont tout ce qu'on peut imaginer de plus élémentaire; c'est au point que j'ai eu toutes les peines du monde pour trouver ici un plat en terre pour le service de ma tente.

Nous sommes établis pour passer l'hiver à Kab-Elias (tombeau d'Elie), c'est un village de la force de Saint-Rimay (1) et de tout autant de ressources; aussi sommes-nous obligés de tout faire venir de Beyrouth, situé à deux jours de marche. Il y a des magasins d'administration, des fours, ambulances, etc... Pour nous, nous sommes campés sous la tente, au pied de la montagne, avec une perspective peu gaie pour l'hiver, car les chemins de la montagne sont impraticables. Nous sommes établis là pour garder la route de Damas à Beyrouth et toute la plaine depuis Baalbeck jusqu'à sept ou huit lieues plus bas au-dessous de nous. Nous n'avons pas grand'chose à faire : on va à la chasse, tuer des cailles et des bécassines dans les marais; on se construit des abris avec des murs comme ceux des habitations du pays, en roseaux. Jusqu'à présent nous ne sommes pas trop mal; on nous a donné de grandes tentes, des nattes et des couvertures; les approvisionne-

(1) Village près de Fleurigny.

ments se font bien; les habitants apportent des poules, des veaux, des fruits en quantité : les raisins sont les plus beaux et les meilleurs qui soient au monde; ceux de Fontainebleau n'en approchent pas de bien loin; nous avons des grenades, des oranges et des citrons; le pays fournit aussi du vin, qui serait aussi bon que le vin de Madère ou de Lunel, s'il était mieux fabriqué, mais on le conserve et le transporte dans des peaux de bouc goudronnées qui lui donnent un goût détestable.

Fernand à sa mère

Beyrouth, 19 octobre 1860.

... Je suis momentanément séparé de mon oncle; il est à une douzaine de lieues dans les montagnes, et moi je suis resté au *Camp des pins*, à une lieue de Beyrouth, avec le dépôt. Nous sommes très bien installés; Gamé et le brigadier Sabrut sont restés aussi et, avec trois autres, nous formons une bonne tribu. Nous avons bâti un gourbi magnifique avec des roseaux. Là, nous sommes à l'abri du soleil et de la pluie. Nous avons fait une batterie de cuisine, un ratelier d'armes; chacun a son poteau pour pendre ses effets. Nous avons suffisamment de place pour coucher tous. Le soir, pour nous éclairer, nous allumons une chandelle fichée dans une vieille croûte de pain en guise de chandelier. Tout le monde vient voir et admirer notre gourbi, jusqu'à des officiers. A l'entrée il y a un écriteau avec cette inscription : Tribu des béni af-al-tou, et au-dessus flotte le drapeau tricolore.

Je vais très souvent à Beyrouth, un omnibus nous y transporte pour six sous. C'est pour moi un grand plaisir de me promener dans tous ces bazars dont on ne peut se figurer l'animation; c'est pire que dans les rues de Paris. J'ai été aussi visiter un camp où il y a quatre mille femmes turques dont les maris ont été assassinés. Le gouvernement leur donne, ainsi qu'à leurs enfants, vingt-huit centimes par jour. Nous vivons très bien ici; l'administration nous fournit de bonne viande; nous ne recevons ni pain ni

biscuit. Les oranges, les limons, les citrons sont pour rien; le lait est très bon marché. J'ai mangé de la pâtisserie turque, elle est excellente, mais beaucoup trop sucrée, parce qu'ils y mettent du miel et du sucre. Chaque fois que nous allons faire nos provisions de café, tabac, pommes de terre, etc., ce sont des disputes interminables, tous ces turcs sont voleurs comme il n'est pas possible; puis il y a des monnaies de tous les pays, c'est un embrouillamini à n'y rien comprendre. Heureusement, nous avons quelquefois la chance de rencontrer des chrétiens du pays qui savent le français et qui nous empêchent d'être trop volés. Nous menons pour le moment une vie très heureuse et très tranquille... La journée se passe à se promener dans la campagne, à lire, le plus souvent je vais à Beyrouth. Tous les deux jours, il y a les distributions de vivres, de bois, de fourrage, d'orge, etc... mais tout cela n'est pas loin; puis quelques gardes de police et d'écurie qui ne sont pas pénibles du tout; de sorte que nous ne sommes pas accablés de besogne.

Fernand à Paul

Beyrouth, 28 novembre 1860.

... Lorsque M. Duchesne (banquier) sera ici, j'irai le voir souvent, pour parler avec lui de vous et de Genève, ce sera pour moi une connaissance bien agréable, car nous vivons ici comme des ours. Il fait un temps magnifique, nous sommes obligés d'être vêtus toujours en toile, tellement il fait encore chaud. Maintenant nous ne sommes plus dans notre gourbi, on nous a donné de grandes tentes, sous lesquelles la pluie tombe comme dehors.

J'ai fait connaissance de plusieurs familles maronites, aux alentours, et chaque fois que j'y vais, je suis admirablement bien reçu : les mamans s'intéressent toutes à moi, parce que je suis soldat si jeune; aussi les figues, les raisins secs, les oranges, le lait, les caroubes, etc., etc... tout cela pleut. Les jeunes filles sont très belles et très aimables (on dit ici *zephiri* et *amachboubé)*. Elles adorent les Français, et il y en a beaucoup qui seraient très disposées à venir en France.

Moi, je vais là pour apprendre l'arabe *seulement;* ma maîtresse de langue s'appelle Basseïa, c'est une belle brune, avec des yeux superbes et des cheveux traînant jusqu'à terre. Je ne lui reproche que deux choses, c'est de marcher nu-pieds et de ne pas porter de corset. Mes camarades font aussi tout leur possible pour apprendre l'arabe avec mesdemoiselles Gandoura, Mansoura, Sophéïa, Jasmine, etc., etc... et je t'assure que c'est un joli spectacle de voir le dimanche toutes ces demoiselles à la messe dans leurs habits fantasia. Il y a aussi un théâtre monté par les zouaves, j'y suis déjà allé plusieurs fois et m'y suis beaucoup amusé. Je voudrais bien, comme Louise et comme toi, savoir dessiner, je vous enverrais un croquis du camp et de bien d'autres points de vue très curieux.

3

M. de Tucé à sa sœur

... Nous avions tous l'espoir d'aller faire un voyage à Damas dont nous ne sommes qu'à deux petites journées de marche, mais il paraît que la politique s'y oppose. Le général nous a permis une excursion à Baalbeck et nous sommes partis une vingtaine d'officiers. L'aspect de ces temples détruits est un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir; on est abasourdi de l'énormité de leurs proportions et du chaos de colonnes et de sculptures amoncelées les unes sur les autres. Il faut un long examen pour arriver à s'y reconnaître et à fixer la limite de chaque temple. Tous les ornements de ces masses énormes sont d'un fini et d'une perfection de travail surprenants.

BAALBECK

De Baalbeck, l'ancienne Héliopolis ou Cité du Soleil, il ne nous reste que des ruines, mais, avec celles de Palmyre, ce sont les plus imposantes du monde : des temples de dimensions colossales; celui de Jupiter,

construit par Septime Sévère. celui du Soleil, par Hadrien et Antonin. Cette merveilleuse floraison de l'art, produit de la *Paix Romaine,* fut fauchée par Théodose, puis par Tamerlan qui saccagea la ville en 1400. Au dix-huitième siècle, un tremblement de terre acheva de renverser ces édifices.

De loin, la ville moderne apparaît « derrière un rideau d'arbres dont elle couronne la verdure par un cordon blanchâtre de dômes et de minarets ». (1) Ces arbres sont de très beaux noyers... Après avoir traversé les décombres, l'on arrive à une espèce de terrasse; au bout d'une cour hexagone s'étend une vaste perspective de ruines magnifiques. « Pour en jouir, il faut monter une pente et l'on se trouve à l'entrée d'une cour carrée, beaucoup plus spacieuse que la première. Là, six énormes colonnes, saillant majestueusement sur l'horizon, forment un tableau vraiment pittoresque... L'on ne peut s'empêcher de remarquer l'effet singulier qui résulte du mélange des guirlandes, des feuillures des chapiteaux, et des touffes d'herbes sauvages qui pendent de toutes parts... Enfin l'on arrive au pied des six colonnes : c'est alors que l'on conçoit toute la hardiesse de leur élévation. » Leur fût a plus de sept mètres de circonférence. La hauteur totale (y compris l'entablement) est de vingt-quatre mètres. « Un second temple, situé un peu plus bas, est également d'ordre corinthien. Les murs sont richement ornés, on remarque une frise de guirlandes soutenues, d'espace en espace, par des têtes de satyre, de cheval, de taureau, etc... » Dans des enca-

(1) Quelques détails de cette description sont empruntés au *Voyage en Syrie,* de Volney (1787).

drements en losanges, des bas-reliefs représentent « Jupiter assis sur son aigle, Léda caressée par le cygne, Diane portant l'arc et le croissant, et divers bustes qui paraissent être des figures d'empereurs et d'impératrices... »

« Rien de si parfait que la coupe de ces pierres ; elles ne sont jointes par aucun ciment et, cependant, la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interstices. »

Ces colonnes sont en granit blanc, à grandes facettes luisantes. Dans la carrière qui règne sous toute la ville, on voit encore une pierre taillée sur trois faces qui a vingt-trois mètres de long. « Comment les Anciens ont-ils manié de telles masses ? C'est un problème de mécanique curieux à résoudre. Les habitants de Baalbeck l'expliquent commodément en supposant que cet édifice a été construit par les Djénoûns, ou Génies, sous les ordres du roi Salomon ; ils ajoutent que le motif de tant de travaux fut de cacher dans les souterrains d'immenses trésors qui y sont encore. »

Aujourd'hui, à part deux façades du temple du Soleil et quelques fragments restés debout, ce n'est plus qu'un amas confus de palais, d'arcs de triomphe et de portiques écroulés : « La terre est jonchée d'entablements brisés, de chapiteaux écornés, de frises mutilées, de bas-reliefs, de sculptures à demi effacées, d'autels souillés de poussière. » (1)

---

(1) Pour moi qui ne connais ces monuments que par des photographies, leur grandeur qui étonne ne m'empêche pas d'apporter, au point de vue du style, quelques restrictions à l'admiration qu'ils méritent d'ailleurs si bien. Assurément les énormes chapiteaux corinthiens de Baalbeck ne sont pas sans beauté, leurs feuilles d'acanthe sont encore d'une exécution large et ferme, toute l'ornementation de ces temples est très supérieure à celle

Suite de la lettre de M. de Tucé

Je suis seul chef d'escadron pour les quatre escadrons qui composent la cavalerie de l'expédition. Celui qui la commande en chef est M. du Preuil, lieutenant-colonel du 1er Chasseurs d'Afrique; il est à Beyrouth avec un escadron du 1er hussards et un de spahis, et moi ici avec deux escadrons de Chasseurs d'Afrique. Je suis sous les ordres du colonel Caubert, du 5e de ligne, qui commande le camp. C'est un charmant homme avec lequel je suis très bien. Je vis avec lui et les officiers de son état-major, ainsi qu'un aumônier dont on nous a gratifiés. C'est un père lazariste qui habite le pays depuis une quinzaine d'années et auquel Abd-el-Kader a sauvé la vie à Damas dans ces derniers troubles, ainsi qu'à une dizaine de sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il nous dit la messe militaire tous les dimanches sur un autel fait avec des caisses de munitions et des caisses de biscuits, au milieu du camp.

Il y a ici une grande confusion de monnaies, turques, autrichiennes, arabes, etc... fort peu de françaises. Les habitants parlent un arabe analogue à celui d'Algérie. Quelques élèves des Jésuites et des Lazaristes parlent très bien français. Ces deux congrégations avaient des établissements dans presque toutes les villes.

Le costume des habitants est très pittoresque. Ils ont sur la tête le fez rouge ou un foulard arrangé d'une façon parti-

---

de l'arc de Septime Sévère, construit à Rome à la même époque. Les traditions grecques s'étaient sans doute mieux conservées en Orient. Cependant la décadence se manifeste par le goût pour les constructions colossales. « Les architectes, dit avec raison Duruy, n'avaient plus la calme sérénité des anciens maîtres. Leur imagination aussi s'était affolée, et ils tourmentaient la pierre comme les philosophes tourmentaient les idées. Ce temps qui faisait colossal, ne savait plus faire simple, parce qu'il avait perdu le sentiment de la vraie grandeur. Mais, vues à distance, quel ensemble magnifique formaient ces constructions gigantesques d'Héliopolis, dont les seules ruines opposent à la majesté menaçante du désert l'image de la prodigieuse activité des hommes qui remplissaient autrefois ces solitudes de mouvement, de bruit et de richesses. » *(Histoire Romaine,* VI, 135)

culière, une veste et un grand pantalon à la mamelouck; par-dessus la veste, ils ont un petit surtout dont les manches pendent par derrière, en espèce de drap blanc, couvert de broderies; puis une ceinture garnie de toutes les armes possibles, depuis le poignard jusqu'au tromblon, un sabre turc et un fusil; ils ont l'air d'affreux coquins. Les femmes se montrent peu, elles ne sont pas belles et affublées de vêtements qui ne les font pas valoir. (1)

Adieu, tout à vous,

ADRIEN

Fernand à son père

Beyrouth, 19 décembre 1860.

J'ai reçu ta lettre et celle de ma mère, m'annonçant que j'avais la médaille d'Italie. Cette nouvelle m'a fait un sensible plaisir et je remercie de tout mon cœur ma bonne mère du mal qu'elle s'est donné pour me l'obtenir.

J'ai enfin vu M. Duchesne, qui a été très aimable pour moi, ainsi que sa femme. Il m'a remis le paquet; j'ai laissé chez lui la pharmacie que ma mère envoie à mon oncle, et emporté la chemise de flanelle, les deux foulards et le magnifique couteau contenu dedans. Le surlendemain je

---

(1) « Les Arabes, partout où je les ai vus, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amande, le regard humide et singulièrement doux. Rien n'annoncerait chez eux le sauvage, s'ils avaient toujours la bouche fermée, mais, aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée; on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces.

« Les femmes arabes ont la taille plus haute en proportion que celle des hommes. Leur port est noble et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappellent un peu les statues des Prêtresses et des Muses. Ceci doit s'entendre avec restriction : ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux; l'air de misère, de saleté et de souffrance dégrade ces formes si pures; un teint cuivré cache la régularité des traits; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les peindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble, et ne pas entrer dans les détails. » (Chateaubriand)

suis allé dîner chez M. Duchesne; tous les enfants se sont mis à jouer avec moi, l'un traînait mon sabre, l'autre se mettait mon taconnet sur la tête, tous étaient contents d'avoir un soldat avec eux. Tu ne saurais croire le plaisir que j'ai éprouvé à me trouver ainsi au milieu d'une famille qui me rappelait la mienne. J'ai subitement perdu mes manières de régiment et il ne m'est pas arrivé de lâcher une seule expression grossière ou triviale, ce que je craignais beaucoup.

Mon oncle a reçu la lettre contenant ma médaille d'Italie, en attendant de l'avoir, je porte le ruban sur ma veste. Le jour où j'ai reçu ta lettre, cher père, mon oncle m'avait justement envoyé de l'argent, aussi j'ai arrosé la médaille avec mes camarades...

Quel triste nouvel an ! C'est le premier que je ne passerai pas avec vous; pensez à moi un peu ce jour-là, en vous amusant, tâchez de le passer gaiement; j'essaierai de mon côté avec mes camarades, mais ma pensée sera toujours au milieu de vous, mes bons parents.

Fernand à sa mère

Zahlé, 9 février 1861.

... Le temps a bien changé depuis ma dernière lettre. Figure-toi qu'à Kab-Elias il est tombé au moins cinq pieds de neige. Juge de notre position sous les tentes, dont la plupart étaient écrasées. Obligés de passer les nuits à balayer la neige autour des chevaux et de dessus les toits. Une des écuries est tombée et quatre chevaux ont été tués. Aussi nous nous sommes régalés de biftecks de cheval pendant quelques jours, et je t'assure que je n'avais pas encore mangé de viande aussi tendre et aussi bonne. Le froid était horrible, deux de nos hommes ont eu les pieds entièrement gelés, un autre est mort dans la neige à quelques pas du camp. Avec cela peu de vivres, nous avons été sur le point de manquer de pain et de biscuit. Enfin tous ceux qui ont été en Crimée disent qu'ils n'ont pas tant souffert qu'ici.

Moi je m'en suis assez bien tiré : je suis allé m'installer dans la tente de mon oncle avec ses ordonnances, et comme l'on peut y faire du feu, j'ai eu un peu moins froid. Mon oncle doit être de retour de son voyage à Jérusalem, mais il ne peut pas encore venir de Beyrouth ici, il y a trop de neige sur la montagne. Je suis maintenant à Zahlé, petite ville à trois lieues de Kab-Elias, nous sommes quatre hommes et un brigadier détachés pour escorter les officiers d'infanterie dans leurs courses et comme ces messieurs ne bougent pas souvent, nous sommes on ne peut plus tranquilles. Nous couchons avec nos chevaux dans une grande écurie, où du moins nous n'avons pas froid la nuit, et il n'y a pas de danger que les piquets de la tente s'arrachent. La ville est toute chrétienne, il y a une fort belle église et on trouve beaucoup plus de ressources qu'à Kab-Elias, qui n'est qu'un misérable village. On boit ici d'excellent vin du pays à huit sous le litre, c'est un vin très doux, comme du cidre, mais très capiteux. Nous avons eu un mal affreux à venir de Kab-Elias ici ; les chemins n'étaient pas tracés et nos chevaux tombaient dans des trous ; nous avons fait une partie de la route à pied en les traînant par la figure. Je suis toujours bien content de ma Polenta, c'est un excellent petit cheval, rempli d'instinct ; avec des chevaux de France nous n'aurions jamais pu faire la route. Je ne sais pas ce que nous allons faire au printemps, si nous devrons aller de l'avant ou retourner en Afrique. Les Druses sont de bons enfants, bien moins voleurs que les Maronites.

J'ai passé un bien triste jour de l'an, chère mère, je pensais à vous toute la journée et je me disais que, de votre côté, vous ne m'oubliez pas. Dis à Paul que je lui souhaite toute sorte de réussite dans ses examens, il le mérite bien, car il travaille assez pour cela.

Je vais tâcher de faire connaissance avec le curé d'ici, pour qu'il me donne des chapelets et des médailles, bénites sur le tombeau de Jésus-Christ. A propos de médailles, quand les Maronites voient la mienne, ils me demandent si c'est *Napoleone* qui est dessus, je leur dis que oui, et alors ils l'embrassent avec transport.

Encore adieu, chère mère, j'espère pouvoir bientôt

t'annoncer que je suis brigadier. Toutes les nominations se font au mois de mai, à la naissance du petit prince. Tu dois savoir que mon oncle est décoré depuis le premier de l'an...

4

M. de Tucé à sa sœur

15 février 1861.

Ma chère amie, je suis rentré le 10 de ce mois-ci d'un voyage que je viens de faire en Palestine et à Jérusalem, c'est ce qui m'a empêché de vous faire part de ma nomination de chevalier de la Légion d'honneur, que j'ai obtenue, non pas pour mes exploits dans ce pays-ci, mais bien plutôt parce que je n'ai rien fait pour ne pas l'avoir, comme tout le monde, après vingt-trois ans de service.

Nous sommes partis, une caravane de vingt officiers de toutes armes dont j'étais le chef, pour faire notre excursion, nous sommes allés par mer jusqu'à Jaffa, et de là en deux jours par terre à Jérusalem, au moyen de chevaux, mulets, bourricots du pays. Nous avons été admirablement reçus à Jérusalem au couvent des Franciscains et chez M. de Barrère, consul de France, qui s'est mis à notre disposition avec une bonne grâce et une complaisance dont nous étions confus.

N'attendez pas que je vous fasse la description de tout ce que j'ai vu. Je vous dirai seulement que j'ai vu tout ce qu'on peut voir et ce que beaucoup de voyageurs ne voient pas, c'est-à-dire les mosquées célèbres d'Omar et d'El-Aksa, premiers temples de l'islamisme après La Mecque.

La ville de Jérusalem s'élève sur un terrain pierreux et désolé. Le torrent du Cédron, dont la source est voisine, l'entoure de ses deux bras, et coule dans la vallée de Josaphat. De toutes parts, ce sont des noms célèbres rappelant des souvenirs historiques. Le Mont de Sion, le Calvaire, le Mont des Oliviers. — Sans commerce et sans industrie, la ville est peu animée (elle n'a que 28.000 habitants). Les chrétiens habitent autour du Saint-Sépulcre, les musulmans autour

de la Mosquée d'Omar. (1) Mais si vous voulez la description de ces lieux, des nommés Chateaubriand et Lamartine l'ont faite bien mieux que je ne saurais la faire.

Nous avons ensuite fait le voyage au couvent grec de Saint-Saba, à la Mer Morte, au Jourdain, Jéricho, Béthanie, Bethléem, etc... (2)

Notre retour a été assez difficile, car la mer était devenue très mauvaise et nous avons été forcés d'attendre à Jaffa,

---

(1) Cette mosquée qui date du septième siècle, est un des chefs-d'œuvre du style byzantin.

« Elle est de forme octogone, surmontée d'une belle coupole et divisée en sept nefs. Dans l'une de ces nefs on voit s'élever une pierre énorme, celle-la même, au dire de la tradition, sur laquelle Jacob avait posé sa tête, quand il eut des songes allégoriques et prophétiques. »

(2) Voici la belle description que Chateaubriand a donnée de la Mer Morte :

« La vallée, comprise entre deux chaînes de montagnes, offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin. Ce fleuve est le Jourdain ; ce lac est la Mer Morte. Elle paraît brillante, mais les villes coupables, qu'elle cache dans son sein, semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant ; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure : et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

« Il était nuit close : la première chose que je fis en mettant pied à terre, fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux, et de porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. Mes bottes furent à peine séchées, qu'elles se couvrirent de sel ; nos vêtements, nos chapeaux, nos mains, furent en moins de trois heures imprégnés de ce minéral. »

pendant huit jours, qu'il se présentât un bateau. Enfin, le Lloyd Autrichien est arrivé, qui nous a ramenés à Beyrouth.

Pendant ce voyage, il est tombé tellement de neige dans le Liban, que les communications avec Kabélias sont interrompues depuis trois semaines et qu'elles le seront encore longtemps, je ne puis donc vous donner des nouvelles de Fernand, qui ne doit pas se trouver fort à son aise sous sa tente; car tandis qu'à Beyrouth il fait chaud comme en juillet, à Kabélias la neige a plusieurs pieds d'épaisseur.

Le colonel du Barail m'a écrit une lettre fort aimable. Il ne m'a fait aucune promesse, mais je pense qu'il nommera Fernand brigadier, aussitôt qu'il y aura des places vacantes.

Je suis revenu de la Terre Sainte avec des chapelets et des reliques de toute sorte, bénies sur le tombeau de Notre-Seigneur, des pierres de la Mer Morte, etc...

Je demeure au camp des Pins avec le colonel du Preuil et nous allons tous les jours avec de grands lévriers du pays chasser à courre le chacal et le renard dans les dunes qui bordent la mer; c'est fort amusant.

L'époque de notre départ est de plus en plus indéterminée. La commission a, dit-on, reconnu comme indispensable une prolongation de trois mois. Je crois que ce sera beaucoup plus long, car tout le monde est convaincu que notre départ serait le signal d'un nouveau massacre des chrétiens.

Adieu, ma chère amie, je voudrais pouvoir vous envoyer un peu du beau soleil qui chauffe les palmiers et les orangers de notre jardin, car vous êtes, je pense, à l'époque de la bise et des grands froids.

Maintenant que j'ai vu Baalbeck et la Palestine, je ne serai content que lorsque j'aurai vu Damas... Quant à Palmyre, c'est un voyage difficile et sur lequel nous avons peu de renseignements.

5

Fernand à sa mère

Kab-Elias, 4 avril 61.

... Nous venons de faire une jolie tournée, les deux escadrons de Chasseurs d'Afrique, avec le colonel et mon

oncle. Nous avons été en plein pays Druse. Chaque fois que nous étions campés, nous avions des vedettes, et les gardes d'écurie faisaient faction avec le fusil chargé. Nous n'avons pas été inquiétés, bien que nous fussions peu nombreux. Nous avons vu le Jourdain et nous avons fait la soupe et le café avec ces eaux célèbres.

Nous avons passé par des endroits très difficiles et j'ai toujours été bien content de mon cheval. Il a six ans et trotte parfaitement. Il te remercie du sac d'avoine que tu voudrais lui envoyer, bien qu'il ne sache pas ce que c'est, car il n'a jamais mangé que de l'orge.

Alix croit que la viande de cheval ne vaut rien; elle se trompe. Étant d'arrière-garde, nous avons été forcés de nous arrêter pour un cheval de bât, qui avait dégringolé dans un ravin et s'était cassé la jambe. Le vétérinaire a donné l'ordre de lui brûler la cervelle. Cela fait, tous ceux qui étaient là se sont jetés sur ce malheureux cheval pour en couper des morceaux. Tu aurais cru voir une bande de chacals. J'ai mangé pendant deux jours de cette viande en biftecks, en soupe et en sauce, et je t'assure qu'elle est excellente...

Je vais envoyer à madame Grivaz un chapelet que mon oncle a rapporté de Jérusalem. Je regrettais bien cet hiver de ne pas pouvoir danser; espérons que je danserai encore dans quelques années, si je n'ai pas oublié.

Je souhaite à Paul tous les succès que lui mérite son ardeur au travail. Il n'aime pas encore le bal, cela viendra. Que je serai donc content de revoir mon Louison! Dis-lui donc de m'écrire, pour que je voie si elle a fait bien des progrès. Quant à Alix, j'espère bien la trouver mariée à mon retour de Syrie...

M. de Tucé à sa sœur

7 avril 1861.

... Je suis revenu à Kabélias sitôt que les neiges ont un peu fondu dans le Liban et ont rendu les sentiers ce qu'on appelle praticables dans ce pays-ci, ce qui ne veut

pas dire qu'on y passe facilement, je vous prie de le croire. Le colonel est venu avec une partie des spahis pour nous conduire en expédition, et nous rentrons depuis deux jours. Nous avons reçu ton portrait qui nous a fait infiniment de plaisir, car il est très ressemblant et te représente t'occupant à nous suivre sur la carte. Si ta carte est bonne, tu peux voir la route que nous avons suivie... Nous avons passé le Lytany, puis dans l'Antiliban, à une journée au sud de Kabélias. Nous portions sur nos chevaux quatre jours de vivres, et un convoi de mulets en portait la même quantité, car il ne faut pas penser à vivre sur le pays, où nous sommes en amis et qui du reste a été pillé et ravagé de telle sorte que la disette y règne. Les habitants mangent l'herbe des champs et le blé en herbe, je l'ai vu. Notre marche avait pour but de nous sortir de Kabélias, d'abord pour prendre un peu d'exercice, puis pour rassurer les chrétiens du pays, sous le coup de menaces continuelles de la part des Turcs, des Druses et des Métualis. De Djob-Djennin nous sommes allés à Der-el-Ahmar, village ruiné dans les derniers massacres; au dessus, dans la montagne se trouve Racheya, ville assez importante, où les chrétiens ont été massacrés aussi. Il n'y en reste que de trop misérables pour fuir ou tenter la cupidité des musulmans.

Nous sommes allés avec le colonel faire une visite au pacha turc qui y tient garnison. La ville est ruinée de fond en comble. Vous ne pouvez vous imaginer l'affreux aspect de ces murs écroulés et noircis par l'incendie. Tout est détruit avec une conscience qui fait honneur aux démolisseurs. Les Druses de la ville s'étaient sauvés à notre approche et, en passant avec nos chevaux dans les pierres et les cendres, car il n'y a plus de rues, de malheureux chrétiens sortaient des trous où ils se mettent à l'abri, et venaient baiser nos bottes en faisant le signe de la croix. Il y a là une assez forte garnison turque, mais qui ne descend jamais de son nid d'aigle et laisse paisiblement les Druses révoltés venir rançonner les villages de la vallée.

Le pacha nous a reçus avec le cérémonial habituel en

Orient. Il était entouré des officiers supérieurs de son commandement; ils ont tous l'air de vraies brutes. (1)

De là nous sommes allés à Hasbeya en deux jours. La ville a encore plus souffert que Racheya; le sérail où les chrétiens s'étaient réfugiés pour obtenir protection du pacha, est encore rouge du sang de ces malheureux que les Turcs ont fini par brûler vifs avec le sérail même. Il y avait encore des ossements épars çà et là dans les chambres.

Les sources du Jourdain sont là. Nous avons suivi son cours et séjourné dans la plaine où il commence à prendre de l'importance. C'est un pays de la plus grande beauté; on comprend que ce soit la Terre Promise.

Notre camp était établi sur une légère éminence dans une belle plaine verte qui s'étend jusqu'au lac Houlé. A notre gauche le cours du Jourdain et la Palestine. On voyait les ruines de la première ville frontière, Dan, dans la Bible, actuellement Barias; au-dessus, celles de Césarée. Malheureusement le temps est devenu mauvais et nous n'avons pu aller les visiter. Nous comptions trouver dans cette vallée les tribus arabes qui se tiennent l'hiver entre Damas et Bagdad, mais elles n'étaient pas arrivées et leurs chevaux paissaient dans les pays situés à trois journées plus au Sud. Je l'ai bien regretté, car ce sont eux qui ont les beaux chevaux syriens. De là nous sommes revenus rejoindre le Lytany en traversant le pays Métualis, au milieu de rochers et de sentiers affreux...

Fernand se porte très bien. Il arrivait de Zahlé, où il avait été faire le service d'escorte et de courriers. Il paraît qu'il aime assez cet endroit-là, car c'était la seconde fois qu'il y retournait. Les Chasseurs y sont très bien et assez libres; il n'y a en effet qu'un brigadier et quatre hommes, d'assez bon vin du pays et... d'autres agréments.

---

(1) Sont-ce les hommes qui ont changé, ou bien les yeux qui les regardaient? Lamartine a éprouvé dans les mêmes circonstances et dans le même pays une impression bien différente. Il nous montre le chef, assis à la porte de son palais : « Les principaux du village vêtus de leurs riches pelisses, avec leurs ceintures de soie rouge, remplies de yatagans, coiffés d'un immense turban d'étoffes de diverses couleurs, avec un large pan de soie pourpre retombant sur l'épaule; vous croiriez voir *un peuple de rois.* »

Je m'occupe de faire passer Fernand brigadier, mais il n'y a pas de place dans l'escadron et d'anciens sous-officiers, ayant rendu leurs galons, sont beaucoup plus méritants que lui. Fernand met dans sa lettre une fleur pour Alix, c'est une giroflée du Jardin des Oliviers; elle a servi à faire les bouquets qui ornent le tombeau de J.-C.

6

M. de Tucé à sa sœur

19 mai 1861.

... Votre lettre m'a été remise à mon retour d'un voyage que j'ai fait à Damas, où j'ai passé deux jours entiers. Fernand n'a pas trop à se plaindre, je l'avais emmené avec moi, et il peut dire qu'il a fait une excursion des plus agréables et des plus curieuses.

Nous étions quinze officiers de Beyrouth et de Kabélias, de toutes armes. Nous avons mis deux jours pour faire la route qui est assez insignifiante; nous avons couché à Dimash dans la maison du cheik du village, et le lendemain la caravane est arrivée sur les dix heures en vue de Damas.

C'était un coup d'œil ravissant. La ville est dans une grande plaine, au milieu d'une oasis de verdure, d'où jaillissent des minarets blancs et les dômes des mosquées. De hautes tours carrées flanquent l'enceinte, dont les murs sont revêtus de marbre jaune et noir. Tout cela prend au soleil des colorations d'une richesse et d'une harmonie merveilleuses. Nous avons traversé les riants jardins et les vergers des faubourgs, c'est d'une fertilité extrême; des ruisseaux partout; les arbres sont énormes et ce sont des arbres fruitiers, noyers, cerisiers, pruniers, pêchers, poiriers et abricotiers; très peu d'orangers et pas de palmiers. La vigne grimpe aux troncs et se suspend en guirlandes qui courent d'un arbre à l'autre.

La ville est propre et les rues sont assez larges, les maisons couvertes en terrasses, de nombreux palais, le plus beau est le seraï, résidence du gouverneur. Notre caravane s'est engagée dans les bazars d'où j'ai cru que nous ne sortirions pas, tellement ils sont longs. Nous sommes enfin

arrivés à notre gîte. C'est un hôtel tenu par un grec; maison orientale avec des jets d'eau dans la cour et dans toutes les chambres. Nos chevaux et mulets étaient à côté, dans un Khan, avec nos ordonnances. On y logerait trois escadrons.

Après un déjeuner très confortable, visite au Consul et ensuite à Abd-el-Kader, qui nous a fort bien reçus. Sur notre demande, il nous a fait voir tous les cadeaux que lui ont envoyés les puissances chrétiennes pour le remercier de sa conduite pendant les massacres. Je l'avais déjà vu à Paris. Je ne l'ai pas trouvé changé; il a une figure sérieuse, extrêmement belle et distinguée; tout dans son extérieur révèle l'énergie et l'intelligence. Il a parlé de la France et de l'empereur en termes qui exprimaient une profonde reconnaissance des égards qu'on a eus pour lui.

De là nous avons été voir la ville chrétienne. C'est un spectacle affreux : ce quartier de Damas est une ville de 150.000 âmes, où tout a été rasé. A peine quelques murs figurent l'emplacement des maisons qui étaient fort riches, si l'on en juge par les marbres, les mosaïques, sculptures, épars çà et là. On voit au milieu des décombres noircis, sortir des débris de meubles, des lits de fer tordus, etc... Ça n'est pas gai. Fernand m'accompagne dans toutes ces courses.

Le lendemain nous avons visité les bazars, où il serait impossible de se retrouver sans un guide. Ils sont fort riches. On y trouve toutes les marchandises de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud : cotonnades, étoffes de soie, cachemires, perles, ouvrages en nacre, huile de rose, fruits confits, etc... On est exposé à des tentations de toutes sortes. et il faut avoir du moral pour ne pas dépenser plus qu'on ne veut. Tout y est excessivement cher. — Fernand a acheté pour Louise une paire de babouches en maroquin rouge, brodées en argent, que je vous enverrai quand je pourrai. — Visite au pacha, avec chibouk, sorbets, café, etc... — Ils nous ont fait voir la citadelle qui est une masure. Le soir, très beau dîner chez le Consul. — Le surlendemain, courses dans les bazars et chez les marchands, visite à quelques maisons pour voir la magnificence des intérieurs : c'est tout ce qu'il y a de plus mille et une nuits. Enfin départ par une autre route qui nous a fait parcourir un pays charmant.

Nos ordonnances, sachant que nous étions allés chez Abd-el-Kader, s'y sont fait conduire. Il les a fort bien accueillis. Fernand y est retourné avec eux et l'émir l'a reconnu pour être venu la veille avec les officiers. (1)

Nous n'avons pas encore d'ordre de départ. J'ai bien entendu parler du projet de laisser du monde ici. S'il se réalise, il y a des chances pour que ce soit la cavalerie d'Afrique qui reste. Pourvu que ce ne soit pas à Kabélias ! J'en ai assez, il y fait un vent terrible qui rend le séjour de la tente très pénible.

A Damas, le nouveau gouverneur Emin Pacha ne tarda pas à réintégrer dans leurs fonctions les auteurs connus des massacres, et n'appliqua le désarmement qu'aux Algériens d'Abd-el-Kader.

---

(1) A la même date, l'ordonnance de M. de Tucé, serviteur dévoué de la famille, écrivait à madame Milliet :

« Je prent la liberté de vous écrir ses deu mot de lettre pour vous faire savoir letta de la santé de monsieur Fernand. Je vous dirai que son cheval et ceux de son oncle se porte aussi toujour bien. Je vous dirai que nos officiers ils sont allé voire Addèle Cadère, et nous aussi nous avions grand envie d'allé voire Addèle Cadère, car on l'aime baucou dans le péiys. Je vous dirai que monsieur Fernand aussi il avait grand en vie de revoire Addèle Cadère, et il a eu l'otorisation pour nous et il s'est faufilé avec les ordonnances. Lémire il nous a reçu bien poliment, que c'est un bien bel homme et pas fier avec les sousordre. Il a très bien reconnu monsieur Fernand pour être venu la veye avec les officiers. Je vous dirai que le mar chal dé Logichef Bourdin il été bien empenne pour savoir ce qui dirai à un si grand chef. Il a dit à monsieur Fernand de dire le petit compliment à Addèle Cadère. Pour quante à monsieur Fernand il n'a pas été empenne, disant qui parlai au nom de tous les Français massacrés, qui n'oubliron jamais l'homme courageux qui leurs a sauvé la vie. Et il a parlé comme ça lontant, que j'en avai la larme à l'œil tant sétai gentiment tourné. Addèle Cadère ça ly a fait plaisire et il a dit qu'il aimait baucou la france, et il a dit que c'était un bien joly péys et qui ne pouvait pas être mieux représenté. Il lui a serré la main dans ses deux mains, lontant. Et nous avons tousse remersié monsieur Fernand. Le fait est qu'il a très bien parlé.

« Je vous envoy bien mes respec à vous insi qu'à monsieur Milliet et à vos enfant.

« Votre obéissen serviteur pour la vie. « MUNIER. »

Les chrétiens effrayés ne voulaient pas regagner leurs demeures et venaient demander asile à nos vaisseaux. Les troupes françaises prolongèrent leur séjour en Syrie jusqu'au 5 juin 1861. Bientôt les Druses condamnés à mort virent leur peine commuée en une déportation à Tripoli. Cinq ans après, ils furent amnistiés et rentrèrent dans leur pays.

M. de Tucé à sa sœur

Philippeville, 15 juin 1861.

... Nous voici de retour en Afrique. Embarqués sur la frégate le *Canada*, nous sommes arrivés le 4 à Stora; notre traversée a été très bonne. Une partie de l'escadron était sur la frégate l'*Ariège* que nous avons attendue ici pour rentrer tous ensemble à Constantine, et pour reposer un peu nos chevaux. Pendant ce temps, voici M. Plonplon qui vient visiter la province de Constantine et qui s'échoue à l'entrée du port. Nos pelotons sont échelonnés sur la route pour lui servir d'escorte. Cela fait durer un peu plus notre séjour ici. Je ne m'en plains pas trop, car Philippeville est fort agréable.

Mais voici une bonne nouvelle; j'aurais dû commencer par là : le colonel du Barail m'a envoyé une dépêche télégraphique m'annonçant que Fernand est nommé brigadier. Il a été bien content, quand je lui ai appris sa nomination, et j'en suis aussi fort heureux. Je pense qu'ayant désormais autorité sur les autres, il en prendra un peu sur lui-même. Il voudrait bien avoir ses galons, mais comme je n'ai pas encore sa nomination officielle, je ne lui en ai pas laissé poser; il les mettra à Constantine. Là aussi je lui donnerai de quoi les arroser avec les camarades. J'ai tout lieu de croire que je vais recevoir l'ordre du Médjidié.

Fernand à Paul

Constantine, 11 novembre 1861.

... Je suis content d'apprendre que vous vous amusez et je regrette de ne pas avoir ma part de tous vos plaisirs.

Quant à moi, je ne m'amuse guère, je t'assure : j'ai trouvé en arrivant une partie de mon escadron tout en désarroi. Cependant mon arrivée a été une vraie fête. Le soir, mes camarades ont acheté des chandelles et illuminé la planche à pain, puis ils ont dansé la danse du balai, en signe de joie. Après quoi ma vie monotone a recommencé. Je monte à cheval le matin; puis de six heures à neuf heures, aux classes; à dix heures, la soupe; de onze heures à deux heures, les classes à pied, où je m'égosille; et enfin le pansage, la théorie, etc...

Et toi, cher frère, tâche de ne pas t'abrutir à force de travailler et d'entreprendre tant de choses à la fois. Mon oncle espère aller vous voir bientôt, à moins qu'il ne soit obligé de partir dans le Sud.

Madame Milliet à sa fille Alix

Genève, 10 décembre 61.

Nous avons commencé avec Paul le projet d'un libretto d'opéra que nous voudrions faire écrire à ton père : Premier tableau : le Camp des Pins (comme décor c'est splendide!) Les Chasseurs d'Afrique débarquent. Chœur des Chasseurs. Le brigadier Fernand, ténor. Son ami Pauvre-corps, comique. Le commandant Adrien, baryton. Arrive une jeune Druse, Basseïa... je te passe les détails. Fernand l'aime, mais elle est vendue au pacha. Chœur des jeunes filles qui lui disent adieu. Les eunuques l'emmènent. — Second acte : les Ruines de Baalbeck. Caravane emmenant Basseïa, chanson arabe. Fernand survient et met en déroute la caravane. Il enlève Basseïa. La nuit tombe, le Génie des ruines paraît. Il blesse Fernand et reprend Basseïa. Ce Génie des ruines est une basse, affreux rival de Fernand. — Troisième acte : les Cèdres du Liban. Fernand a été emprisonné dans des souterrains, mais Pauvre-corps saura bien le tirer de là. Faut-il que ça finisse bien ou mal? Les avis sont partagés. Moi je voudrais faire mourir Basseïa, ton père ne veut pas. Cela me semble plus dramatique; lui trouve cela trop triste.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

IV. — vies parallèles d'un soldat et d'un écolier 5

1858-1861 7

I. — 1858-1859. — SECOND SÉJOUR A GENÈVE 9

Le Collège. — *Meà culpà.* — Le choix d'un avenir.

II. — FERNAND A L'ARMÉE DE GARIBALDI. — 1859. 23

Séparation. — Magenta. — Révolte au Régiment. — Solférino. — Armistice. — Le Mont Tonale. — Chasse à l'ours. — Le retour.

III. — 1860-1861 43

Fernand Chasseur d'Afrique. — Paul étudiant. — La Société de Belles-Lettres. — Études de peinture. — *Un Moine*, tableau peint par Lugardon. — Débuts de J. Nicole dans le professorat. — Seize ans. — Vers contre la moquerie. — Une

mystification littéraire. — Vacquerie et le Romantisme. — *Carpe diem*. — Ascétisme. — Refusé.

IV. — 1860-1861. — EN SYRIE 77

Adrien de Tucé et son neveu. — Baalbeck, Jérusalem, Damas.

Table de ce cahier..... 105

Un ami me communique..... 109

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce quatrième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 13 décembre 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5322

Lyon, 8, avenue Berthelot. 28 novembre 1910.

Monsieur,

Un ami me communique le deuxième cahier de la douzième série, daté du 20 novembre 1910, que je n'ai pas reçu, bien qu'étant abonné. J'y suis trop clairement désigné (page 69), pour que je puisse me dispenser d'y répondre. Nous avons parmi vos abonnés des amis communs; je tiens à l'estime de tous les autres. Je leur dois, comme je vous dois, des explications, qui ne se fussent pas produites si avant de m'attaquer vous m'aviez fait part de vos griefs. Elles sont indispensables pour qu'ils puissent juger sainement des choses.

Je ne discute pas vos appréciations. Vous avez nettement, délibérément porté sur mon caractère les jugements les plus outrageants. Libre à vous. Si vous avez senti vraiment dans mes études de la bassesse d'âme et de la hâte primaire il n'y a rien à faire, et je ne me plains pas. Mais je suis obligé de rectifier les faits, ils sont à l'abri de l'arbitraire des jugements.

1° Vous dites au début qu' « il y a quelques mois » un ami de la vallée de la Bièvre vous proposa de ma part de réunir en un cahier « un très grand nombre d'articles, et de gros articles », et que, sur votre refus, « deux mois ne s'étaient point écoulés que paraissait, dans les *Annales de la Jeunesse laïque*, un article » où je vous traitais, ainsi que lui, « comme les derniers des électeurs ». Les choses sont un peu différentes. Il est très vrai que je vous ai proposé de réunir en cahiers certains de mes articles, mais ce n'est pas « il y a *quelques mois* », c'est il y a *deux ans*. La lettre par laquelle votre ami de la vallée de la Bièvre m'informe de votre refus est du 20 octobre 1908, et j'avais envoyé ma copie en septembre 1908. L'article que vous donnez comme « la conséquence » de votre refus, « Un épilogue », a paru dans les *Annales de la Jeunesse laïque* en septembre 1910. Deux ans, et non deux mois, s'étaient donc écoulés entre les deux événements.

2° Quels étaient ces articles? Il y en avait un certain nombre, peu copieux, mais il n'y en avait que deux « gros », auxquels je tenais vraiment, une étude sur *la Philosophie nationaliste* et une autre sur *la Philosophie syndicaliste*. J'avais — j'ai encore — la faiblesse de penser qu'ils n'étaient pas indignes des *Cahiers*, et ils n'eussent pas fait un « cahier énorme ». Mais vous seul êtes juge de ce que vous voulez publier, et je n'ai pas récriminé. Toute la question est de savoir si, par basse vengeance, je vous ai attaqué lâchement et si j'ai boycotté les *Cahiers*. Ici encore les faits répondent.

Je laisse à nos communs lecteurs le soin de juger si, dans l'article où j'étudie l'*apologie pour notre passé* et *notre jeunesse* je traite leurs auteurs « comme les derniers des électeurs ». Ce que je crois savoir, c'est que votre ami de la vallée de la Bièvre ne l'a pas pensé, et ne l'a pas pensé davantage le journal *l'Action française*, qui en trois articles a fait à cette étude, ainsi qu'à vos deux cahiers, l'honneur d'une discussion détaillée, dont pour ma part je le remercie. A l'*Action française* on combat mes raisons, mais on rend hommage à mes sentiments; cela m'est refusé dans une maison que je croyais amie. Et cependant, Monsieur, relisez cet article, pesez-en les termes, demandez-vous si la familiarité du ton, si le sérieux de la discussion ne sont pas les signes d'une amitié véritable, profondément attachée aux *Cahiers*. Il faut croire que vous ne l'avez pas senti, puisque vous n'avez trouvé à me faire reprocher, par notre ami commun, qu'une phrase et des guillemets inexacts. Je suis bien sûr cependant de l'esprit qui m'animait.

Mais laissons cela, pour revenir aux faits. Non seulement je vous aurais dénigré dans mes articles, mais encore j'aurais boycotté les Cahiers. « Quelques jours après » cet article « un ou deux désabonnements lyonnais » vous « avertirent que les Turcs avaient passé par là ». Je vous donne ma parole d'honneur que je ne connais à Lyon qu'*un seul* abonné des Cahiers; c'est mon ami et directeur M. Cuminal, qui ne s'est pas désabonné. D'ailleurs, quand

l'article a paru je n'étais pas à Lyon, mais à Pontigny, puis à Paris, puis à Dijon. Bien mieux, consultez votre liste d'abonnés. Vous y pourrez constater, à la date d'il y a à peu près dix-huit mois, l'abonnement de M. Renaud, instituteur à Nance (Jura) auquel je ne suis pas étranger. A ce moment déjà le « jeune homme acharné à la sacrification » des Cahiers connaissait votre refus : il vous faisait un abonné de plus. Il croit pouvoir dire aussi qu'il s'est employé à vous en conserver deux ou trois. Bien mieux encore, il ne s'est pas désabonné lui-même, et il ne songe pas à le faire, à moins que vous le désabonniez par force. Voilà l'œuvre de ce « Turc » et sa façon d'entendre le boycottage d'une œuvre qu'il aime.

3° Quant aux attaques contre ma personne, vous me permettrez de ne pas insister. Ma personne n'intéresse pas la plus grande partie de vos lecteurs; ceux qui la connaissent savent ce qu'il faut penser d'elle. Vous m'accusez d'avoir « des ambitions intellectuelles inexpiables ». Demandez à nos amis communs ce qu'est cette grande, cette inexpiable ambition; demandez-leur si je songe à être « un des piliers du parti intellectuel et libéral populiste », expression que je comprends d'ailleurs difficilement. Interrogez-les sur ma vie. Ils vous diront dans quelles conditions vit et travaille ce « jeune homme » en réalité ce professeur plus qu'à son tour sur la brèche, ce père de famille qui ne demande comme vous qu'une chose : pouvoir travailler et produire.

En réalité, Monsieur, tout cela est triste infiniment. Vous me croyez de vos ennemis, et les Cahiers n'ont pas depuis dix ans un ami plus sûr. Vous m'accusez de vous haïr. Je sais bien qu'il n'y a pas place en moi pour un tel sentiment. Mais je n'entends pas non plus être suspecté, et je veux pouvoir défendre les idées que je crois raisonnables sans être accusé d'être un « pilier » de je ne sais quel parti. Je ne vous discuterai plus, puisqu'il ne vous plaît pas de l'être; mais je ne veux pas non plus être

calomnié. Je compte sur votre loyauté pour présenter cette défense à vos abonnés et je vous prie de croire, Monsieur, aux sentiments surtout attristés d'un « ennemi puissant » — hélas ! — qui souhaite de tout son cœur la prospérité des Cahiers.

Georges GUY-GRAND.

P. S. — Je reçois ce matin mardi le Cahier en question. Il ne faut donc accuser que la poste de ce retard.

Dans les seize cahiers de leur deuxième série, année scolaire 1900-1901, nos cahiers ont publié :

II-1. — Charles Péguy. — *Ajournement; Nouvelles communications;* nos annonces, nos comptes rendus. — *Ecole des Hautes Etudes Sociales* ..... ÉPUISÉ

II-2. — René Salomé. — **Vers l'action** ..... ÉPUISÉ

II-3. — Charles Péguy. — *Pour ma maison; Administration;* Rectifications. — Jean Jaurès. — *le théâtre social* ..... *prix actuel* 8 »

II-4. — Hubert Lagardelle. — **les Intellectuels devant le socialisme.** — *l'amnistie et les socialistes.* ÉPUISÉ

II-5. — Charles Péguy. — *Administration; pour moi.* — Contribution aux *Preuves.* — Lionel Landry. — *courrier de Chine* ..... ÉPUISÉ

II-6. — Romain Rolland. — **Danton,** — *trois actes* ÉPUISÉ

II-7. — Charles Péguy. — *Administration; Cassecou; librairie des cahiers.* — Pour et contre Diderot. ÉPUISÉ

II-8. — Lionel Landry. — **Bacchus,** — *trois actes* *prix actuel* 8 »

II-9. — Charles Péguy. — *Procès-verbaux; commentaires.* — Paul Mantoux, Charles Guieysse, — *Intellectuels et socialisme.* — André Bourgeois. — *quatre jours à Montceau* ..... *prix actuel* 8 »

II-10. — *Cahier d'annonces* ..... ÉPUISÉ

II-11. — Charles Péguy. — *Compte rendu de mandat.* ..... ÉPUISÉ

II-12. — Antonin Lavergne. — **Jean Coste** *ou l'instituteur de village* ..... *prix actuel* 12 »

II-13. — Charles Péguy. — *Librairie des cahiers.* — Georges Sorel. — *quelques mots sur Proudhon* ..... 1 »

II-14. — Expulsion de Nicolas Paouli. — Léon Deshairs. — *Boecklin chez les Français.* — Louise Lévi. — *Congrès de Lyon.* — Société des Universités Populaires. — Lionel Landry. — *courrier de Chine.* 1 »

II-15. — *Mémoires et dossiers pour les libertés du personnel enseignant en France : Préface* du gérant; — Interpellation Lavertujon; — le cas Jaurès; — Daniel Delafarge, — *M. Brunetière historien;* — attentats dans l'Yonne ..... 1 »

II-16. — **Congrès socialiste international** *Paris 1900* 3 50

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; quatrième cahier de la douzième série; un cahier jaune de 116 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

CINQUIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

JULIEN BENDA

dialogue d'Eleuthère

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

dialogue d'Eleuthère

139964
41 10 16

5

I

I

Eleuthère trouva Paul Rodrigues au milieu d'un tas de paperasses... Il avait devant lui, au dos d'une carte postale, le portrait de madame Remy Salvator par La Gandara d'après le tableau du Luxembourg.

— Cette icone, dit Eleuthère, est là sans doute dans l'intérêt de la Philosophie ?

— Plutôt de l'Histoire, dit Rodrigues... J'estime que j'ai là sous les yeux la femme moderne, du moins dans cette extraordinaire expression d'assurance, de croyance en son ésotérisme & de mépris qu'ont tant de femmes d'aujourd'hui & que laissèrent d'avoir toutes les femmes d'autrefois. Et je m'entraîne, en

la regardant, à la comprendre, c'est-à-dire à devenir sa conscience. (1)

— Parlez, dit Eleuthère en s'asseyant, parlez ! Je brûle d'entendre cette conscience...

Rodrigues rassembla plusieurs feuillets épars. Il commença :

1. « *J'ai la plus délicate des sensibilités... « Les demeures les plus douces, les tissus les « plus fins, les produits les plus rares sau- « raient seuls me convenir... Les choses les « plus grossières suffisent aux hommes.* »

2. « *Mon âme est une énigme. Le génie se « consume à en chercher le mot...* »

3. « *Je suis l'idole indifférente. Dans la*

(1) Paul Rodrigues, en bon philosophe, est sujet aux généralisations hâtives qui servent ses passions... C'est pourtant assez vrai qu'on voit à la plupart de nos femmes « à la mode » une expression d'insolence en quelque sorte endémique — notamment une volonté d'être « à distance » — qu'on ne voit guère aux portraits de leurs homologues des temps passés. (Comparer, par exemple, le portrait que regarde ici Rodrigues & les portraits que Latour nous a laissés des « élégantes » de son temps, la maréchale de Belle-Isle par exemple ou madame de Brienne; comparer encore celles qui entraient au lit des anciens gouvernants & celles qui aujourd'hui occupent ces emplois.) Il est vrai que la démocratie crée une nécessité de « se distinguer » que n'avaient point ces femmes d'autrefois.

« rue, les hommes me regardent : je regarde « droit devant moi... Dans l'alcôve, j'assiste « indulgente à une avidité qui s'épuise à « m'étreindre, & dont je suis affranchie. »

Eleuthère souriait. Rodrigues s'en aperçut assez pour se croire encouragé, pas assez pour croire qu'on se moquât de lui. Il continua :

4. *« Je suis importante. Mon habillement « réclame des heures. Mon entretien veut des « fortunes. Je dérange. J'encombre. Je dé- « place beaucoup d'air... Quel pauvre être « que l'homme dans sa simplicité ! »*

5. *« Je suis l'arbitre. L'homme ne s'évalue « que dans la mesure où je le distingue. »*

6. *« Je crée l'amour dans le monde. « L'homme est insipide. »*

7. *« Je dispense la faveur. Car l'essence « de mon corps est de se garder à soi : si « bien que d'en laisser prendre la moindre « part est une dérogation à ma définition,*

« *proprement une* faveur, *quelque chose* « *comme ce que fit le Seigneur en se mon-* « *trant à Moïse...* » Mais je m'arrête, dit Rodrigues, car vous riez d'un tel air que je me demande si seulement vous m'écoutez.

— J'avoue, dit Eleuthère, que ce qui m'amuse le plus dans votre dissection des femmes, c'est l'homme que vous y révélez... Que votre sujet soit une créature de grâce & de faiblesse, ah! ce n'est pas ça qui vous empêche de disséquer!... Je songeais, en vous écoutant, à cet écrivain juif dont parle Renan, (2) qui, établi en face des merveilles de l'Archipel, ne regarda rien de ce qu'il avait devant lui & ne s'occupa que d'organiser sa colère... Et si votre dissection découvre des choses vilaines, ce n'est encore pas la grâce du sujet qui vous empêchera de les dire... Et ça, c'est encore un des traits de votre race : l'horreur de l'impunité..., l'horreur de la galanterie, qui est en somme l'impunité de la femme,... l'horreur du Pardon, qui est au fond une galanterie de Dieu...

— Tout ça, c'est possible... Mais ces pré-

(2) *L'Antéchrist.*

tentions que j'attribue aux femmes, les ont-elles ou ne les ont-elles pas?

Eleuthère comprit la leçon. Il remisa la fantaisie.

— Eh bien! là, je crois qu'elles les ont... Seulement, je crois aussi (vous me permettrez bien de mettre une vérité à côté de la vôtre) qu'elles ont quelque raison de les avoir.

Rodrigues sursauta.

— Quoi! vous allez me faire croire que leur sensibilité est « délicate »? Quand on voit combien elles sentent moins que nous la douleur physique? Comme leur perception est grossière? (3) Quand on voit quels hommes elles peuvent subir? Quand on voit qu'il leur suffit d'aimer pour donner — avec joie — les soins les plus rebutants?...

— Leur sensibilité native est en effet très rude; mais la vie qu'on leur fait est singulièrement douce. Les femmes n'ont peut-être pas le besoin des douceurs; mais elles en ont cer-

(3) Allusion à certaines expériences peu galantes, où l'on a montré que la perception des changements (notamment la perception des différences de poids) est beaucoup moins aiguë chez la femme que chez l'homme. Certains encore osent proclamer ce que chacun sait, qu'elles ont moins d'odorat que les hommes.

tainement l'habitude. Cela explique assez leur prétention. (4)

— Et vous allez me faire croire que leur âme est une « énigme » ? Comme si on ne restait pas confondu au contraire de voir comme elle est simple, faite des mouvements du cœur les plus élémentaires, très peu nombreux, toujours les mêmes? Comme si les grands exemples d'enchevêtrement de l'âme n'étaient pas donnés par des hommes, avec leur haute culture, avec leur sens social... ? Comme si l'âme d'une femme avait jamais été complexe comme celle d'Adolphe ou du héros du *Triomphe de la mort ?*

— Cela est certain. Seulement cette âme complexe ou qui peut l'être, les hommes en général ne la regardent pas. Ils n'ont pas le temps. Un Adolphe est une exception, même dans sa classe, & de plus en plus... Tandis que toutes les femmes dont vous parlez la contemplent gravement, leur âme élémentaire... Or, cette gravité de l'âme à se contempler elle-

(4) Ces dialogues présentent plusieurs invraisemblances, dont ne sont pas exempts ceux-là même de Platon, qu'on trouve si « naturels » : 1° les personnages répondent toujours à ce qu'on leur dit; 2° ils parlent chacun leur tour; 3° les arguments les convainquent.

même, c'est ce qu'on prend dans le monde pour sa complexité. — Prenez encore leur prétention à ne pas regarder les hommes, à ignorer l' « avidité », &c..., (5) eh bien! elle est encore justifiée... Oh! non pas que « l'essence de leur corps soit de se garder à soi », mais parce que l'homme actuel est assez peu tentant... Quant à leur puissance d'encombrement, de dérangement, d'accaparement, &c..., c'est bien une vérité, n'est-ce pas?... Croyez-moi, la situation actuelle de la femme est considérable. Ne chicanons pas le fait. Cherchons-en les causes. C'est plus élégant... Pour moi, j'en vois deux. La première, c'est que le mâle s'est « civilisé » : j'entends qu'il a déposé ces « barbaries » bonnes à émouvoir la sensibilité « la plus basse » & à « frapper l'imagination » : les couleurs, les étoffes, les bijoux, les parfums, le train, (6) l'inaccessibilité, les préséances...; qu'il a déposé l'oisiveté, & avec elle le moelleux de la vie journalière — qui fait croire au patriciat de l'épiderme, —

(5) Ces philosophes, comme il convient, ignorent ce qui se passe dans les salons : ils sauraient que la nouvelle prétention des femmes, c'est d'être des faunesses méconnues.
(6) Tout ce qu'on entraîne avec soi.

& le repliement sur soi-même — qui fait croire à la richesse de la conscience. Il en résulte que la femme demeure dans le monde la détentrice unique de tout ce qui flatte les sens & impose aux esprits. C'est une position formidable. (7) Ce n'est pas tout. Du même coup elle échappe à l'attrait de l'homme, devenu par sa « civilisation » même parfaitement inexcitant; (8) & elle est désirée par lui plus âprement que jamais, car il la veut maintenant comme l'expression d'un monde dont il se sent exclu... D'où, chez elle, conscience de ces avantages, explosion d'arrogance & de mépris; chez lui, colère, humiliations..., bref, une haine des sexes qu'on n'avait jamais vue, & presque leur rupture : car la femme ne se contente plus de mépriser l'homme, avec son linge grossier, ses trois cheveux rassemblés & son amour simpliste, elle cesse de lui

(7) Ce qui semble vérifier l'explication qu'Eleuthère donne ici de la haute situation de la femme, c'est que, dans les pays où l'homme n'a pas déposé les attributs barbares, la femme compte beaucoup moins : dans les pays, par exemple, où règnent les militaires ou les matadors.

(8) Ces raisonneurs tiennent vraiment trop peu de compte de la presque unanime affirmation des femmes, que pour elles l'attrait de l'homme c'est son intelligence. A moins qu'ils n'aient remarqué combien les hommes les plus intelligents sont célèbres dans l'Histoire par leurs malheurs conjugaux.

demander l'amour & s'adresse à ses pareilles. — La seconde cause, c'est la démocratie; c'est que, maintenant, c'est la foule qui impose ses goûts & fait les royautés, c'est-à-dire précisément cette partie des humains essentiellement sensible à cette barbarie dont justement la femme dispose & dont elle dispose seule. (9) Aussi la femme est-elle proprement l'idole moderne... Le monde n'attire un couple que pour avoir la femme... On ne fait plus que des portraits de femmes... Tous les impresarios vous diront qu'on ne fait plus de recette qu'avec la femme... Le roman, le théâtre, le magazine, l'affiche, tout ce qui parle au « public » ne traite que de la femme... En vérité, si une chose m'étonne, c'est qu'elle soit si modeste.

Rodrigues maugréait. La race voulait en lui

(9) Que la démocratie dût conduire au culte de la femme & autres asiatismes, c'est ce qu'on pouvait déduire de sa définition. D'une part, en effet, la démocratie déchaîne le monde des simples, avec leur besoin fondamental d'étonnement, d'ébahissement, d'écarquillement d'yeux; d'autre part, l'aliment naturel de ce besoin, la démocratie le supprime, en supprimant les rois, la cour, les grands, en contenant les militaires; dès lors, ce besoin déchaîné se jette sur ce qu'il trouve : sur la femme, sur les comédiens, sur les rois étrangers qui viennent rendre visite.

que la femme ne comptât point. Eleuthère profita de la nuit qui tombait pour ignorer sa mauvaise humeur. Il continua comme pour lui-même :

— Mais quand leurs prétentions seraient mille fois moins justes, il faudrait encore les leur laisser... C'est si nettement notre intérêt ! Quel prix aurait leur « chute », si nous ne savions de quelle hauteur elles croient tomber !... Que vaudrait le spectacle de la joie de leur chair, de leur sombre application à l'atteindre, du redoublement de cette application à mesure qu'elles en approchent, si nous ne savions leur prétention à la « divinité » & qu'à cette joie de leur chair se mêle comme une colère qu'on y assiste !... Combien leur corps perdrait de son pouvoir troublant si nous ne songions, non pas tant qu'il est désiré, mais qu'il sait qu'il l'est, & qu'il s'émeut lui-même, soulevant pour nous ses voiles, de la fortune qui nous échoit !... L'importance que les femmes attachent à leur personne, allons ! c'est les trois quarts du

désir qu'on a d'elles... C'est déjà assez triste, à mesure qu'on les connaît davantage, de s'apercevoir qu'elles en attachent beaucoup moins qu'elles ne le disent... (10)

---

(10) L'idée de la faveur que fait la femme en consentant l'amour semble une idée relativement moderne, (apparemment chrétienne.) Chez les anciens, l'homme semble avoir osé croire qu'il était aussi bien un plaisir pour la femme qu'elle-même l'était pour lui. « O Circé, dit Ulysse, tu as « fait de mes compagnons des pourceaux, & tu me « demandes d'être *gentil* (ἥπιος) avec toi... » C'est à remarquer encore que, chez ces anciens, toutes les déesses font des avances (Calypso, Circé, Vénus, ...) : il est vrai qu'elles sont de très belles femmes.

II

II

Ils allaient par le bois.

Elle lui contait ce qu'elle avait connu dans la semaine : des livres, des gens, des peintures... Elle passait le mauvais. Elle ne voulait qu'aimer & qu'admirer.

Souvent, à l'écouter, il changeait ses jugements : car il était plus juste, mais elle était plus vraie.

Ils refusaient l'image des plus faibles discords : ils ne voulaient penser qu'à des êtres qui s'aiment & à des choses qui se ressemblent.

Ils s'assirent. Elle promena autour d'elle un

regard essentiel, & Eleuthère comprit qu'elle sentait la nature, qu'elle ne la nommait pas.

Au détour d'un village, ils croisèrent un convoi. Elle fit le signe de la croix. Il l'évoqua petite fille, qui apprenait à lire & à respecter Dieu. Et il l'aima plus tendrement.

Elle disait ses enfances toscanes. Il disait ses enfances... Chacun aux yeux de l'autre grandissait de sa tradition. Chacun portait à l'autre un parfum de lointain & de mœurs très anciennes... Puis ils sentaient que leur amour osait mêler deux races. Et c'était à la fois un attrait & une crainte.

Ils se perdirent. Il fallut grimper, descendre, écarter des branches, passer des ruisseaux sur trois pierres... Elle faisait tout cela rieuse, légère & forte. Et Eleuthère songeait à ses esthéticiennes de la neurasthénie.

A souper, il la regardait. Pourquoi, pensait-il, est-elle si différente des nôtres ? — C'est qu'elle est libre dans sa grandeur...

Ils se prirent par la main & s'en allèrent

dans l'ombre... Elle laissa tomber tout ce qui la revêtait. Et soudain Eleuthère crut comprendre Florence, ses palais, ses jardins,... aux formes magnifiques & jamais insolentes, ivres de royauté beaucoup moins que d'amour...

Dans la nuit, Eleuthère s'éveilla. Madame Camignani dormait, le front dans l'oreiller & grandement découverte, soit dans une posture dite parfaitement impudique... Longtemps il contempla... Bientôt il constata en lui comme une émotion sacrée. Il chercha par quelles idées un tel spectacle créait en lui une telle émotion... Il en trouva deux. La première, c'était l'idée d'infinitude : ces formes, pensait-il, expriment la femme — non plus, comme son visage, sous l'aspect de l'individuel & donc de l'inquiétude —, mais sous l'aspect du genre et de l'éternité ; elles toucheront toujours les âmes religieuses... Et la seconde c'était l'idée que cette infinitude lui manquait de respect.

Être ir-respecté, pensait-il : important fac-

teur du plaisir de l'amour! Se dire que, par ce qu'on fait & par ce qu'on laisse faire, on déchoit tout d'un coup de ce *être respecté* qui semble comme cousu à votre humaine personne... Pour les femmes c'est les trois quarts du plaisir... Mais n'est-ce pas, dira-t-on, tout simplement le plaisir du retour à l'animalité? Eh non! le plaisir, c'est qu'à ce retour il y ait un témoin. C'est bien le plaisir d'être irrespecté, méprisé. C'est la volupté de la honte... — Ce plaisir doit être d'autant plus vif que dans la vie courante on est plus respecté. (Et Eleuthère songea au goût des magistrats de se faire traiter « par-dessous la jambe ».) — Et tout cela n'est pas sans rapport avec l'humilité mystique... Combien aimeraient d'être traités par Dieu comme Jean-Jacques aimait de l'être par Mademoiselle Lambercier !...

Puis, comme il continuait à ne pas dormir & qu'il songeait maintenant aux joies qu'il avait eues il y a quelques heures à posséder cette belle femme étendue, il se mit à chercher de quelles idées était faite la joie de la possession...

Il lui parut que la principale c'était l'idée de ce fait, absolument extraordinaire quand on y pense, qui est que l'on s'installe dans un autre être.

Et il détaillait :

S'installer... : prendre ses aises, se dilater, se mouvoir librement.

Dans... Être au-dedans d'une chose. La gêner...

Dans un autre être... D'abord, un *autre ;* un être *qui n'est pas moi...* Me mouvoir librement dans un être qui n'est pas moi !... Quelle chose extraordinaire !... Et puis, dans un autre *être,* c'est-à-dire, non pas dans un corps (que serait-ce que ça !), mais dans le *sentiment* qu'un corps a de lui-même, c'est-à-dire dans cette chose qui semble le plus essentiellement inviolable : dans une conscience !... Car c'est ça, oui, c'est bien ça : c'est s'installer dans une conscience...

Il se fit à cette idée.

Puis il songea :

Si la joie de posséder tient à l'idée que l'on

s'installe dans une conscience, le désir de posséder davantage doit conduire à vouloir pénétrer ce qui, dans le corps désiré, semble lié à la conscience la plus intime,.....

.....

..... Et Eleuthère pensa que ce que les savants appellent « aberrations » de l'amour n'en est que le développement le plus logique.

Il songea encore :

Si la joie de posséder tient à l'idée que l'on s'installe dans une conscience, cette joie doit être d'autant plus grande que la conscience où l'on s'installe semble plus *réservée;* (plus précisément) doit être d'autant plus grande que le *self-feeling* où l'on pénètre semble plus jaloux de soi-même... Et il songea quel surcroît de joie l'homme devait à ce que la femme fût un être qui cache la conscience de ses fonctions intimes, & quelle frustration c'était pour elle que l'homme fût un objet si peu honteux des lois de son corps.

(Et il remerciait les femmes de leur science à renouveler l'aspect de la réserve; il les

remerciait d'échelonner, à partir du retrait de leur première épingle, comme une série de *plans de pudeur* à perte de vue... L'un de ces plans tombe-t-il qu'on croyait le dernier ? Il en surgit un autre... A l'amant qui la soutient & croit qu'il vient d'avoir toutes ses intimités, voilà qu'elle interdit l'entrée de son cabinet de toilette... Et l'amour se ravive à l'idée que derrière cette porte elle recommence de se garder à elle-même... Non, jamais l'on ne dira assez tout ce qu'elles font pour nous.)

Et la joie de posséder doit s'aviver encore quand le milieu où l'on possède un être, étant le milieu même où cet être vit & sent, fait comme un *prolongement* à la conscience où l'on s'installe... Et il considéra que l'on n'avait pleinement une femme que chez elle, que dans sa chambre, que dans son lit... Et ça n'arrivait qu'aux maris !...

(Puis il songea que son regret de n'avoir point ces choses tenait peut-être à ce qu'il savait quel caractère sacré une femme confère

aux murs qui la recèlent & à la couche qui la reçoit.)

Et encore :

Si la joie de posséder tient à l'idée qu'on s'installe dans un autre être, cette joie sera d'autant plus grande que cet être semblera plus *autre*...

Et il résolut de penser que l'âme de chaque sexe est une âme spécifique ; que, dans le vrai de son être, dans sa conscience vive de jouissance & de peine, une duchesse est plus près de sa bonne que de son frère...

Et, sans chercher si loin :

Qu'est-ce que notre conscience d'homme aura jamais de commun avec celle d'un être qui bouche le trou des serrures pour se deshabiller, & qui « se refuse ».

Enfin il croyait maintenant comprendre le

goût qu'il avait des femmes belles, des tailles élevées, des formes nobles : toutes choses qui semblent liées à une plus grande quantité de conscience.

*
* *

Continuant de chercher quelles idées présidaient à la joie de posséder, il songeait encore :

Et ce n'est pas seulement l'idée qu'on s'installe dans une conscience, c'est l'idée que l'on s'y éjouit : plus précisément, c'est l'idée que l'on se sert — que l'on se sert ! — de cette chose la plus sacrée pour provoquer en soi la chose la plus in-fâme : la joie de son corps...

(Cela encore lui parut une joie réservée au mâle, refusée à la femme : lui seul *se sert* d'un être ; lui seul contente une joie objectivement ignoble ; lui seul la contente dans un corps dit précieux...

Toutefois il lui semblait que certaines femmes (point jeunes) s'étaient *servies* de lui... Cette idée d'avoir été méprisé l'attachait au

souvenir de ces femmes par les liens les plus bas, c'est-à-dire les plus profonds.)

Et la possession de la femme, ainsi décomposée, lui semblait la forme entière de la domination. La seule forme. Auprès d'elle toutes les autres faisaient rire !... Qu'est-ce que c'est que de tenir un esclave sous son fouet, un vaincu sous son genou, un soldat sous sa botte..., qu'est-ce que c'est que tout ça auprès de clouer sur un lit un être tremblant & nu, d'enserrer ses mouvements, de lui imposer son haleïne, de s'installer en lui, de s'y mouvoir, & de le souiller par la rieuse expansion de sa joie la plus basse ? La femme qui hors de sa volonté, hors seulement de son désir, — par devoir, — a subi un tel sort a connu la dernière des hontes. La femme qui a dû se laver d'un homme qu'elle n'aime pas est proprement une loque humaine. Entre elle & une âme libre, plus rien de commun.

Puis il pensait que c'était le sort d'à peu près toutes les femmes... Il entendait

Brünnhilde : « Que peux-tu faire, malheureuse ! » Il revoyait l'expression de déchéance qu'il avait si souvent remarquée en leurs visages quand rien n'occupe leur attention, dans les concerts, dans les tramways... Et il redoublait pour elles de pitié & de méfiance.

Et il songeait aussi que, n'ayant pas d'épouse, cette possession d'une femme contre sa volonté, c'était une joie de maître qu'il ne connaissait point... Il lui semblait que les femmes l'en méprisaient. Lui-même s'en méprisait... Il résolut de penser que bien des maîtresses aussi se donnent par devoir.

*
* *

Et il cherchait à discerner d'autres idées encore, créatrices de joies d'amour :

Il y a l'idée du plaisir que l'on cause. Je dis *que l'on cause*. Le plaisir de l'autre ne me réjouit que parce que je le cause... Quand les femmes viennent nous dire que le plaisir de l'aimé fait toute leur joie, elles manquent de

précision : le plaisir de l'aimé causé par une autre ne fait pas du tout leur joie.

On cause de la sensation chez l'objet possédé pour se prouver qu'on le possède : les hommes pris on les fait souffrir; les femmes, on les fait pâmer.

(Latéralement :

Faire du mal à quelqu'un, c'est vouloir se prouver sa propre existence par son effet sur autrui. C'est un des contraires de l'égoïsme, lequel consiste au fond à se définir *par soi-même,* hors de toute idée d'autrui, comme le dieu des stoïciens... C'est une forme de l'altruisme.)

Et encore :

Il y a l'idée d'une sorte d'intelligence muette & comme préétablie, celle de deux êtres qui sans s'en dire un mot s'entendent

immédiatement dans l'exécution d'un acte compliqué & inofficiellement enseigné.

Et encore cette idée que — toujours *à cause de vous* — une grande personne devient une enfant; que celle qui, ce matin encore, était une « dame », qui « dirigeait » un intérieur & enseignait des enfants, est maintenant elle-même une enfant, qui court après une joie de son corps aussi rageusement qu'une petite fille après un gâteau...

Il en était là de ses réflexions quand madame Camignani s'éveilla.

— Tu ne dormais pas, dit-elle. Tu pensais à moi ?

Il l'en assura. Puis, naïvement, lui conta ses idées.

Elle l'écouta d'abord avec l'indulgence un peu malicieuse qu'elle eût eue pour un enfant compliqué... Bientôt, parmi les idées de son ami, elle en distingua deux plus nettement que les autres : la douceur de ses yeux & l'agrément de sa bouche. Elle se rapprocha

pour mieux comprendre..., & doucement il sentit son intelligence de l'amour se fondre en l'amour même...

Mais, maintenant, dans la possession, il s'appliquait à prendre une pleine conscience des idées qu'il savait y être. Et cette conscience doublait sa joie en la conduisant... Le lendemain, dans le bois, comme la jeune femme adorait leur nuit, il songeait que la maîtrise en amour est la même qu'en art : discipliner son émotion sans la perdre.

III

III

PAUL Rodrigues entra de bon matin chez Eleuthère. Il avait à lui dire des choses graves :

— J'ai pensé toute la nuit, dit-il, à ce que vous me disiez l'autre jour : qu'il nous faut entretenir la très haute opinion que les femmes ont d'elles-mêmes, parce que cela décuple la joie qu'on sent à leur défaite... Eh bien, je viens vous dire que je trouve ça odieux. L'orgueil du mâle ne m'indigne pas moins que l'autre. Je hais toutes les glorioles que cause à l'un des sexes la basse posture où il met l'autre...

Eleuthère connaissait ces crises d'éternité,

cette manie sémitique d'abolir la joie de vaincre.

— Et vous rêvez, dit-il, d'un amour sans orgueil.

— Oui.

— Où personne ne « triomphe ».

— Justement.

— Où aucun « moi » ne s'impose.

— Parfaitement.

— Où au contraire la frontière des consciences tendrait plutôt à s'effacer.

— C'est cela.

— En somme, vous rêvez d'un amour sans individus.

Rodrigues se méfiait :

— Je rêve d'un amour où il n'y aurait que de l'amour.

— C'est bien ce que je voulais dire... Car on le connaît cet amour-là. C'est celui de Tristan. Il mène directement à la mort.

— Pardon. A l'Éternité.

— Au regard des individus, c'est exactement la même chose.

— Ah ça ! est-ce que par hasard vous délaissez l'Éternité !

— Je délaisse tout ce qui n'est pas à sa place.

Et l'Éternité n'est pas à sa place dans les affaires humaines. Et vous le savez comme nous ; & vous le dites ; & c'est bien la plus cynique des contradictions que votre perpétuelle prétention de nous induire en Éternité. Car vous êtes tous les mêmes. Vous commencez par vous retirer sur la montagne, & là vous n'avez pas assez de formules pour nous faire savoir qu'entre vous & les nôtres il n'y a rien de commun ; que votre Infini, votre Éternel, votre « amour divin » sont des produits d'essence extra-humaine ; qu'aucun pont ne saurait conduire de l'humain le plus haut vers ces divinités : « entre le fini & l'infini il y a une différence, non pas de degré, mais d'essence » ; (1) « avec des arrêts si nombreux soient-ils on ne fera jamais de mouvement » ; (2) « l'amour divin diffère de l'amour humain comme la constellation du Chien diffère de l'animal qui porte ce nom », (3) &c., &c... Puis, un jour, vous vous ennuyez sur la montagne ; l'Éternité ne vous suffit plus ; vous voulez, comme les autres, exister, qu'on vous sente...

(1) Spinoza.
(2) Bergson.
(3) Spinoza.

Et vous descendez chez les hommes, y imposer vos dieux. Et alors on apprend cette chose étrange, c'est qu'on ne pouvait passer de notre terre à votre ciel, mais qu'on peut passer de votre ciel à notre terre; c'est qu'on ne pouvait passer de l'arrêt au mouvement, mais qu'on peut passer du mouvement à l'arrêt; en un mot on apprend cette chose étrange, c'est qu'il n'y avait pas de pont entre A & B, mais qu'il y en a un entre B & A!...

— Pardon, dit Rodrigues, c'est les infinitistes de salon qui disent ça, ceux qui font des cours d'Infini aux belles dames. (4) Allez donc faire un cours en restant dans l'Éternité!... Mais citez-moi donc un penseur solitaire...

— Mais tous!... L'un (5) veut que l'Idée des choses contienne déjà les choses : elles « participent » de leur Idée! L'autre, qui croit le réfuter, (6) veut voir la chose « actuelle » dans

---

(4) Allusion probable, & d'une déplorable irrévérence, à une certaine Philosophie du jour fort goûtée en effet par les penseurs mondains, & où il est dit par exemple : « Comme si le mystère ne tenait pas à ce que l'on prétend « aller des arrêts au mouvement par voie de composition, « ce qui est impossible, alors qu'il est si aisé de passer, « par simple dégradation, du mouvement au ralentisse- « ment & à l'immobilité. »

(5) Platon.

(6) Aristote.

la chose « en puissance »! Ceux-ci (7) se tuent à chercher comment le Genre pourrait bien, tout en restant un lieu d'indiscernables, devenir cette chose-là, que je tiens, que je suis! Ceux-là (8) s'épuisent depuis deux mille ans à définir un Dieu tel que, sans qu'il cessât d'être éternel — c'est-à-dire qui ne choit pas — , sa chute fît cependant partie de sa définition! Celui-ci (9), qu'on disait mort au monde sensible & dont l'Infini semblait honnête, ne vaut pas mieux que les autres : le Fini le tourmente, & de son Infini il « déduit » la Passion! Cet autre (10) invente un Infini qui « s'achoppe » à ce qui n'est pas lui pour devenir les choses. Cet autre (11), un Infini qui « se revêt de matière », qui « pénètre » le monde. Cet autre (12), un Infini qui « se sépare de soi » pour devenir la Nature!... Pas un n'accepte loyalement la solitude de l'Infini... Pardon. Les Éléates!... Ceux-là étaient fiers... Car ça date de Socrate cette prostitution du divin à l'humain. C'est lui qui porte le double poids

(7) L'Ecole.
(8) Les Chrétiens.
(9) Spinoza
(10) Probablement Fichte.
(11) Schelling.
(12) Hegel.

d'avoir souillé la métaphysique au service des choses humaines & obscurci les choses humaines à la clarté métaphysique. (13)

— En somme, c'est très simple : ce que vous reprochez à ces hommes, c'est qu'ils n'ont pu soutenir la pose parfaitement inhumaine qu'en effet ils avaient promise; c'est que, dans l'ivresse même du Concept, ils n'ont pu oublier l'humble monde de l'Amour, & que leur cœur s'émeut toujours du sort des malheureux qui sentent & qui agissent; ce que vous leur reprochez, au fond c'est leur grandeur...

— C'est peut-être leur grandeur, mais c'est sûrement notre malheur... Car avec eux s'installent au gouvernement des choses terrestres (& avec quel prestige !) des valeurs qui, de leur propre aveu, ont été faites hors de l'humanité ; en rupture d'elles; bien mieux, sont proprement des fruits d'anesthésie humaine... Naturellement, toute la fonction humaine en devient empêchée... Et les hommes consternés s'entre-regardent & se disent : « Quel est donc aux sources de vie ce poison qui depuis

(13) On sait que cette intention de faire servir la Métaphysique à la solution de problèmes pratiques fait le fond de l'œuvre de M. Bergson. A cette œuvre Eleuthère proposait comme sous-titre : *Cours de Métaphysique appliquée.*

deux mille ans pacifie nos orgueils, adoucit nos ardeurs, sublime nos volontés...? » Et ils ne trouvent pas & ils se désespèrent... Mais nous commençons à comprendre. Nous commençons à l'entrevoir, le coup de force initial de la Philosophie. Et nous la relevons votre « distinction des essences », mais en vous sommant cette fois d'en respecter la loi. Soit : on ne peut pas passer de notre essence mortelle à votre Éternité; mais vous non plus, alors, vous ne pouvez pas passer de votre Éternité à notre humanité. Nous vous bloquons dans votre Éternité. Et nous prétendons à notre aise honorer nos vrais dieux, ceux-là dont la Science même nous dit que c'est par eux que tout croît et diffère : l'Inéquilibre & l'Excitation.

— Et alors, ce n'est plus l'orgueil des amants que vous défendez. C'est bien autre chose. C'est la haine des races, c'est l'injustice, c'est la persistance dans l'injustice... C'est tout votre passé que vous reniez...

— Peut-être... La vie ne serait vraiment qu'une horrible mer morte s'il n'y avait au monde que des conciliateurs bénins & des impartiaux châtrés.

IV

IV

Eleuthère alla voir le comte ***, qui lui avait écrit qu'il était souffrant. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui, élevé dans la religion des lettres & des formes, puis dévoyé par l'Affaire, s'efforçait maintenant de penser. Il vivait retiré, & son monde lui vouait une méfiance mêlée de respect.

Eleuthère trouva là, faisant visite, la présidente Galthier-Vilaine (née Singer), auteur de plusieurs volumes que son nom avait rendus célèbres.

Après les propos dits d'usage, & avec tous les ménagements qu'on doit à la présence

d'une femme, le comte fit tourner l'entretien à un jeu de la pensée. Il trouvait Eleuthère souverain pour les embarras d'esprit. Il lui exposait, cette fois, son embarras devant le projet d'impôt sur le revenu, c'est-à-dire l'impossibilité où il était, malgré le désir qu'il en avait, de n'y point voir une atteinte à la liberté.

— Sans doute, dit Eleuthère, parce qu'il vous force à une déclaration de votre fortune.

— Eh oui !

— Mais avez-vous songé quelle liberté vraiment est ici menacée ?... Pour moi, je ne vois que deux sortes de gens qu'une telle déclaration puisse vraiment gêner : ceux qui veulent paraître plus riches qu'ils ne sont (pour éblouir), & ceux qui veulent le paraître moins (pour ne pas faire ce qu'ils doivent)... Ceux qui consentent à paraître ce qu'ils sont, qu'est-ce que ça peut leur faire qu'on sache leur situation !... En somme, la liberté ici atteinte, c'est la liberté de mentir... Or, cette liberté-là, qu'on la réclame au nom de l'intérêt (il paraît que le commerce ne peut pas s'en passer), rien de mieux ; qu'on la réclame même au nom d'un certain bluff nécessaire aux fonc-

tions mondaines, mieux encore ; mais qu'on la réclame au nom de la « morale », c'est plutôt drôle.

(Cependant la présidente relevait ses jupes à mi-jambe. Elle ne pouvait supporter qu'un homme ne s'occupât point d'elle. Et Eleuthère avait horreur des blondes petites.)

— Il y a du vrai, dit le comte... Pourtant chez ceux-là mêmes qui, vivant loin des hommes, ne sauraient apprécier la liberté de mentir, il y a une liberté atteinte : c'est la liberté de garder pour soi ses affaires.

— Nous y voilà. Car c'est là au fond, pour les vôtres, la vraie question. Ce n'est pas une question d'argent. Vous consentiriez à payer trois fois plus, si on ne s'introduisait pas chez vous (1)... Ce que vous n'admettez pas, c'est qu' « on se mêle de vos affaires »... Eh bien, cela, laissez-moi vous le dire, c'est une preuve de plus de cette chose qu'on savait déjà, qui est que votre éducation sociale est toute entière à faire... Car enfin, qu'est-ce que la vie sociale, si l'un de ses traits essentiels — celui

(1) Eleuthère prête aux hommes beaucoup d'idéalisme.

qui l'oppose le plus nettement à la vie sauvage — n'est pas qu'on s'y mêle constamment de nos affaires ? Et qu'est-ce que le sentiment social, si ce n'est l'acceptation indolore — presque réflexe — de cette continuelle intrusion ?... Tenez, c'est ce que les Juifs ont à un haut degré... Or vous, vous en êtes toujours, au fond, à l'idéal du château-fort, où l'on naissait, où l'on se mariait, où l'on mourait, où l'on jugeait, où l'on héritait..., sans qu'en effet personne s'en mêlât ; & vous vous insurgez aujourd'hui contre une déclaration de votre fortune, comme vous le faites contre une déclaration d'association, comme vous le faites contre une feuille de recensement, comme vos aïeux ont dû le faire contre la déclaration de la naissance de leur fils, du mariage de leur fille, de la mort de leur père... Car ils ont dû en faire une vie, vos aïeux, quand on leur demanda ces choses qui vous semblent maintenant toutes naturelles !... C'est ce qui fait penser que vous vous ferez aussi à celle-là... Mais, croyez-moi, hâtez-vous de vous faire une raison : car la vie sociale deviendra de plus en plus intense, & on se mêlera de plus en plus de vos affaires...

— Alors, intervint la présidente, il y a maldonne... Car enfin, la République avait promis la liberté.

— Sa grosse faute, dit Eleuthère, ç'a été de ne point dire *quelle* liberté... Et, de vrai, ceux qui ont fait la République étaient bien incapables de tant de distinction... Depuis, ses ennemis n'ont pas cessé d'exploiter cette faute. Et c'est de bonne guerre. Mais, si on laisse la guerre, tout le monde reconnaît vite quelle liberté la République pouvait donner et quelle on n'en devait pas attendre... Il y a une liberté qui consiste à poser sa volonté contre l'ensemble dont on fait partie, ou du moins en dehors de lui, proprement à faire « ce qu'on veut » : cette liberté-là, il est clair que la République ne la donnerait pas, qu'elle la donnerait même moins que les régimes précédents... Et puis il y en a une autre qui consiste à fondre doucement sa volonté individuelle dans celle de l'ensemble... Il est vrai que cette liberté-là, on ne la donne pas, on la suggère, on l'éduque. Car elle n'est pas un droit, elle est un sentiment...

— Cela revient à dire, dit le comte, que ce que tout le monde appelle liberté, la Républi-

que ne le donnera pas ; mais qu'en revanche elle donnera — elle suggérera ! — quelque chose qui n'est pas du tout la liberté, mais qu'il vous plaît d'appeler ainsi. Car enfin, ce sentiment de dépendance consentie auquel vous faites allusion — et dont je ne vais pas nier l'importance (c'est la base de l'esprit militaire) (2) — en quoi, s'il vous plaît, mérite-t-il le nom de liberté ?

— Il le mérite en ce qu'il est l'abolition de notre prison individuelle en faveur d'une conscience anonyme, en ce qu'il est le passage du distinct au confus. Il est liberté comme est liberté l'amour, où notre moi s'évade de son identité ; comme est liberté l'extase alexandrine où l'idée de nature infinie endort le sens de limite personnelle... D'ailleurs, ne croyez pas que cette « liberté »-là soit de mon cru. Elle fait quelque figure dans l'histoire des idées... C'est la liberté du panthéisme.

A ce mot de panthéisme, la présidente dressa la tête en personne qui détient cet article.

---

(2) Le comte montre ici une faiblesse d'analyse, bien excusable d'un gentilhomme : la base de l'esprit militaire, ce n'est pas le sentiment de dépendance consentie, c'est le sentiment de la *grandeur* de cette dépendance.

— Singulier panthéisme, dit-elle, qui nie l'individu, c'est-à-dire la sensation.

— Mais, dit Eleuthère interloqué, c'est sa définition...

Puis, comme s'il s'éveillait d'un rêve :

— Pardon ! dit-il... Il est bien entendu qu'il y a deux panthéismes. Il y en a un par qui l'homme veut résorber son moi dans la nature... Et puis il y en a un autre par quoi il veut absorber la nature dans son moi... Le premier est celui de Spinoza. C'est celui dont je parlais. Le second est celui de toutes les midinettes quand vient le printemps...

— Monsieur a la manie des distinctions, dit la présidente en prenant congé.

V

V

Les rues étaient pavoisées de drapeaux tricolores... Les deux promeneurs arrivèrent à une grande place que l'on tendait de guirlandes de lampions & où l'on dressait une estrade... Ils s'assirent sur un banc.

— Donc, dit le comte, cette fête du 14 juillet, c'est par quoi l'humanité démocratique « s'enivre de sa propre image ». Or l'humanité, elle, ne voit que son instant; elle ne compare pas. Mais nous, ne pourrons-nous pas — évoquant l'homme des divers âges célébrant sa propre attitude — comparer les divers tons dont il le fit? Et n'y a-t-il pas lieu de sourire si l'on voit avec quel fracas la pré-

sente humanité célèbre une attitude dont le trait principal est que, sous un ciel gris, mille formes quelconques grouillent de cabarets en cabarets, & si l'on songe d'ailleurs avec quelle discrétion une humanité ensevelie, dont les fêtes s'appelaient les Panathénées, célébrait une attitude qui consistait en ce que, sous le ciel de l'Attique, la procession des êtres qui posèrent pour Phidias montait à l'Acropole en franchissant les Propylées ?

Alors Eleuthère :

— Pour beaucoup d'hommes, en effet, il y aurait lieu de sourire. Il est en effet des hommes qui ne sauraient déclarer beau que ce qui ressemble à un « phénomène » : c'est-à-dire ce qui, se détachant sur un fond monotone & indéterminé — l'espace, le temps, le silence — y produit l'effet d'une rupture d'équilibre & d'un contour délimité. Ces hommes-là préfèrent Hugo à Lamartine, le pittoresque à l'homogène, la surprise à la félicité. Pour ceux-là, naturellement, cette seule société peut être déclarée belle dans

laquelle un groupe, par son élévation au-dessus d'une immensité de misère, apparaît comme une éclatante saillie, tandis qu'elle manque à toutes les conditions du beau cette actuelle société dont le propre est précisément de naître d'heure en heure à plus d'in-différence.

Il est d'autres hommes qui ont du beau un autre sentiment : qui sont surtout sensibles, devant le monde extérieur, à l'idée de l'énergie incolore qu'il exprime, & qui demandent leurs émotions à ce qui leur signifie l'immanence d'une puissance continue & la promesse d'une transformation sans limite. Ceux-là sont moins émus par le plus brillant soliste que par l'impersonnelle symphonie, moins émus par la passagère tempête que par le calme de la mer, moins émus enfin par la vue d'un fier patriciat — condamné par l'essence même de la fierté à une limite de développement — que par la vue de la démocratie monotone & illimitée...

De ces deux sortes d'hommes, les premiers, exclusivement sensibles à ce qui leur res-

semble, ne considèrent du monde que la matière vivante : la vie leur semblant donc une chose commune — commune à tout ce qu'ils voient —, ce n'est qu'à une *qualité* de vie qu'ils donneront le nom de « beau ». En face d'une société, c'est donc en raison de la qualité de vie qu'elle contient qu'ils la trouveront belle. Pour ceux-là, évidemment, la Panathénée est plus belle que cette fête... Les seconds, prenant conscience d'un cosmos moins étroit, savent abstraire, par contraste avec la matière brute & par-dessus des formes diverses de la matière vivante, l'idée générale de vie; &, sachant combien la vie est rare, quelles victoires & quelle perfection elle implique, ils trouvent à la vie elle-même une beauté. Pour ceux-là une société est belle en raison de la quantité de vie qu'elle manifeste, & elle aura tous leurs suffrages cette fête, onde vitale plus ample que celles du passé. Qu'importe, diront-ils, si les chants de ces gens sont vulgaires : ils chantent! & ce qui est beau, ce n'est pas de chanter telle ou telle chose, c'est de chanter. Qu'importe si leur rire est grossier : ils rient, ils vivent! & ce qui est laid, ce n'est pas telle ou telle joie, c'est la

souffrance; ce n'est pas telle ou telle vie, c'est la mort. Quant à cette société où quelques hommes vivaient tandis que des milliers gisaient dans la torpeur, elle ne saurait leur paraître qu'une délicate difformité.

Les premiers, enfin, dans la geôle que leur est leur sensibilité, ne sauraient trouver beau que ce qui touche leurs sens. Pour ceux-là, une méthode algébrique, une synthèse chimique sont choses essentiellement incapables du beau, &, parmi les fêtes sociales, celle-là surtout sera trouvée belle qui contient les danses mimées & les courses de quadriges... Les seconds, soucieux d'exprimer par le verbe autre chose que leurs éblouissements, veulent entendre par « beauté » un effet dépendant de convenances objectives. Pour eux, toute espèce de réalité est capable d'une beauté spécifique, déterminée par les convenances, non pas de nos sensations, mais de sa propre tendance. Ceux-là — comprenant que la tendance d'une société c'est de satisfaire, non pas les besoins de quelques délicats, mais ses propres besoins — ceux-là trouveront belle cette société qui,

cessant de concentrer sa conscience en quelques points isolés pour la distribuer peu à peu à l'infinité de ses membres, réalise mieux que ses devancières la convenance des associations.

De ces deux éternelles esthétiques la première, en somme, accuse le sens exclusif du fini, elle prend l'homme pour mesure de toutes choses, elle réifie les concepts. Bien qu'elle soit l'esthétique d'un Nietzsche & d'un Renan, elle relève, au fond, du mode de sentir propre aux hommes des cavernes... La seconde sait infinitiser, elle sait s'abstraire de l'Homme, elle sait vibrer à des idées qui restent des idées sans devenir des images. Que dans le développement du sentir elle soit le terme ultime, c'est ce dont tous conviendront : tous conviendront qu'un simple qu'on enseigne à sentir s'émouvra aux images d'un Praxitèle ou d'un Vinci bien avant qu'il s'émeuve aux idées d'infini ou de continuité... Sentir la plus grande beauté de la démocratie semble bien l'esthétique des seuls aristocrates : ô fidèles du « miracle grec », avec non moins

de droits que les plus fins des vôtres, j'ai, dès mes premiers pas dans ces bois populaires, j'ai été, moi aussi, écœuré par les paniers de viande froide & par l'éternelle Valse Bleue ; &, dans une détresse non moins juste que la vôtre, j'ai, moi aussi, tendu les bras vers la caresse des mondes injustes ; mais je me serais trouvé un peu simple si, impuissant à m'évader de mes sens, je n'avais su juger ce mouvement au-delà de ses rapports avec mon agrément ; & je me trouverais un assez pauvre cœur si, percevant alors le sens de ce mouvement qui est un soulèvement vers un peu plus de bonheur, je n'y trouvais de la beauté & ne sentais soudain toutes les survies de mon éducation académique sombrer dans l'émotion de la sympathie sociale.

VI

O petit d'homme, tu es de la jungle & tu n'es pas de la jungle.

KIPLING

VI

La présidente n'oubliait pas Eleuthère. Sa persistance à ne point voir les jambes qu'on lui montrait & sa désinvolture à souffler sur les jugements qu'elle daignait porter le recommandaient assez à son attention. De plus, elle flairait là une manière de penser tout autre que celles qu'elle accoutumait & dont elle pourrait bien tirer parti... Quinze jours après leur rencontre, elle lui écrivit :

Cher Monsieur,

J'ai pioché le « panthéisme » ! J'ai lu Plotin & Spinoza ! Mais je ne comprends pas tout... S'il vous plaisait un jour, vers cinq heures, de venir m'en éclairer, je vous en serais reconnaissante.

Veuillez, &c...

En même temps elle lui envoyait ses deux derniers volumes : car, certainement, l'autre jour, il ne savait pas au juste à qui il parlait.

Eleuthère goûtait assez, après une journée passée au jeu de l'esprit, de se reposer dans la pensée mondaine. Et puis, de temps en temps, il avait besoin des salons & de l'orgueil qu'on y respire comme d'un contrepoison à la sérénité... Un jour, vers la fin de l'après-midi, il alla chez la présidente.

Elle commença par lui parler de lui, ou d'elle en fonction de lui... Elle dit ses ignorances en tant qu'il y pouvait remédier. Elle nomma de récents articles de revues philosophiques. Devait-elle les lire? Qu'en pensait-il?... Eleuthère avoua lire peu ces choses. Il les comprenait quand il était jeune. Maintenant il ne pouvait plus rencontrer des mots comme *liberté*, comme *cause*, comme *continu*, & autres ingrédients de ces compositions, sans se demander ce qu'ils veulent dire.

Des professeurs de philosophie on passa aux philosophes, à ceux qui avaient fait leur langue & défini leurs mots... La présidente plaça son couplet. Elle savait l'Un, l'Extase,

la Substance, les Attributs, l'Amour intellectuel. A la simplicité & à l'effroyable cohérence que revêtaient chez elle ces systèmes, Eleuthère reconnut les lectures de seconde main. Il l'eût bien embarrassée en lui disant que dans l'un d'eux les idées confuses dérivent de Dieu avec autant de nécessité que les idées claires. Il se hâta de lui dire qu'elle avait tout compris... Puis, passant à la vénération qu'on devait aux philosophes & à leur caractère, il confessa que ce qui le gênait c'est qu'ils eussent presque tous été vieux et laids avant l'âge, en sorte qu'il se demandait si ce n'est pas pour cela qu'ils avaient été philosophes. Il eût voulu que le philosophe fût jeune & charmant : que celui qui ne se plaît qu'aux baisers des Idées fût tel qu'il ne tînt qu'à lui d'en avoir d'autres. (1)

Par une flatterie qu'il comprit, mais qu'il trouva un peu grosse, elle lui demanda alors

(1) Toutefois il ne méconnaissait pas l'espèce de lien étrange qu'il y a entre la spéculation vraiment philosophique & une certaine austérité de vie. Partout l'étude de l'éternel, disait-il, semble avoir comporté une certaine excision de la jouissance temporelle... Des philosophes fortunés comme Schopenhauer ou Stuart Mill semblent faire exception : mais le premier vivait à l'hôtel & le second avec madame Taylor, ce qui est bien le commencement de l'ascétisme.

pourquoi il n'écrivait pas. Il répondit qu'il n'avait rien à dire. Elle ne s'en blessa point... Comme elle voulait qu'il eût des choses à dire en philosophie, il déclara qu'il avait en vérité le *sentiment philosophique*, c'est-à-dire que l'idée des mouvements généraux des êtres ou des choses créait en lui des émotions. Mais quel rapport y a-t-il entre cela & apporter, sur une question morale ou métaphysique, une vue nouvelle?... Et puis il était heureux sans écrire.

Elle lui démontra qu'il se trompait, qu'il n'était pas heureux, qu'il avait de l'ambition, qu'il était comme les autres, &c... Il ne s'en tira qu'en s'humiliant doucement... Puis il vanta les livres qu'il avait reçus d'elle, en ayant soin de n'y trop préciser aucune qualité, de peur qu'elle ne retînt qu'il n'y avait pas loué la qualité contraire.

Eleuthère, durant cette heure, avait à peine regardé la présidente. Elle résolut de penser qu'il était timide... Dans une seconde visite, elle le fit asseoir plus près, parla de son bain, de sa douche, de son âme si mal connue.

Vainement. Elle résolut alors de le croire insensible aux femmes. Puis de ne plus se soucier de son attention. Elle n'y réussit pas.

Au fond, elle sentait l'homme habitué aux faveurs dites précieuses & pour qui le dévoilement d'une femme comme elle ne serait point une étonnante nouvelle. (De tels antécédents chez un philosophe! c'était déloyal.) — Elle sentait aussi qu'une longue & tranquille possession de femmes avait ruiné en lui toute croyance en leur « mystère ». Elle lui en vouait de la haine & de la considération. — Enfin elle sentait l'homme qui se laisse aimer & ne se met pas en frais de conquête. Elle en avait pour lui de la colère (plus encore pour celles qui l'avaient gâté), du mépris (à cause du rôle passif qu'il prenait dans l'amour, surtout du renoncement qu'il consentait d'avance aux femmes dites difficiles), & une certaine confiance, comme pour une âme qui vous ressemble.

D'ailleurs il ne cessait de la déconcerter. Voilà qu'avec lui l'encensement ne « prenait » pas : cet homme-là avait toujours l'air de ne compter que sur lui pour bien s'évaluer... Et

puis, il ne semblait pas autrement flatté d'être reçu chez elle... Il n'y venait que convié, alors que maintenant il y avait ses entrées... Vraiment, entre elle & lui, on eût dit que c'est lui qui maintenait les distances!

Cependant, il lui devenait nécessaire. D'abord, il l'instruisait. Et puis, comme elle le sentait, en raison de son égoïsme, incapable de se réjouir des ennuis des autres, elle lui contait les siens. Il l'écoutait attentivement. Il s'intéressait à son cas. Elle croyait qu'il s'intéressait à sa personne... Que d'amies il s'était ainsi attirées, sans le vouloir!

Elle parlait de lui à ses amis. Un jour, elle le pria à dîner avec eux. Elle se réjouissait de leur montrer sa trouvaille. En même temps elle n'eût pas été fâchée que parmi eux il trouvât son maître.

Eleuthère, à ce dîner, trouva des gens illustres. (2)

(2) Plusieurs nous ont soupçonné d'avoir voulu peindre ici certains hommes dits « du jour »... Tout au plus avons-nous fait comme Pierre Corneille, c'est-à-dire avons-nous peint ces hommes tels qu'ils devraient être, s'ils ressemblaient à l'image que se font d'eux ceux qui ne les connaissent pas.

Il y avait Paul Lenfant, homme d'esprit honoraire. — Condamné à la plume, il vénérait l'épée. Il appelait le Roi : les républicains, toujours naïfs, disaient qu'il ne pensait pas les sottises qu'il écrivait.

Il y avait Marcel Leleude, grand écrivain patriotique, inventeur de l'Inconscient immobile. — Il semblait un aigle châtré. Son orgueil était sans joie & sa haine sans chaleur. Sa face & tout son être disaient la mort, & il était un maître en décomposition. Il ne vénérait que l'énergie.

Il y avait Lyonnel de Pinto-Leide, dramaturge d' « amour ». — C'était un grand classique : il avait observé l'unité d'intérêt, non seulement dans chaque pièce, mais même d'une pièce à l'autre : on n'y traitait que de ses charmes.

Il y avait Louis Bloch, juge de la scène française. — Espèce de penseur à tout faire, il discourait avec autant d'aisance, d'aplomb & de succès du guesdisme, du debussysme ou de la civilisation des Étrusques. Tous ces gens

l'aimaient bien : il les instruisait sans leur porter ombrage par aucune personnalité. C'était une ombre cultivée.

Puis des littérateurs de moindre importance, dont les œuvres toutefois étaient dans les gares.

Enfin des nécessités de table : des académiciens & des épaules de femmes.

Tous ces gens avaient à l'égard d'Eleuthère de l'étonnement qu'un étranger pénétrât dans leur cercle, & en même temps de la considération pour l'honneur qu'il en avait. Surtout ils avaient pour lui le dédain des gens notoires pour les inconnus. Eleuthère en éprouvait quelque malaise, d'autant plus qu'il trouvait cela juste.

La conversation s'engagea sur de récents livres, sur les pièces nouvelles, &c... Ils disaient : l'entr'acte du « deux », le soir de la « générale », la prochaine « tape » de F***... Eleuthère trouvait cela tout simple : après

tout, pensait-il, les serruriers aussi ont leur vocabulaire & ils en sont fiers... Ce qui l'intéressait davantage, c'était les prétentions scienti-philosophiques de ces littérateurs. Faire preuve d'idées générales — surtout biologiques (Quinton & Le Dantec servaient beaucoup) — était visiblement un de leurs soucis : on voulait faire rentrer tel mouvement de passion dans une « série pathologique » bien classée, rattacher telle nouvelle tendance du public à une « loi d'évolution vitale » bien connue, &c... C'est drôle, pensait Eleuthère, aujourd'hui tous les artistes veulent être des « penseurs ». Cela est nouveau. Molière ne songeait pas du tout à enfoncer Descartes... C'est pourtant quelque chose d'être un grand artiste !... C'est, se dit-il, un effet de l'instruction obligatoire.

Un trait commun à tout ce monde, c'était une extraordinaire facilité de parole. Ces gens-là, pensait Eleuthère, ne vont donc jamais des idées vers les mots ? Ils n'interrogent donc jamais les mots avant de s'en servir ? Je sais que cette rapidité est une nécessité de la conversation... C'est égal, ils en souffrent

trop peu. — Bientôt il constata ce qu'il avait déjà constaté dans leurs écrits : qu'avec eux les mots les plus forts devenaient faibles.

Ces gens-là, pensait-il encore, ont beaucoup trop de mots pour le nombre de leurs idées. (Cela encore n'était pas le cas de La Bruyère.) De là vient que leur pensée danse dans leur style comme dans un vêtement trop large. De là vient aussi que le développement de leur esprit s'arrête si tôt : comme ils savent donner à une même idée toujours d'autres formes, ils sont sujets à prendre ces autres formes d'une même idée pour d'autres idées.

Ce que le monde appelle un homme intelligent, c'est un homme qui a beaucoup de formes de rechange pour peu d'idées.

Une chose encore le frappait, c'est que ces gens, si clairement condamnés aux livres, à la pensée discursive, à la perception *par rapports,* & d'ailleurs travailleurs, ordonnés, mariés jeunes, faisaient profession de ne rien mépriser tant que l'Intellectualisme, de ne goûter que la Passion, le « mouvant », le

« direct », — ce que l'Intelligence n'a pas encore « figé », — de n'aimer que « la Vie » comme disaient leurs femmes en vous regardant dans les yeux avec des yeux de bacchantes appliquées. Beaucoup affectaient de dire des choses exemptes de toute pensée, des choses « comme tout le monde ». La voisine d'Eleuthère lui avait déjà signifié qu'une soirée au Cirque vaut toutes les méditations.

Eleuthère notait encore qu'ils louaient assez peu leurs talents réciproques; que cette abstention paraissait même convenue entre eux. Était-ce bon goût?... N'était-ce pas plutôt le sentiment qu'ils étaient du monde où l'on crée & non pas où l'on admire, & qu'il y avait un autre monde pour cette besogne-là, dans les salons bourgeois, dans les halls des grands hôtels? N'était-ce pas aussi le sentiment que leur « génie », entre eux, ça ne prenait pas? Loin du public, deux écrivains ne sauraient se regarder que comme deux augures.

D'ailleurs ils louaient peu. Gens d'affaires littéraires, il semblait que le Beau ne les regardât point... De temps en temps, toutefois, ils

se donnaient les airs d'une grande puissance admirative & créaient un grand homme, en ayant soin de ne point le choisir trop humiliant.

La conversation dévia vers la politique. Marcel Leleude méprisa lentement des ouvriers qui avaient dans la journée fait une manifestation antipatriotique... Il parlait à distance, tolérant tout au plus les approbations. Visiblement il agissait par influence & non par sympathie.

Eleuthère sentit qu'une partie de l'assistance ne demandait qu'à protester.

— En somme, avança-t-il, ces gens-là sont comme tant d'autres : ils sont de leur classe avant d'être de leur patrie.

Des regards interrogèrent. Des sourcils se froncèrent... Eleuthère se sentit « en représentation », obligé à vaincre... Trouverait-il ses mots, lui ?

— L'empereur allemand, dit-il assez ému, est empereur avant d'être allemand. Son peuple s'en plaint assez... Les rois, par-dessus les frontières, sont l'un pour l'autre des rois avant d'être des étrangers... Ils se

marient entre eux par-dessus les haines séculaires de leurs patries, un roi de France à une fille d'Autriche, un roi d'Espagne à une fille d'Angleterre... Un roi vainqueur d'un roi songe bien moins à proclamer la victoire de son peuple qu'à sauvegarder la dignité de sa classe. Il dit au roi battu : « Mon cousin, vous êtes mon hôte... » (3)

Maintenant la « gauche » était lâchée. Est-ce qu'en effet la manière dont on vit, dont on se loge, dont on se nourrit, dont on s'habille, ne vous définit pas d'autrement près que le sol ou la langue ou la « tradition historique »? Une jeune femme déclara qu'elle se sentait bien plus près d'une allemande qui a sa salle de bains, & même d'une juive, que d'une française qui ne l'a pas. Une autre jeta comme preuve que le sentiment de la patrie est peu naturel la nécessité où l'on est de constamment le stimuler : on n'a pas besoin de cela, disait-elle, avec l'amour... du moins chez les femmes.

Les « droitiers » ripostèrent que si, en effet, le sentiment de la classe était plus immédiat

(3) Il est tout à fait invraisemblable que des gens notoires aient laissé sans l'interrompre un inconnu prononcer une phrase si longue.

que celui de la patrie, l'élévation morale consistait justement à faire taire un sentiment immédiat en faveur d'un autre plus complexe. Sur quoi on leur répondit que le manquement à cette « élévation » n'était pas le monopole de la classe ouvrière, non sans leur faire sentir quelle capitulation c'était pour eux de glorifier les sentiments complexes — c'est-à-dire intellectualisés — & surtout d'y ranger le sentiment de patrie.

Ils s'écrièrent alors qu'on les trahissait; qu'on savait très bien que, pour eux, « sentiment complexe » voulait dire sentiment d'un moi plus malaisé à percevoir, plus entortillé dans les racines de l'être, plus fondamental, plus « inconscient »... (A quoi on eût pu leur répondre que le sentiment d'un moi plus fondamental n'a rien à voir avec l'élévation morale, mais tout au plus avec une meilleure connaissance de soi-même). Et ils récitaient : la classe vous définit dans le Conscient, la Patrie dans l'Inconscient, &c... A quoi Eleuthère répondit que, d'abord, l'Inconscient de la classe, ça existait aussi : qu'il existait aussi un monde de sentiments inconscients dus à la *classe* de nos ascendants, par-delà leur *patrie;*

& qu'ensuite il fallait pourtant s'entendre une bonne fois sur l'importance de l'Inconscient : que, s'il était assez admissible qu'en temps de crise ce fût lui qui, refluant à la surface de l'être, nous fît agir, il fallait pourtant reconnaître qu'en temps normal & plat c'est platement le Conscient qui détermine nos actes (on essaya de l'embrouiller en confondant le *conscient* avec le *vouloir libre* & en l'accusant de prétendre que l'Homme fait ce qu'il veut, mais il ne se laissa pas faire) ; en sorte, continua-t-il, que, si l'on admet qu'il n'y a guère dans la vie d'un homme que deux ou trois crises & tout au plus autant par siècle dans la vie d'un peuple, il faut bien admettre qu'en fin de compte c'est le Conscient qui mène les hommes... Seulement, on ne fera jamais admettre ça à des têtes romantiques... (4)

La droite sentit la nécessité d'une revanche.

---

(4) Une autre version veut que, dès ses premiers mots, Eleuthère ait été arrêté par Leleude qui lui aurait dit qu'avec un tel nom il ne pouvait pas parler de la patrie. Sur quoi Eleuthère eût dit à l'assemblée : « Ce penseur a une singulière méthode... En quoi n'avoir point de patrie empêcherait-il d'avoir des *idées* sur la patrie ?... C'est comme si je l'empêchais, lui, à cause de sa figure, de parler de la beauté. » — Cette version est inadmissible : tant de cruauté n'entre pas au cœur des philosophes.

Elle mit la conversation sur la récente disgrâce du général de L*** frappé pour communication à la presse. Lenfant soutint que le général était fautif mais qu'on n'eût pas dû le frapper, parce que les généraux étaient pour les soldats la tête de l'armée (le ministre de la guerre ne comptait pas) & qu'il importait pour la discipline que la tête de l'armée apparût intangible. Un fougueux césarien, Raoul Léon, en profita pour développer ce thème que la possibilité de frapper des généraux coupables sans préjudice pour la discipline n'existait que sous un régime autocratique, parce qu'alors les généraux cessaient d'être la tête de l'Armée, laquelle était le Souverain qui, lui, demeure intangible. D'ailleurs, ajouta-t-il, la République sait bien son impuissance... Nous en avons vu des généraux qu'elle croyait coupables... Elle les a d'abord déclarés « au-dessus de tout soupçon ». Après quoi elle les a « amnistiés »!

Eleuthère sentit le coup & la nécessité d'y répondre immédiatement.

— Assurément, dit-il, l'impunité est assurée aux généraux bien mieux sous une République que sous une Monarchie militaire. C'est ce

qu'avait admirablement compris un des officiers les plus intelligents de ces dernières années. « Jamais, disait-il en parlant de grands chefs qu'il croyait fautifs, jamais aucun régime n'eût toléré ces gens-là. Et ils détestent la République ! Ils sont étonnants ! Sous un souverain militaire, ils seraient cuisiniers en second dans les pompiers de Fouilly-les-Oies... »

— Quel est cet officier « intelligent » ? demanda Léon sévèrement.

— Le commandant Esterhazy, dans sa déposition devant le consul de Londres.

Léon allait bondir. Un regard de la présidente l'arrêta.

Puis on causa quelque temps par groupes indépendants... Bientôt, à un bout de la table, une discussion attira l'attention générale. Il s'agissait de la « supériorité » de la peinture ou de la musique. Un vieil académicien, le général baron de B***, tenait pour la peinture ; un littérateur avancé, George Félizay, pour la musique. Très vite, les partis se for-

mèrent. Chacun jetait ses preuves avec d'autant plus d'affirmation que ce n'était que des préférences. Une dame versa aux débats qu'après la première audition de *Tristan* elle avait dû s'aliter trois jours. Une autre riposta que la visite des galeries de Florence ne l'avait pas moins éprouvée. On lui fit observer que c'était peut-être le piétinement... Il se disait aussi des choses sensées, & tout le monde parlait à la fois.

Profitant d'une accalmie,

— Je crois, dit Eleuthère, qu'en précisant un peu nous serons tous d'accord...

Cette prétention & la perspective d'une entente indisposèrent tout le monde.

— Nous confondons & nous comparons pêle-mêle deux ordres de choses absolument distincts : d'une part les *œuvres*, les *compositions* (de peinture ou de musique), & d'autre part les *matières premières* qu'emploient ces deux arts, la *couleur* et le *son;* c'est-à-dire (se sentant écouté il dogmatisait) d'une part des choses qui veulent toucher notre sensibilité la plus organisée, la plus sublimée — la sensibilité esthétique —, & d'autre part des choses qui tout simplement troublent notre système

nerveux. Or, sur la différence de nos émotions esthétiques devant une symphonie ou devant un tableau, on peut discuter ; mais sur la différence de nos troubles nerveux devant un son ou devant une couleur, je crois que nous serons tous d'accord qu'un son est une chose beaucoup plus troublante qu'une couleur.

Le général sursauta : c'était là une affirmation toute gratuite, une prétention d'infirmes auxquels manquait le sens de la couleur...

Mais les autres, circonscrits maintenant dans leur attaque, trouvaient des preuves. (5)

— On défend la musique aux neurasthéniques ; on ne leur a jamais défendu les musées.

— On fait tomber une femme avec des sons ; on ne la fait pas tomber avec des couleurs.

— Il y a des gens qui ont une horreur *physique* du son ; rien de pareil avec la couleur.

— Une note de violon fera pleurer ; faites-moi donc pleurer avec une couleur sur votre palette.

---

(5) Cette promptitude à comprendre & à exploiter une distinction faite par un autre est tout à fait invraisemblable.

— Pendant que vous y êtes, dit le général, dites donc aussi qu'un son fait aboyer un chien, ce que ne fera jamais une couleur.

— Certes nous le dirons, & c'est bien une preuve.

— Eh bien, je vous dis, moi, s'écria le militaire, qu'on peut compter les vibrations du son, tandis que celles de la lumière sont innombrables.

— Quel rapport ça a-t-il ? Il ne s'agit pas de ce que sont les choses, il s'agit de l'effet qu'elles nous font.

Quelqu'un dit encore :

— Un son est une chose qui se prolonge, il nous donne une sensation *qui s'accumule,* qui se multiplie par elle-même à partir de son commencement ; tandis qu'une couleur épuise dans son apparition, dans la surprise qu'elle nous produit, la totalité de l'effet qu'elle peut nous faire.

Et une autre :

— Une couleur est une chose qui se pose devant nous, qui s'im-pose ; un son est une chose qui nous enveloppe.

Et une autre :

— Si quelque chose ressemble à un

son, c'est bien plutôt un parfum qu'une couleur.

— Eh bien alors, éclata le général en se tournant vers Eleuthère auteur de tout ce mal, la musique est l'art le plus matériel, le plus sensuel, le plus bas...

— Ah ! ça, c'est possible, dit Eleuthère au grand déconcert de ses partisans. En tout cas, c'est certainement celui qui contente le mieux nos instincts dits les plus bas... Il est certain que l'explosion moderne de furie musicale signifie avant tout le besoin qu'on a aujourd'hui de se vautrer dans la sensation : elle est à rapprocher de la furie du théâtre, de la furie du scandale, de la furie de la vitesse, de la furie (moderne aussi) de l'amour & de la femme, bien plus que d'aucun besoin d'émotion d'art.

Ici tout le monde s'insurgea. Qu'est-ce que c'était que cette distinction entre la sensation & l'émotion d'art ? Est-ce que la sensation n'était pas la base même de l'émotion d'art ? (Louis Bloch expliqua l'origine du mot « esthétique ».) Bien mieux ! est-ce que la sensation n'était pas l'art lui-même ? Celui-là, dit Pinto-Leide, qui sait conduire & raffiner sa sensation est un artiste au même titre qu'un

grand peintre ou qu'un grand musicien... Mais Eleuthère ne se laissa pas égarer.

— Celui-là, dit-il, est un homme habile à sentir, & rien de plus. L'art de la sensation ne sera jamais une sensation d'art.

(Silence.)

— Et puis, ajouta-t-il, la sensation n'est pas du tout la base de l'émotion d'art. La base de l'émotion d'art c'est une *idée* — une idée d'équilibre, de convenance, d'ordonnancement, de perfection, de vérité (6)... — que suscite en vous l'œuvre d'art : idée qui suscite ensuite, chez certains privilégiés fort exceptionnels, une émotion particulière, dite émotion d'art... (Cette doctrine aristocratique produisit un malaise, vite dissipé par la certitude qu'ils prirent tous d'être de ces « privilégiés ».) Et comme la musique, justement par sa toute-

(6) Il ne faut pas confondre, disait-il souvent, la sensibilité à l'*idée de vérité* c'est-à-dire l'émotion provoquée par l'*idée* que l'on prend de la vérité d'un spectacle (plus précisément, de sa justesse d'imitation) avec la sensibilité à la *vérité* de ce spectacle, c'est-à-dire avec l'émotion provoquée par la vérité de ce spectacle subie & non pensée. Ceux-là qui s'émeuvent des misères de Phèdre, qui en subissent la *vérité*, sans former la moindre *idée* de cette vérité & de l'art qu'elle implique (& c'est presque tout le monde), ceux-là ont une émotion qui est exactement du même ordre que de s'émouvoir de n'importe quelle malheureuse qu'on trouvera dans la rue : ils ont une émotion, ils n'ont à aucun degré une émotion *esthétique*.

puissance sur les nerfs, peut très bien empêcher la formation de toute *idée*, on peut très bien de ce point de vue y voir un art inférieur.

— Et un Wagner alors, qui confisque tout notre jugement avec sa chromatique, serait le plus bas des artistes...

— Pardon, le plus grand peut-être : parce que, maniant la matière la plus troublante, il n'a jamais perdu de vue les idées d'équilibre et d'ordonnancement... Quant à ceux qui aiment sa musique, c'est une autre affaire.

(Nouveau silence.)

— J'admets assez bien, dit Felizay, que le pouvoir de la musique sur nos nerfs ne soit pas son plus beau titre. Aussi n'est-ce pas par là que je la trouve supérieure, mais bien par la nature des idées qu'elle suscite.

— Ah ! ça, c'est bien contestable.

— Voyons, la musique suscite des idées que les autres arts ne suscitent pas.

— Assurément. Reste à savoir si ces idées sont « supérieures ».

— Il y en a toujours une qu'elle ne vous donnera pas, dit le général. Vous la nommiez tout à l'heure, & c'est bien la source d'une des plus pures émotions d'art, c'est l'idée de vérité

Elle ne vous la donnera pas, puisqu'elle n'imite pas la nature, qu'elle n'en veut rien savoir.

— Elle donnera, dit Felizay, l'idée d'une chose sortie toute entière du cerveau de l'homme.

— Ça ne lui est pas particulier, dit Eleuthère : celui qui fait un temple ou un sphinx donne aussi cette idée.

— Elle donne l'idée d'un mouvement. Une phrase musicale est une chose qui se *déroule*, qui *se fait* devant nous, tandis qu'un tableau est une chose toute faite.

— Ça ne lui est encore pas particulier, dit Eleuthère. Une pièce de théâtre, un roman sont aussi des choses qui *se déroulent* devant nous... Non, l'idée propre à la musique, celle qu'elle donne & que les autres arts ne sauraient donner, c'est l'idée d'existences « métaphysiques »... D'abord, une phrase musicale semble un être métaphysique, je veux dire exempt des principales conditions de l'existence matérielle : elle semble n'être pas dans l'espace, & elle semble n'être pas — ou presque pas — extérieure à la conscience où elle apparaît, mais venir comme du fond même de cette conscience. En somme, elle offre cette

condition extraordinaire d'être un *être* sans être un *objet*. (7) [Voilà pourquoi les gens « positifs », les gens « sérieux » n'aiment pas la musique. Ni les grands amants du monde extérieur (Gautier, Victor Hugo). Ni les grands orgueilleux, quoi qu'ils en disent (Sarah, Napoléon, les grands ténors) : un goût trop prolongé pour cette chose irréelle leur semble une négation de l'existence concrète & — au fond — de la leur. Ni les grands amoureux (oui, les grands amoureux), si l'on appelle ainsi ceux qui veulent dans l'amour surtout prendre un *objet*, & non ceux qui surtout veulent goûter un *climat*, qu'on pourrait appeler les grands voluptueux & qui eux, en effet, adorent la musique. (8) Voyons, il est certain que si Tristan aime la musique, don Juan, Valmont, Julien Sorel ne l'aiment pas.] (9) Et puis enfin

(7) Comme les *êtres* de la mathématique. A cela tient peut-être cette affinité tant remarquée par les pédagogues entre le goût de la musique & l'aptitude mathématique.

(8) Il disait quelquefois : il y a deux sortes d'amants : les amants *plasticiens* & les amants *musicaux*. Les premiers se plaisent aux *actes;* les seconds aux *états*... Les femmes goûtent beaucoup les amants musicaux... Elles seraient désolées s'il n'y en avait pas d'autres...

(9) C'est encore parce qu'une phrase musicale semble un être métaphysique que les vrais amants de la musique aimeront toujours moins la musique accompagnée de

la musique, outre qu'elle semble elle-même un être métaphysique, peut de plus exprimer des êtres métaphysiques, je veux dire des *genres*, que les autres arts ne sauraient exprimer qu'en les fixant encore dans un *objet* : elle dira, par exemple, la tristesse, le calme, le mouvement, tandis que la peinture ne dira que la tristesse *d'une figure*, le calme *d'un bois*, le mouvement *d'un ruisseau*...

— Et voilà! exulta un jeune homme qui avait lu peu de manuels d'esthétique, la musique dit l'Inconditionné...

— Oui, arrêta le général, mais elle ne dit que cela. Demandez-lui donc de dire *ma* tristesse, *votre* tristesse — les choses qui *sont*, en somme —, elle ne le peut pas. Elle est incapable du Conditionné. (10)

---

paroles : les paroles, en évoquant inévitablement des objets, leur volent pourrait-on dire de la métaphysique & les forcent au concret. Pour la même raison, cette musique avec paroles aura toujours les préférences de ceux qui au fond n'aiment pas la musique (presque tout le monde) : les paroles les soulagent un peu de cette *absence d'objet* où les force la musique. — Mêmes réflexions pour la musique « à solistes » : ici c'est la forme extérieure du pianiste, du chanteur, surtout de la chanteuse, qui apporte la notion d'objet & aide tant de gens à supporter la musique.

(10) Moins vrai depuis certaine musique moderne, qui dit par exemple *Ce qu'a vu le vent d'Ouest* (Cl. Debussy, *Préludes)*; mais pas encore *ce qu'a vu le vent du Sud-Ouest*...

— C'est sa supériorité.

— C'est son infériorité.

Mais tous, de sang théologien :

— C'est sa supériorité.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, dit Eleuthère, c'est sa particularité.

— Voyons! Le genre est supérieur à l'individu.

— Il n'est pas supérieur, il est autre.

— Il est l'infinité des individus.

— Oui, mais l'infinité *indécomposable*, c'est-à-dire telle que si l'on touche un seul de ses éléments elle s'évanouit... Peut-on dire que celui qui possède une infinité de choses dont il ne peut toucher aucune soit plus riche que celui qui n'en a que deux ou trois mais qui les a bien?

— Enfin, dit Felizay, le genre *contient* l'individu.

— Oui, mais pas du tout comme une chose plus grande en contient une moins grande, pas du tout comme 15 contient 12 ou comme ce vase contient ces fleurs; le genre contient l'individu comme une chose en contient une autre, encore inexistante, & *dont l'apparition est justement fondée sur la disparition de la*

première, comme l'eau contient l'oxygène (11) ou comme la trajectoire d'un mobile contient les points qui sont sur elle.

Alors entrèrent en scène des jeunes personnes.

— Pourtant, dit l'une d'elles, M. Bergson nous dit qu'une fois qu'on aura saisi le mouvement, c'est *par simple diminution* qu'on trouvera les points fixes.

— Il le dit, mais il ne le fait pas... Une fois qu'il a saisi le mouvement — le mouvement de la « vie », par exemple, l' « élan vital » — ce n'est pas du tout par une « diminution » ou par une modification quelconque de ce mouvement qu'il trouve les formes vivantes, mais bien en sortant résolument de cette notion de mouvement & en entrant dans celle de forme. [Car les formes comportent par rapport au mouvement interne qui les suscite — par rapport à leur *formation* — une addition arbitraire qui empêche qu'on les en déduise... Connaître la loi de formation des nombres ne

(11) Il s'amusait, en bon byzantin, de ces « phrases » dans lesquelles le complément du verbe, du seul fait qu'il existe, sonne la mort du sujet. Dire : « l'eau contient l'oxygène », c'est, disait-il, prononcer une phrase qui se suicide du fait qu'elle se développe.

fera jamais connaître la *forme* d'un nombre, 3 ou 4 par exemple, avec ses propriétés particulières...] (12) D'ailleurs, M. Bergson vous dit aussi qu'entre l'arrêt & le mouvement il n'y a pas de commune mesure.

— Certes.

— Alors, comment y en aurait-il une entre le mouvement & l'arrêt ?

Puis, les voyant songeuses, il ajouta :

— La flèche, n'est-ce pas, n'est pas en mouvement puisqu'elle n'est à chaque instant qu'en un point déterminé...

— Oui.

— Eh bien, il y a le contraire (il allait dire la « réciproque », mais il épargna leur jeunesse) à quoi l'on ne songe pas & qui n'est pas moins vrai... : la flèche n'est en aucun point déterminé... puisqu'elle est en mouvement.

On passa au salon.

Dès ce moment, les positions à l'égard du nouveau venu étaient prises : les gens faits —

(12) On pourra supprimer cette partie entre crochets si on la trouve trop ardue pour ceux auxquels s'adressait Eleuthère.

ou à situation faite — étaient contre lui (ils venaient de s'apercevoir qu'il avait mené toute la discussion); les gens en train de se faire, les jeunes gens & les femmes, étaient pour lui.

Le reste de la soirée fut léger. Eleuthère évita soigneusement toute idéation. Après son départ, on le jugea. Les deux partis portèrent les mêmes jugements sous des formes diverses : les uns le trouvèrent pédant; les autres instructif : les premiers, ergoteur; les seconds, analytique...

On le réinvita.

Ses ennemis (sauf Léon qui ne voulait plus le voir) se firent une raison. Leleude, vieux gamin méconnu, faisait des mots avec lui. D'autres prirent le parti de le protéger. D'autres, une fois certains qu'il ne songeait pas à écrire, lui devinrent amis. Et beaucoup l'exploitèrent.

De son côté, il faisait des concessions. Il comprenait que pour ces gens-là le monde extérieur existait, & il leur épargnait les idées.

D'ailleurs les voir de temps en temps l'amu-

sait. — Il y a bien, pensait-il, la croyance un peu agaçante qu'ils ont d'être supérieurs... Mais, en somme elle s'explique : ils sont très supérieurs à leur public ; tandis que tous ceux qui lisaient Saint-Evremond écrivaient aussi bien que lui...

Et puis, on l'écoutait, on le consultait. Il en était flatté. Il s'avouait d'en être flatté. Il se surprit à croire que, comme il s'avouait cette faiblesse, il en était affranchi.

Et les femmes lui faisaient fête.

Elles l'interrogeaient sur l'amour & ses environs.

Un jour, c'était sur l'amitié d'homme à femme. — Il la croyait impossible. A cause principalement du refus de la femme d'abdiquer la conscience de son pouvoir. Une femme, disait-il, peut très bien admettre qu'un homme soit près d'elle sans désir; mais elle entend penser que c'est parce qu'elle le veut bien, & que cela changerait si elle le voulait... Elles protestaient : c'était si bon cette certitude de n'être point désirée ! c'était

si reposant !... Mais il posait la question cruciale : une femme admettra-t-elle qu'un homme soit assez son « ami » pour qu'elle tolère l'idée qu'il la vît se dévêtir sans en être troublé ?... Elles sursautaient. Naturellement non... Alors ? Qu'est-ce qu'une amitié où l'un se dit que l'autre le considère toujours comme un esclave possible ?

En somme, disait-il, l'amitié d'homme à femme exige deux conditions :

La première c'est que l'homme soit affranchi du désir de la femme. C'est rare. Pourtant, un homme un peu dégénéré a des types de femmes qui ne l'excitent pas.

Mais la seconde condition est bien autrement rare. C'est que la femme accepte cet affranchissement.

D'ailleurs, remarquait-il, les femmes sont les premières à nier cette amitié... Il suffit qu'un homme soit le familier d'une femme, — en raison parfois de simples circonstances, d'une parenté par exemple, — pour que toutes les autres le disent amoureux d'elle... C'est si clairement l'intérêt de votre sexe que nous pas-

sions pour constamment épris !... D'ailleurs, c'est drôle : on se sent comme des devoirs envers une femme qu'on passe pour aimer.

Puis, disait-il encore, rester « l'ami » d'une femme, c'est lui supprimer l'occasion de se refuser. Et les femmes n'aiment pas ça... Il analysait la joie de se refuser. Il y a la joie de faire souffrir. Il y a la joie d'affirmer son droit sur soi-même (on affirme bien mieux son droit sur une chose en la refusant qu'en l'accordant). Il y a la joie de signifier que — asservissante — on est inasservie... Il prétendait que l'instinctif mouvement de toute femme sollicitée, fût-ce la plus amoureuse, c'est de se refuser; & il comprenait que, pour goûter cette joie, certaines aient manqué les plus belles situations... Les femmes écoutaient, indulgentes, ces incursions dans leur âme, non sans laisser entendre qu'elles étaient bien plus compliquées que ça.

A son tour, il consultait certains penseurs en vogue, français ou italiens, détenteurs officiels des questions d'amour, spécialistes en « féminités ».

Un jour, il leur demandait de quand datait l'amour — j'entends l'amour moderne, l'amour-luxe, l'amour savant, l'amour que l'on conduit au lieu qu'il vous conduise, & qui est au besoin sexuel ce qu'est la gourmandise à l'alimentation ? Visiblement ils ne se l'étaient jamais demandé : ils croyaient qu'il y a toujours eu des « amants », comme d'autres croient qu'il y a toujours eu des ouvriers, des banquiers... Ce serait pourtant intéressant de voir la naissance de cet amour, les conditions historiques de cette naissance, ses progrès, &c... Quel beau livre à faire : l'*Histoire de l'amour!*

Il leur demandait encore pourquoi ce sont certaines lignes physiques, & non pas d'autres, qui invitent à l'amour. Plus philosophiquement, quel est le caractère commun des lignes trouvées généralement « aimables » ; chez les gens, chez les enfants, chez les animaux, chez les choses même ?... Ils cherchaient... Il les aidait... N'est-ce pas surtout la courbe, en tant qu'elle est la négation de l'angle, c'est-à-dire de la séparation de directions, c'est-à-dire de la haine ?

D'ailleurs il n'insistait pas. Il eut vite reconnu que toute considération un peu sérieuse de l'amour importunait ces « psychologues ». Ce qu'ils appelaient parler amour, eux & leur public, c'était créer une atmosphère d'amour, ce n'était pas du tout chercher à comprendre la nature de l'amour... Et puis parler d'amour objectivement lui semblait toujours inconvenant devant des femmes.

Une autre fois il soutenait que les deux sexes ne diffèrent pas tant qu'on croit en ce qui les invite à l'amour : que c'est aussi les beaux yeux bien ombrés, les belles dents, la sveltesse, &c..., que, chez les hommes, les femmes trouvent aimable.

Elles se récriaient. Et d'abord, le physique de l'homme ne les intéressait pas. C'était le moral, &c... Mais il distinguait : c'est peut-être la *beauté* de l'homme — et non pas son *physique* — qui laissait de les toucher... — Il rappelait le mot d'Hermione : « Oreste a des vertus ! » C'était visiblement une résignation... Ce Racine, tout de même ! A qui se fier ?

Eh bien ! si quelque physique les touchait, c'était l'aspect de la force, de la volonté, de

l'intelligence, &c... Mais il distinguait encore : n'est-ce pas à se *faire aimer* que les invitait l'aspect de la force? Mais qu'est-ce qui les invitait à *aimer*?

Ah!... *Aimer* dans le sens de *prendre*? Mais les femmes ne connaissent pas ça... Sur quoi les bacchantes protestaient... Les femmes de quarante ans semblaient gênées... Et plus d'un homme songeait, qui avait possédé de belles femmes, mais qu'aucune n'avait serré dans ses bras...

Certains jeunes l'adoraient... Les deux frères Felizay faisaient de lui leur directeur, lui confiaient leurs inquiétudes...

Ils savaient bien ce qui leur manquait : l'Idée chez eux n'était pas assez nette, pas assez séparée de celles qui se pressent contre elle & pourtant ne sont pas elle. C'est, leur expliquait-il, qu'ils ne l'étreignaient pas. Qui dit étreinte dit limitation.

Il leur montrait comme toute l'esthétique moderne est femme : la haine qu'elle a du

clair, du défini, de l'intelligent, l'amour qu'elle a du trouble, du mobile, de l'instinctif... Ils voulaient fuir tous les ouvrages modernes, revenir aux classiques, rien qu'aux classiques... Gardez-vous-en, leur disait-il ! A votre âge ! — Qu'en faire donc, de cette littérature-femme ? — Eh ! ce que les maîtres font de la femme : s'en servir pour trouver des émotions, & lui échapper ensuite pour les dire virilement.

Ils déploraient souvent d'être nés dans ce monde dit brillant : si frivole, si pressé, tout asservi aux femmes... Il les blâmait de s'en plaindre. Ils pourraient toujours s'en retirer. Du moins ils échapperaient à ce respect du « monde » que gardent si souvent ceux qui n'y ont pas grandi... Gœthe est bien plus que Renan affranchi des belles dames : il était né mondain ; Renan l'était devenu...

Souvent on l'emmenait voir les pièces nouvelles. Comme il ne se croyait pas arbitre, il donnait sans marchander ses rires & ses émo-

tions. On le trouvait *province*... D'autres y voyaient un mépris du théâtre.

D'ailleurs il déclarait ne demander au théâtre que des émotions très simples, & les demander bien plus aux comédiens qu'aux auteurs... Une pièce, disait-il (loin des auteurs), c'est surtout une *occasion de gestes*. Le critérium de sa valeur *en tant que pièce* c'est qu'elle donne son maximum d'effet *par le fait qu'elle est jouée*. Il faisait remarquer qu'une des scènes les plus réputées du théâtre contemporain, c'était dans *Amants* la scène de la séparation, où le rôle de l'auteur n'avait guère consisté qu'à fournir à de grands comédiens une occasion de gestes touchants. Il souriait aussi du renom de « psychologue » fait à certain dramaturge ; mais il a, disait-il, fourni aux comédiennes une admirable occasion de gestes d'« amoureuse »... Il observait aussi que le drame musical trouve son apogée dans la substitution du geste à la parole : il citait le réveil de Brünnhilde & la scène du philtre de Tristan. (13)

---

(13) Il disait d'ailleurs que, plus généralement, notre sensibilité au geste est bien plus grande que nous ne croyons. Combien de nos propos sont trouvés savoureux qui ne

D'ailleurs, disait-il, il n'y a que des *personnes* & des *gestes* qui puissent avoir raison de l'extraordinaire fragilité d'attention de la gent spectateur. Les *idées* ne sont pas de taille. Car cette fragilité est extraordinaire : la « première » de *Britannicus* ne fut-elle pas compromise parce qu'il y avait ce jour-là, en place de Grève, une exécution capitale? à la « générale » de *l'Autre Danger*, la salle ne fut-elle pas distraite parce que la nouvelle se répandit de l'arrestation des Humbert?

Les jugements sur lui se précisaient.

On lui reconnaissait une certaine habileté à comprendre les sentiments des hommes; mais,

---

doivent leur saveur qu'à notre mimique & à notre ton, & deviennent insipides si nous les écrivons! Que de choses imprimées nous trouvons délicieuses parce que nous connaissons la personne de l'auteur & que nous l'évoquons *en train de dire* ces choses! Allons plus loin. Est-ce que l'impression que nous fait un vers comme celui-ci :

At Venus in silvis jungebat corpora amantum

n'est pas faite surtout de l'image de l'austère épicurien laissant errer du fond de sa retraite sa pensée sur des jeux d'enfants.

par contre, une déplorable indifférence à connaître leurs histoires. On lui accordait aussi quelque valeur dans l'intelligence de l'art, de l'amour, du mouvement, du concept... ; mais on le trouvait tout à fait inférieur dans le sentiment de l' « effet littéraire ».

Les haines aussi se précisaient.

On le haïssait de la vérité de son dilettantisme : car tous ces « dilettantes » n'arrêtaient pas de s'efforcer.

On le haïssait de ses aveux d'ignorance. A maintes questions — sur le péril chinois, sur la réforme électorale — il répondait : « Je n'ai pas d'idées là-dessus. »

On le haïssait surtout de la place qu'on lui faisait, qu'il ne méritait par aucune notoriété & qu'il ne payait ni par la peine d'écrire ni par celle d'organiser sa gloire.

La présidente ne réprouvait point ces haines. Elle avait comme un besoin latent d'être

vengée de lui. D'autre part il l'intéressait de plus en plus.

Bientôt elle décida qu'on ne fait pas de fierté avec un philosophe. D'autant plus qu'il l'adorerait dès qu'il la posséderait.

Un soir, elle lui déclara qu'on ne connaissait vraiment un homme que chez lui, & elle déplora les surveillances dont elle était l'objet.

VII

VII

Eleuthère attendait la présidente.

Étendu, il songeait :

Pourquoi ne s'était-il pas dérobé quand elle avait parlé de venir ? Il ne l'aimait pas... Est-ce drôle, la peine que nous avons à leur dire vaguement que nous ne les aimons pas, & l'aisance qu'elles ont, elles, à nous le dire carrément... C'est que nous sommes plus humains... Plus soucieux de ne point humilier... Assurément, c'est cela... C'est peut-être aussi qu'elles nous déplaisent rarement aussi complètement que nous pouvons leur déplaire...

Puis un malaise qu'il connaissait bien : qui était, dès qu'une femme voulait se lier à lui,

de sentir fixément combien à tout jamais il était distinct d'elle, étranger au cœur de la femme, à sa mesure du monde... Mais jamais il ne l'avait senti comme cette fois.

Comment la quitterait-il ?... Il dirait qu'il ne l'aime plus ?... Mais les grandes dames ne sont pas tenues d'être fières... Et elle viendrait souvent... Elle avait beaucoup de liberté... Tout ça n'était pas gai...

Puis il pensait qu'il se tirerait encore de là... Et il entendait ne point s'exagérer son malheur.

Cependant, il faisait la toilette de son salon. Faire honneur à une femme l'amusait encore... Il jeta sur le divan un élégant coussin. C'était le don d'une amoureuse platonique. Les unes, pensait-il, nous font des coussins, & d'autres s'y renversent ! Division des fonctions !... Il cacha le portrait de madame Camignani, non sans en vouloir à celle qui l'y obligeait.

Puis il se regarda dans la glace. Il arrangea sa coiffure... Hélas ! le moindre baiser déran-

gerait tout ça... Comme la coiffure des femmes tient mieux dans l'amour ! Quelle injustice !... Puis, il constata l'éclaircissement de ses cheveux, & aussi sa complaisance à trouver que ça ne se voyait pas... Mais il ne trouva point de raisons à ce que les femmes eussent pour lui la même complaisance, & il s'en attrista... Est-ce curieux, pensait-il : nous passons notre vie à prendre notre parti de leurs imperfections, & nous ne trouvons pas autrement injuste qu'elles ne prennent pas leur parti des nôtres... Il est vrai qu'elles ne savent pas que nous prenons notre parti des leurs... Et il évoqua le soin que nous prenons à leur faire croire que nous n'avons pas vu leurs défectuosités, & la tranquillité qu'elles ont à nous faire savoir qu'elles voient les nôtres ?... Est-ce cruauté de leur part ?... Manières d'enfants mal élevées ?... Ignorance de nos susceptibilités ?... C'est bien tout cela... C'est aussi le vague sentiment qu'il n'y a pas à avoir de ménagements avec les hommes. Ils sont les privilégiés !...

On sonna. Il sentit qu'il eût préféré pour-

suivre cette analyse. Il alla ouvrir. Il fit bonne contenance. Il se réjouit qu'elle eût pu venir. Tant d'empêchements eussent pu surgir !... Il lui ôta sa fourrure.

Il lui disait « vous ». Elle en fut déçue. Elle comptait, s'il eût été tout de suite familier, le remettre à sa place.

Elle voulut visiter l'appartement. Elle se promenait en reine. Visiblement, elle pensait honorer ces lieux. Elle eut des allusions ironiques & hautaines pour celles qu'on y avait reçues. Il la trouva du plus mauvais goût.

Ils revinrent au salon. Il ne crut pas pouvoir faire moins que de s'asseoir près d'elle, de lui prendre la main, & bientôt la taille... Elle se dégagea doucement, menaça de ne plus revenir... Mais il comprit qu'il n'en serait pas quitte pour si peu.

Ils prirent du thé. Ils causèrent des journaux du matin. Ils feuilletèrent des albums...

Il était plus de cinq heures. La présidente décida qu'elle n'était pas venue pour cela...

Elle ôta son chapeau, puis sa broche. Il s'approcha d'elle... Comme il l'embrassait depuis un temps, il sentit que les baisers qu'elle lui rendait ne lui apportaient pas l'effet qu'il trouvait pourtant auprès de toute femme jeune & parfumée. Il s'inquiéta... Voilà qu'à mesure qu'elle se dévêtait, un mot de Nietzsche (de Nietzsche! si elle l'avait su!) lui revenait & ne le lâchait plus : « une femme petite n'est jamais belle!... » Alors il s'appliqua à penser combien elle était désirée, honorée, combien d'hommes voudraient être à sa place, &c... Enfin, l'obscurité aidant & surtout l'obstination qu'il mit à ne pas regarder le visage de sa partner & à s'enivrer des caractères les plus généraux de l'anatomie féminine, il réussit à se croire avec sa belle Italienne...

Et la présidente se sentit aimée.

VIII

VIII

D'avoir accepté les faveurs de la présidente, Eleuthère avait du moins gagné de lui pouvoir dire quelques vérités.

Un jour qu'elle réclamait plus fort que de coutume d'avoir su dire l' « infini », la chose « naissante », la nuance « infiniment petite »,... il prit une lettre de mariage qui était devant lui & au verso il traça une petite ligne.

— Penses-tu, dit-il, que cette grandeur soit *la plus petite possible?*

— Bien sûr que non.

— Et cette autre ? (Il en fit une plus petite encore.)

— Pas davantage.

— Et cette autre ?

— Tu m'ennuies. Où veux-tu en venir ?

— A te montrer qu'il en sera ainsi tant que notre grandeur sera « déterminée », c'est-à-dire telle que toute grandeur *plus petite* qu'elle sera en même temps *autre* qu'elle.

Elle ne répondait plus. Elle commençait à se méfier. Il continuait :

— Et qu'alors nous n'aurons la grandeur « la plus petite possible » — l'infiniment petite — qu'en infirmant cette notion de « déterminé », c'est-à-dire en posant une grandeur telle que toute grandeur *plus petite* qu'elle ne soit plus *autre* qu'elle.

Elle le crut fou.

— Je voudrais bien savoir, dit-elle, comment une chose peut devenir plus petite, c'est-à-dire changer, & en même temps rester la même. (1)

— En étant, *par définition*, une chose qui

(1) Rigueurs peu féminines.

change. C'est précisément l'infini... Tu vois bien que tu ne le diras jamais, toi qui ne dis que des images, c'est-à-dire des objets, c'est-à-dire des choses fixes.

Elle se rebiffait. Elle avait dit le nuage, le clair-obscur, le rêve!...

— Images décolorées, dit-il, mais toujours images. Le rêve, c'est du moins-fini, ce n'est pas de l'in-fini.

— Enfin, comment peut-on le dire, ton « infini »?

— En mourant résolument à toute espèce d'image & en s'installant dans la définition... Mais quelle femme fera cela! Quitter des choses qu'on voit, que l'on sent, que l'on touche, quitter tout ça pour un produit de l'esprit!... Mais ça ne te fâche pas, n'est-ce pas, ce que je te dis là?... Puisque vous avez décidé que l'Instinct est au-dessus de l'Intelligence... Et puis ta part n'est pas petite... Tu as enrichi le sensible... Où les autres voyaient une nuance, toi tu en as vu vingt... Tu as de belles images...

Elle restait boudeuse...

— Tu ne peux pourtant pas, dit-il, être à la fois Victor Hugo & Spinoza.

Mais c'est justement ça qu'elle voulait être.

Puis elle le faisait parler encore de l'Infini. L'œil attaché sur lui, elle le regardait mourir au monde sensible, s'abîmer dans cette chose qui « change en restant la même », s'enivrer de la contradiction... Elle sentait que leurs « dionysiasmes » à elles étaient des choses bien sages auprès de ce vertige & que c'est bien en effet l'apollinien le vrai érotique... Elle sentait aussi que ce jeu de l'Infini est le jeu des vrais patriciens, & son magasin d'images lui semblait subitement de la verroterie pour nègres supérieurs...

Et elle détestait celui qui lui donnait ces pensers.

Une autre fois, elle lui demandait :

— Qu'est-ce que c'est enfin que ce fameux bergsonisme ?

Comme le chevalier bleu conduit la noble Elsa, il la conduisait vers la fenêtre :

— Regarde cet arbre, disait-il... Tu crois qu'en le regardant tu t'occupes à sentir une chose ? Tu crois que tu fais acte de connaissance vive ? Observe-toi bien... Voici ce que tu fais : tu suscites, *à propos* de cette chose & *hors* d'elle, une catégorie que tu as préalablement dans l'esprit — la catégorie d'arbre — & puis tu poses que cette chose rentre dans cette catégorie...

Elle convenait que c'est en effet ce que font la plupart des gens.

— Et comme cette catégorie ce n'est pas toi qui l'as faite, comme tu te bornes à la ramasser toute faite dans le commerce & à l'employer mécaniquement, tu vois quelle est la veulerie de cette connaissance... Et c'est la connaissance de la plupart des hommes, & dans tous les domaines... Tous à peu près s'endorment dans la paix & l'orgueil des catégories... Alors des gens surgissent, qui les réveillent : Kant, Nietzsche, Bergson... Ils dissipent ces clartés apprises & suscitent la grandeur de l'obscurité retrouvée... Car cette grandeur est réelle : ceux-là qui devant la nature (il pensait

à son Italienne) savent mourir à leurs catégories & prendre avec les choses un contact innommé, ceux-là sont grands.

Elle prenait ça pour elle. Elle buvait ses paroles. Il ajouta :

— Mais d'autres sont plus grands. C'est ceux qui, par-dessus ce naufrage voulu des formes, font des formes nouvelles... Trois grades dans le connaître : tout en bas, le croupissement dans les catégories héritées — c'est la mort ; plus haut, le retour aux choses elles-mêmes — c'est la passion ; plus haut encore, l'invention de catégories — c'est l'action...

Elle goûtait moins ces dernières réflexions.

Une autre fois, comme elle vantait la dernière œuvre d'un célèbre ironiste, il ne « marchait » pas...

— Et puis, disait-il, je n'aime pas ceux qui raillent les hommes. J'aime mieux ceux qui les comprennent. Et comprendre, c'est toujours aimer.

Elle était curieuse qu'on lui montre ça. Pour elle, elle savait bien qu'il y avait un tas de choses qu'elle comprenait très bien & qu'elle n'aimait pas du tout.

— C'est parce que tu confonds « comprendre » & « avoir compris ». Comprendre, être *en train* de comprendre, se sentir en train de s'accroître & tenir en même temps la chose qui vous accroît (qu'elle vous soit sympathique ou non, qu'importe !), qu'est-ce que c'est que ça, voyons, si ce n'est pas aimer ?

Souvent elle lui enviait les bases de ses pensers & comme ils semblaient plonger au loin dans son esprit & dans son cœur.

Il répondait :

— C'est que j'ai derrière moi quinze ans de pure vie... Quinze ans où je vivais, où je pensais, où j'aimais... pendant que, vous autres, vous faisiez des livres.

Puis, laissant son cas :

— En somme, deux sortes d'écrivains. Ceux

qui, pendant des années, amassent des émotions sans songer à en rien faire & qui un jour — souvent par hasard, parce qu'il faisait trop mauvais pour sortir, — en font quelque chose. Ils s'appellent Lamartine, Rousseau, Descartes. Ils écrivent tard. Ils ne refont jamais leur première œuvre parce qu'ils l'ont faite pour eux... Et puis ceux qui, ayant fait des vers au collège ou des nouvelles ou des pièces, continuent toute leur vie...

Les premiers écrivent parce qu'ils ont des idées. Les seconds cherchent des idées parce qu'il faut écrire (2)...

Car c'est très drôle l'obligation que vous vous décernez d'avoir tout le temps des idées... Quand vient le mois d'août & que les journaux demandent aux auteurs ce qu'ils préparent pour l'hiver, pas un pour répondre : « Je ne prépare rien, je n'ai pas d'idée pour le moment. »

Elle alléguait alors les besoins d'argent, les

(2) Parmi ces derniers, qui cherchent des idées parce qu'il faut écrire, il y a encore une subdivision : il y a ceux qui les trouvent & ceux qui ne les trouvent pas.

traités avec les éditeurs, la nécessité parisienne de ne point se faire oublier...

Et, à son tour, elle lui apprenait bien des choses.

Il fustigeait aussi son besoin de succès. Il la voyait heureuse du moindre article aimable, malheureuse du moindre « éreintement »... Et voilà, disait-il, ce qu'ils croient une « orgueilleuse » !

Parfois elle se vengeait...

Un jour elle lui dit :

— Sais-tu ce qu'ils disent chez moi ?... Ils disent que ton désintéressement n'est qu'une façade... Qu'au fond tu serais tout aussi content que les autres d'avoir un nom, une cour, des interviews, des portraits dans *Je Sais Tout*... Ça t'embête ça, hein ?... Tu ne trouves rien à répondre...

Il dit lentement, du fond de son fauteuil :

— Je me demande s'ils n'ont pas raison.

Le soir, il dit aux Felizay :

— Ce qui distingue les philosophes des littérateurs, ce n'est pas qu'ils dédaignent la gloire, c'est qu'ils ne l'ont pas...

Souvent elle lui lisait une page qu'elle venait de faire, & imprudemment lui demandait son avis.

Il y déplorait toujours une volonté visible & continuelle d'être rare; les choses à quoi l'on compare dites plus longuement que les choses comparées; une savante impropriété de termes...

Il lui conseillait d'apprendre les langues qui avaient formé la langue qu'elle employait; d'essayer de temps en temps de dire les choses dans le moins de syllabes possibles... Il l'engageait aussi à éviter les citations de trop bons auteurs.

Elle voulait que sa phrase fût « en désordre ». Il l'engageait à d'abord la bien ordonner, pour elle, puis à la déranger ensuite... Quel travail! disait-elle. Qui le saurait?

D'ailleurs, il l'assurait que ce qu'elle écrivait, étant visiblement fait pour de tout autres que lui, pouvait être fort réussi sans lui plaire... Il l'assurait aussi que le propre d'un créateur, c'est de savoir laisser son œuvre à un certain degré d'imperfection...

Elle se rebiffait. Ses œuvres étaient belles. Elles avaient de la « vie », du « mouvement »...

Il s'insurgeait. Ça devenait assommant, cette religion du « mouvement »... Encore des histoires de femmes, qui ne savent que l'émotion... Est-ce que La Bruyère a du « mouvement » ? Est-ce que Flaubert a du « mouvement » ? Est-ce que l'art, au fond, n'est pas le contraire du mouvement ? Est-ce qu'il ne consiste pas à rendre le *sens* d'un mouvement ? C'est-à-dire à être l'*idée* d'un mouvement ? Et est-ce que l'idée d'un mouvement est un mouvement ?

Mais elle s'insurgeait à son tour. C'est lui qui devenait assommant avec ses « idées »... Ce n'est que par le mouvement, par la vie,

par la peinture de la vie qu'on peut être nouveau... En fait d'idées, tout est dit.

— Ah! vraiment? Tout est dit?... Mais rien que sur l'amour, où vous écrivez depuis deux mille ans, qu'est-ce donc qu'on a dit? qui en montre un peu le sens? qui ne soit pas pure description? N'est-il pas stupéfiant que, dès qu'on veut quelque *idée* sur ce sujet où des milliers d'hommes ont écrit, on ne puisse pas sortir de deux ou trois noms : Spinoza, Stendhal, France?... Et sur l'art? Et sur la passion religieuse? Et sur la passion idéologique? Sur le *sens* de ces choses? Tu trouves que tout est dit?... Tu n'es pas difficile!... La vérité, c'est que rien n'est dit... Seulement c'est commode quand on n'a rien à dire de trouver que tout est dit.

En vérité, son style, ses images, ses toilettes..., il trouvait tout cela d'un mauvais goût soutenu... Tout en elle le choquait dans son aristocratisme : sa furie d'étonner, son impolitesse, l'exploitation de l'impunité assurée à son sexe, son impudeur romantique, ses dons inorganisés, l'inorganisation montée

en esthétique... Dans l'amour, elle l'exaspérait : ses gaucheries, ses minauderies, ses manières de « petite fille » qu'il eût trouvées charmantes chez d'autres, lui semblaient ridicules chez cette païenne patentée... Et puis, son manque de fierté passait la mesure. Elle s'imposait. Il ne lui demandait même pas si elle avait eu d'autres amants : que lui fallait-il donc pour qu'elle comprît qu'on ne l'aimait pas?... Enfin, il se fatiguait avec elle sans plaisir.

Ce jour-là, il lui en voulait plus que d'habitude. (Il avait dû, pour elle, contremander madame Camignani.)

Il ne cessait de la harceler, de la blesser où il la savait sensible. Pourquoi, l'autre jour, était-elle venue dîner à neuf heures, faisant attendre vingt personnes ? Pourquoi recevait-elle sur une chaise longue, quand elle n'était pas malade ? Pourquoi disait-elle « ça n'existe pas » d'ouvrages qu'elle n'avait même pas lus ? Pourquoi refusait-elle le très bon portrait que C... venait de faire d'elle?... Pourquoi tout ça? Pour faire des « effets ». Parce qu'elle ne pensait qu'à « faire des

effets »... Parce que c'était toute sa vie... Est-ce qu'elle croyait qu'il ne la voyait pas — en face d'un tableau, en face d'un paysage, en face des plus grandes choses — est-ce qu'elle croyait qu'il ne la voyait pas, au lieu de s'offrir à l'émotion, se demander ce qu'elle allait bien pouvoir dire de rare & de mémorable?... Est-ce qu'elle croyait qu'il ne l'avait pas vue, l'autre jour, dans l'atelier de C..., pendant qu'ils étaient tous émus devant ces dessins de Rembrandt, préparer le truisme fleuri qu'elle leur avait servi ?... Était-elle assez peu sincère ? assez peu vraie ? assez peu simple ?...

Elle était à bout :

— Tu m'embêtes à la fin, avec ta « simplicité »... Ce n'est pas ma partie. Là. Tu devrais pourtant comprendre ça... Est-ce qu'on est simple quand on convie le monde entier à venir vous voir sentir?... Et puis tu parles sans savoir... Tu ne sais pas ce que c'est qu'une situation à soutenir... Ça t'est commode, à toi, d'être simple... Tu as trois ou quatre types qui te font la première place, qui savent pourquoi, qui t'aiment... Moi, j'ai vingt mille snobs qui n'ont pas lu une ligne

de moi, qui m'admirent parce que je les *épate*, & qui demain me casseront les reins si je ne les épate plus... Il faut que je soutienne leur épatement... Penses-tu que ça se soutienne avec de la « simplicité » ?... Tu n'as pas encore compris que ces « effets », ça fait partie de mes frais généraux ?... Tu crois que ça m'amuse de me morfondre chez moi jusqu'à huit heures & demie pour faire mon entrée à neuf? Tu crois que ça m'amuse de refuser ce portrait qu'il faudra tout de même que je paye ? Tu crois que ça m'amuse d'être tout le temps en mal de pensées lapidaires?... Et avec tout ça ma situation baisse... Il y a des concurrences terribles... Je commence à avoir vidé mon sac d'images. Je n'ai pas de métier... Je ne sais même pas le français... Je ne peux plus tenir... Et puis l'étranger ne donne pas... J'ai de grands ennuis... Voilà ce que tu aurais vu si tu étais plus humain...

Il allait s'attendrir. Elle le lui épargna. Elle reprit fièrement :

— Et puis ce n'est pas à toi de me faire ces reproches-là... C'est parce que je ne suis pas « simple » que je suis la femme que je suis... & que tu as : que je suis le luxe, la superfluité,

le raffinement, l'amour multiplié, toujours insatisfait, opulent, éperdu..., l'amour enfin !

Alors il éclata :

— Tu es l'amour ? Toi ?... Tu es le bavardage de l'amour. Oui. Tu es le désir de troubler par l'amour ; de régner, d'humilier, de torturer par l'amour... Voilà comme tu es l'amour... Ton fameux « besoin de jouir » que tu nous cornes aux oreilles, c'est le besoin de te pâmer à renifler ta puissance. Voilà ce que c'est & rien de plus... Hors de ça, tu es bien la créature la plus nettement dénuée de tout ce qui est l'amour... Qu'est-ce donc que ton acharnement à l'amour « compliqué » sinon l'affreuse misère de ta sensualité native ?... Crois-tu que je n'ai pas vu que tous tes spasmes sont simulés ?... Crois-tu que je n'ai pas vu ton souci qui ne te quitte jamais de ne pas te fatiguer, de ne pas vieillir tes formes, de ne pas compromettre ton teint pour le soir ?... Et crois-tu que je n'ai pas vu que dans tes instants les plus « éperdus » ta préoccupation la plus farouche est de surveiller la prudence de ton amant ?... Et tu es l'amour !... Ah ! c'est autre chose que toi les femmes qui « sont » l'amour !... Elles

acceptent les risques de l'amour, celles-là... Elles ne s'occupent pas à humer leur puissance; ça leur volerait de l'amour... Et le don & le désir sont inscrits dans leurs formes, dans leurs mouvements, dans leur moindre dévêtement, comme l'égoïsme & l'impuissance sont inscrits dans les tiens... Et puis elles n'écrivent pas sur l'amour, celles-là... Crois-moi, c'est autre chose que toi...

Elle ne répondit rien. Elle se rhabilla. Elle s'en alla sans dire quand elle reviendrait.

Elle organisa une police. Elle apprit l'existence de l'Italienne. Au bout de deux jours, elle vit sortir de chez Eleuthère une grande femme onduleuse, à l'air noble & heureux.

Elle la suivit quelque temps. Elle s'appliquait à la trouver mal habillée, à se répéter que les étrangères ne sont pas soignées... à prendre en dérision l'homme qui lui préférait cette femme obscure... Elle sentait combien cette femme était plus belle qu'elle & comme Eleuthère devait l'aimer...

Elle se fit conduire chez Raoul Léon... Le lendemain paraissait dans une feuille à la mode une note injurieuse pour Eleuthère.

IX

IX

Deux heures du matin. Ils étaient réunis autour d'une table de café. Eleuthère, silencieux, sur un canapé rouge; en face, les deux Félizay qui avaient voulu passer ces heures avec lui & semblaient vouloir comme s'imprégner de son image, & Paul Rodrigues.

Paul Rodrigues dégouttait de bon sens. — Que ceux-là qui ne vivent que pour le monde, qui veulent ses voix & ses hommages, aient perdu le droit de s'élever au-dessus de ses mépris, rien de plus juste... Et peut-être l'in-

jure les blesse-t-elle réellement... Mais qu'un Eleuthère, qui toute sa vie avait dédaigné les suffrages des hommes, fût tenu tout d'un coup & parce que ça leur convenait d'être sensible à leur insulte, voilà qui le dépassait..., &c..., &c...

Eleuthère répondait avec l'aisance d'un homme qui a passé une nuit à se poser ces questions... Tout cela serait vrai s'il avait vécu comme Kant ou Pythagore... Mais il ne l'avait pas fait... En allant chez ces mondains, il avait tacitement accepté leur morale... Et puis, ajoutait-il, je n'ai pas à invoquer autant que vous le dites mon indifférence à l'opinion.

— Quoi ! vous allez nous faire croire que les injures de ce matamore vous émeuvent ?

— Je ne dis pas ça.

— Alors quoi ? Le mépris que ces gens auraient de vous si vous vous dérobiez ? Elle vous touche maintenant, l'opinion de ces gens-là ?

— Elle ne me touche pas. Je dis que je n'ai plus le droit de la dédaigner.

— Et pourquoi ?

— Je l'ai trouvée bonne à prendre quand elle me flattait.

Mais Rodrigues ne désarmait pas :

— Vous n'avez qu'à ne plus voir ce monde-là & à vivre avec vos amis... Et vous ne pensez pas, je suppose, que nos sentiments changeraient parce que vous auriez négligé de répondre à ce drôle ?

— Je sais que les vôtres ne changeraient pas.

Les deux jeunes gens protestaient. Les leurs aussi ne changeraient pas. Ils l'adjuraient de le croire... Il les remerciait du regard, les savait sincères dans leur inconnaissance d'eux-mêmes.

Ils se mirent à flétrir l'immoralité d'une issue fatale... Ce serait trop « immoral » s'il tombait, brutalement, à son âge, en pleine force, &c... Pas plus immoral, disait-il, que la naissance d'un Newton ou que l'apparition de l'Homme sur la terre... Un accident heureux

n'est pas moins immoral qu'un accident malheureux... C'est l'*accident* qui est immoral.

Ils passèrent au « courage » des provocateurs. Le cas de Déroulède provoquant Clemenceau qu'il savait redoutable leur parut singulier. Par contre le cas de don Annibal qui se défile dès qu'il sait à qui il va avoir affaire leur parut symbolique... Ils remarquèrent qu'en italien « brave » veut dire « adroit »... Rodrigues rappela aussi le cas d'Hector. Son frère Helenus l'exhorte à provoquer Ajax. Hector hésite. « Ton heure de mourir n'est pas venue, lui dit Helenus. Les dieux me l'ont dit. » Là-dessus Hector se précipite; on ne peut plus le tenir (1)... — Puis ils envisagèrent cet effet des lois de l'honneur, à savoir qu'un habile escrimeur peut, avec des injures, supprimer tous ceux qui lui déplaisent...

— Assurément, dit Eleuthère, le souci qu'ont les hommes de ne point se montrer

(1) *Iliade*, VII, 47. — Les dieux eux-mêmes ne sont pas exempts de cette prudence : « Non, je ne combattrai pas Jupiter, dit Neptune aux dieux qui lui demandent son concours, parce qu'il est bien plus fort que nous. » (*Id.* VIII, 210)

incapables d'exposer leur vie favorise l'abus de la force... C'est une conséquence très embêtante, quand on n'est pas les plus forts... Il faut pourtant la supporter, par égard pour le principe d'où elle vient. Car il est très important que la capacité d'exposer sa vie reste pour les hommes un principe supérieur.

— D'abord, fit Rodrigues, est-ce toujours aussi important ? La capacité de s'exposer doit-elle être aujourd'hui une aussi grande valeur, alors qu'elle est en somme beaucoup moins *nécessaire* ?... Voyons, ce que le courage pouvait apporter au bonheur de l'espèce est obtenu... La nature est domptée ; les fauves sont relégués ; le seul bienfait de la guerre, le triomphe des races supérieures, est chose faite... (2)

— Le malheur, dit Eleuthère, c'est que la principale preuve qu'une race soit supérieure, c'est qu'elle a triomphé. En sorte qu'on pourra toujours se demander si une guerre n'est pas nécessaire, précisément pour amener le triom-

(2) On reconnaît là les atteintes d'une certaine morale dite évolutionniste.

phe d'une race, laquelle, pour son triomphe, sera dite supérieure...

— Eh bien ! admettons que la capacité de s'exposer soit toujours nécessaire... Au moins n'érigerons-nous en valeur que la capacité de s'exposer pour une chose qui en vaut la peine.

Eleuthère se souvint :

— « Courageux, mais seulement quand il le faut, » dit-il doucement. (3)

— Certainement.

— Mais sait-on toujours quand il le faut ?... Ne risque-t-on pas de croire qu'il ne le faut pas, alors qu'il le faut ?... Le plus prudent, n'est-ce pas encore de consentir à être courageux sans être tout à fait sûr qu'il le faut ?... Et puis, dit-il tout bas, c'est peut-être une « valeur » encore pour autre chose : c'est une victoire sur soi-même...

— Ça, c'est bien contestable. Quand s'exposer ne paraît pas nécessaire, la victoire sur soi-même pourrait bien être de se priver du danger, au même titre que dans l'autre cas elle est de l'affronter.

---

(3) Gobineau, portrait d'Ulysse. *(Essai sur l'inégalité des races humaines,* IV, 3)

— Oui, je sais. Je sais même la démonstration. (4) C'est parce qu'alors on triomphe de la témérité, laquelle est une passion au même titre que la peur.

— Justement.

— Seulement, en s'exposant à la légère on triomphe peut-être de l'amour immodéré de la vie.

— Mais l'amour immodéré de la vie, ce n'est pas une passion, c'est la raison, c'est la raison même... En vérité, je me demande parfois pourquoi vous avez gardé votre nom d'Eleuthère ?

— C'est peut-être que je me suis libéré de la raison...

Puis, comme ils se levaient :

— Allons, dit Rodrigues ! vous exposez votre vie sans être sûr que ça en vaut la peine, vous voilà tout à fait un « bon français » !...

---

(4) Allusion à ce que Rodrigues vient de paraphraser un théorème de l'Ethique (IV, 69) : *il y a autant de vertu à éviter les dangers qu'à en triompher...* Ah ! disait Eleuthère, si l'*Action française* connaissait ce théorème, & son corollaire !... — On sait que Platon soutient la même doctrine. *(Lachès* ou *du Courage) :* on sait aussi que les Grecs sont des Juifs. (Voir Gobineau, *loc. cit.*, & d'autres savants)

— Pardon, dit Eleuthère, il me manque la fanfaronnade.

Ils sortirent. Ils continuaient sur le duel des propos raisonnables & insexués auxquels Eleuthère ne prenait plus part... Avenue du Bois, ils s'assirent sur un banc... Au milieu d'un silence Eleuthère leur dit :

— Je songe au courage... En somme il ne consiste pas du tout à accueillir sans peur l'idée de danger, il consiste à masquer cette idée par une autre... Par exemple par l'idée de la *grandeur* qu'il y a à s'exposer, ou de la *gloire* qu'il y a à mourir, ou de la *joie* qu'il y a à se venger, ou encore par cette idée que la chance vous favorisera & que vous ne serez pas atteint... Chez moi malheureusement ces idées ne réussissent pas à s'imposer, l'idée de danger subsiste, & j'ai peur... Après quoi il arrive que ma volonté inhibe les mouvements de la peur : le tremblement & la fuite. Et ça, c'est encore du courage : on a l'idée du danger, on a peur, & on domine la peur... Mais ils

parlent d'un autre courage, qui est le vrai, disent-ils : c'est d'avoir l'idée du danger & point de peur... Ça existe-t-il ? L'idée claire & nue du danger peut-elle ne point créer la peur ?... Peut-être, après tout, chez des cœurs bien accrochés, qui n'ont pas de tendance à battre trop vite.

Il rêva :

— Se *sauver :* signifie proprement « assurer son salut »... A fini par signifier « s'enfuir ».

Il leur dit encore :

— La fierté, l'honneur, l'orgueil, quelle est la volonté inscrite au fond de tout ça ? Voyez : la tête s'élève au-dessus de l'entourage, les membres se raidissent, les muscles se contractent, tout l'être prétend à se créer une *différence* avec l'extérieur... C'est clair, la fierté c'est la *volonté d'être différent*... Or, cette volonté-là, c'est elle qui fait les chauvins & les snobs, c'est entendu, mais c'est par elle aussi que quelque chose un jour se mit à *dif-*

férer du monde inanimé. C'est elle qui fait la Vie. L'homme ne lui fera jamais trop de place.

Puis :

— Une fois que la Vie est bien assurée par cette *volonté de différence,* nous paraissons nous autres — philosophes — qui nous mettons à tendre vers l'existence in-différente... Et les hommes s'arrêtent surpris, charmés, conquis... Allons ! nous n'allons tout de même pas perdre le monde pour garder nos succès... Crions-le donc : ils n'ont attaché que trop d'importance à nos jeux.

Il dit :

— Une des forces des héros c'est le pouvoir qu'ils ont, au reçu d'un horion, de toujours s'indigner & de ne jamais se demander s'il ne se pourrait pas qu'ils ne l'eussent pas volé... Un Diomède frappe quelque Lycaon ; celui-ci riposte par un très mauvais coup ; le Diomède s'élance *indigné!...* Il a complètement oublié que c'est lui qui a commencé... C'est comme

cette Chimène ! Qu'est-ce qu'elle nous veut à réclamer « justice » ? Son père n'avait qu'à ne pas gifler don Diègue... Et ces filles du Rhin ! Qu'est-ce qu'elles ont à traiter Alberich de voleur ? Il était convenu que celui qui maudirait l'amour aurait l'Or... Suis-je assez platement juste ? Suis-je assez enjuivé ?...

Hélas ! l'attaque de ces gens ne m'indigne pas... Je la trouve méritée... Je les ai gênés. J'ai eu plus d'esprit qu'eux ; j'ai coupé leurs effets ; j'ai plu à leurs femmes...

... Et puis le philosophe n'a pas à plaire aux femmes... Si tu méprises leur chair, ne tente pas leur chair... Tu méritais ton sort, ô Jean-Baptiste ! patron des philosophes jolis garçons...

Il s'attristait de se sentir si juste en allant au combat.

Et si peu offensé !... L'injure de ces humains ne l'offensait pas plus que l'aboiement des chiens n'offense les humains...

Il s'attristait encore d'avoir été toujours heureux & de ne savoir point haïr...

... Enfin il se sentait humain pour l'adversaire... Comme tous les grands vaincus... Comme Hector. Comme Curiace...

Le jour naissait, très pur... Tout ce que les bonnes gens disent depuis deux mille ans sur la douceur du matin lui parut admirable... Il goûtait d'être, de sentir... Il se souvint que Spinoza fut accusé par ses ennemis de s'être à son lit de mort cramponné à la vie contingente... Il pensa que ce devait être vrai.

Il se surprit à être convaincu que les choses extérieures existaient réellement, hors du percept qu'il en avait... Tout, après lui, continuerait d'être...

Des hommes marcheraient auprès des jeunes [filles. (5)

.....

.....

(5) Souvenir d'un grand poète qu'il eût aimé connaître.

Un moment il se crut redevenu un philosophe : il chérissait l'idée de la mort... C'était, tout humainement, — amenée par l'idée de jeune fille & d'amour — l'idée d'échapper à la vieillesse.

Il songeait à la fin de Socrate, au milieu d'hommes nombreux. Qui allaient devenir un monde... C'est qu'il avait enseigné, celui-là... Il avait consenti à de la gravité, à des évidences, à des redites, à des surabondances de preuves... Et il avait été social. Il avait voulu que d'autres fussent comme lui : il avait voulu créer de l'être semblable à lui : il s'était donné.

Il songeait à ceux qui avaient laissé un nom, une œuvre... Qu'il doive être consolant de penser qu'on vivra dans la mémoire des hommes, il le trouvait vrai... Il pensait maintenant que tout ce que les hommes ont dit unanimément & toujours était vrai, seul vrai, seul profondément vrai... Mais ceux-là dont l'œuvre reste & touche les autres hommes, ils

ne se sont pas enfermés dans ce qui les faisait distincts. Dans leur distinction. Ils ont consenti à dire beaucoup de choses communes. Communes à tous les hommes... Eux encore ils se sont donnés !...

Et pourtant lui aussi s'était donné... Il mourait pour les hommes, pour un de leurs commandements... Il avait envie de leur crier qu'il les avait aimés, qu'ils s'étaient trompés sur son âme. Et peut-être eût-il eu un mouvement humain, mémorable... Il en fut empêché par son goût de la tenue, par un souci d'art, surtout par la certitude que ce qu'il sentait pour eux ils ne l'eussent pas appelé amour, qu'ils n'admettraient jamais qu'il y eût de l'amour où il n'y avait point de pleurs... Il se résigna & alors il comprit une des nécessités de Dieu : c'est celui qui ne vous aura pas méconnu.

Puis il songeait à ceux qu'il avait fait souffrir, aux femmes qu'il avait quittées... L'une d'elles surtout. Elle était sur le quai de la

gare, lui à la portière du wagon. Il l'assurait qu'il reviendrait. Elle voulait le croire. Elle sentait qu'il ne reviendrait pas. Il ne revint pas... Pendant des semaines elle attendit une lettre, & puis elle retomba dans la nuit de son ménage... Que ne donnerait-il maintenant pour l'embrasser... Elle lui pardonnerait... Il voulait que tout le monde fût aimant... Il se découvrait une immense tendresse pour tout ce qui avait souffert. Il savait bien que c'est qu'il souffrait lui-même. Compassion, songeait-il, se plaindre dans les autres. Tiens ! c'est le même mot que sym-pathie...

Ils étaient arrivés au lieu de la rencontre.

1909

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce cinquième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 10 janvier 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5427

Dans les vingt-et-un cahiers de leur troisième série, année scolaire 1901-1902, nos cahiers ont publié :

III-1. — Charles Péguy. — *compte rendu de congrès.* 1 »
III-2. — Charles Guieysse. — **Les Universités Populaires et le mouvement ouvrier**..... 1 »
III-3. — Georges Sorel. — **De l'Eglise et de l'Etat,** *fragments*..... 1 »
III-4. — Charles Péguy. — *de la raison.* — Jean Jaurès. — **Etudes Socialistes**..... épuisé
III-5. — Georges Delahache. — **Juifs**..... 1 »
III-6. — Jean Hugues. — **la Grève.** — *trois actes*... 1 »
III-7. — Charles Péguy. — *M. Gustave Téry*..... 1 »
III-8. — Bernard-Lazare. — **les Juifs en Roumanie.** 2 »
III-9. — Tolstoi. — *une* **lettre** *inédite*..... 1 »
III-10. — **les Universités Populaires** 1900-1901 *Paris et banlieue*..... 1 »
III-11. — Romain Rolland. — **le 14 Juillet,** — action populaire, — *trois actes* ..... épuisé
III-12. — Charles Péguy. — *Monographies.* — **Personnalités**..... 1 »
III-13. — Jérôme et Jean Tharaud. — **Dingley,** *l'illustre écrivain*..... 1 »
III-14. — Georges Sorel. — *Socialismes nationaux*... 1 »
III-15. — Anatole France. — **Cahiers de la Quinzaine**..... 1 »
III-16. — Charles Péguy. — *les élections*..... 1 »
III-17. — *cahier de courriers.* — Félicien Challaye. — *impressions sur la vie japonaise.* — Edmond Bernus. — *la Russie vue de la Vistule.* — Jean Deck. — *courrier de Finlande*..... 1 »
III-18. — Charles Péguy. — *Personnalités.* — **Monographies**..... 1 »
III-19. — Pierre Quillard. — **Pour l'Arménie**..... 3 »
III-20. — **Les Universités Populaires** 1900-1901 *Départements*..... 2 »
III-21. — Jean Deck. — **Pour la Finlande**..... 3 50

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; cinquième cahier de la douzième série; un cahier jaune de 156 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

SIXIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

V. — *jours heureux*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

139915
4

les Milliet

V. — *jours heureux*

1860-1862

I

1860-1862

ALIX PAYEN

MARIAGE D'ALIX. — SÉJOUR A PARIS. — UN CADRE EN FILIGRANE. — « GAËTANA ». — « LE FILS DE GIBOYER ». — VOYAGE A GENÈVE. — « FOL AMOUR », DRAME DE FÉLIX MILLIET.

I

1860-1862

ALIX PAYEN

Mariage d'Alix. — Séjour à Paris. — Un cadre en filigrane. — « Gaëtana ». — « Le Fils de Giboyer ». — Voyage à Genève. — « Fol Amour », drame de Félix Milliet.

Dans ce chapitre on ne trouvera le récit d'aucun fait historique bien important. Cette jeune femme dont les simples lettres nous laissent voir les plus intimes pensées, peut-être le lecteur la suivra-t-il avec plus d'intérêt, lorsque bientôt il la retrouvera mêlée à de tragiques événements.

I

Déjà lors de notre premier séjour à Genève, M. Milliet s'était lié d'amitié avec M. Reynaud, horloger-bijoutier. (1)

---

(1) Il lui confia d'assez grosses sommes qui se trouvèrent bien compromises, quand son ami vint à mourir. M. Reynaud était un très honnête homme et un excellent commerçant ; sa loyauté dans les affaires et la distinction de ses manières étaient très appréciées par les Anglais, ses clients, mais sa veuve fut, je crois, victime de liquidateurs peu consciencieux.

Tous les dimanches les deux familles se réunissaient pour faire de charmantes promenades dans le beau pays qui de toutes parts environne la ville. Les Reynaud habitaient aux Pâquis, faubourg de Genève, dans la même maison que mon ami Nicole. Lors de la guerre de l'indépendance italienne, Émile, fils de M. Reynaud, s'engagea comme mon frère dans l'armée de Garibaldi.

En 1860, Suzanne Reynaud, l'amie d'enfance d'Alix, épousa M. Glatou, habile dessinateur en bijouterie, et vint habiter Paris. Les deux jeunes filles regrettaient de se trouver ainsi séparées. M. Glatou eut alors l'idée d'amener à Genève son jeune ami, Henri Payen, fils d'un fabricant pour lequel il travaillait. Il voulait lui faire connaître cette petite Alix, si charmante et si spirituelle, dont Suzanne ne se lassait pas de faire l'éloge.

Henri Payen était un fort et beau garçon brun, à l'abondante chevelure de ce noir intense, à reflets bleuâtres, qu'on a coutume de comparer à l'aile du corbeau. Ses traits réguliers, enveloppés d'une peau mate et d'un seul ton, offraient ces plans simples, sur lesquels la lumière s'étale largement, et qui donnent tant de grandeur aux beaux portraits du Titien. Ses yeux très doux, sa physionomie calme exprimaient la bonté.

Alix, toute petite, vive, aimable, gaie, moqueuse, avait, à défaut d'une grande beauté, le charme de ses dix-huit ans. Les jeunes gens se rencontrèrent, se plurent réciproquement, et les fiançailles furent conclues. De part et d'autre on désira ne pas les prolonger aussi longtemps qu'il est d'usage en Suisse, et le mariage fut fixé à l'année suivante.

M. Milliet célébra cet événement sur l'album d'Alix.

CINQ FÉVRIER 1860

Je me l'étais promis, je ne voulais écrire
Sur ton gentil album rien que des vers joyeux;
Chacun d'eux devait faire éclore ton sourire
Et d'un éclair charmant illuminer tes yeux.

Et cependant, hélas! voilà que je soupire!
C'est le jour du départ, c'est l'heure des adieux!
C'est l'instant où l'on pleure, où le cœur se déchire.
Ton frère bien-aimé s'en va sous d'autres cieux.

Vous quittez tour à tour le doux nid de famille,
O nos oiseaux chéris! le fils... et puis la fille...
Tristes, nous vous suivons avec les yeux du cœur.

Oh! que le ciel mesure à ton aile l'orage.
L'un est parti déjà pour un lointain voyage;
Toi, là-bas, pense à nous, même dans le bonheur! (1)

M. Milliet, atteint d'une maladie sans gravité, fut envoyé aux eaux de Saint-Gervais par le docteur Mayor, l'un des plus renommés parmi les excellents médecins de Genève. Le malade regrettait la vie de famille, et le temps lui paraissait bien long. Selon son habitude, c'est dans un sonnet qu'il exhala son ennui :

A Saint-Gervais-les-Bains, j'en donne ma parole,
On s'embête souvent d'une atroce façon;
Surtout lorsque la pluie en fait, sans hyperbole,
Un marécage affreux, une humide prison.

Je plains de tout mon cœur le martyr bénévole
Qui, de maux très légers cherchant la guérison,
S'en vient aveuglément s'enfermer dans la geôle
Qu'il appelle sa chambre, et moi, son cabanon.

---

(1) L'avenir ne devait pas réaliser ce vœu. Le bonheur de la jeune femme fut de bien courte durée.

Adieu, séjour vanté ! Sans peine on te délaisse;
Ton hôtel-hôpital suinte la tristesse;
On y respire un air plein de fades sueurs.

La femme y jette en vain les parfums de sa grâce,
Cet arome divin, blanc nuage, s'efface
Et se perd, englobé dans d'immondes vapeurs.

Par un jour de pluie, juillet 1861.

Alix à son père (aux bains de Saint-Gervais)

... Nous avons commencé, Suzanne et moi, nos leçons de chant avec M. Servais, un vieux monsieur, le plus original qu'on puisse imaginer. Il a l'air très bon et je crois que dès la seconde leçon nous n'aurons plus peur. Il nous a fait prendre un miroir pendant que nous chantions, afin de voir quand nous n'ouvrons pas la bouche suffisamment. Ensuite, comme ma langue se retroussait toujours, il me l'a fait renfoncer avec une petite cuillère. Il regardait dans ma bouche pour voir la manière dont je plaçais cette malheureuse langue, quand tout à coup je vois Suzanne étouffer de rire. C'est que nous venions de sucer un bâton de réglisse et que j'avais la langue toute noire. Il a dû croire que j'avais le choléra. Selon mon professeur, j'ai de l'oreille et une toute petite voix, mais qui peut devenir agréable pour chanter dans un salon. Ce M. Servais enseigne très bien, il y met du feu et donne des leçons d'une demi-heure plus longues qu'il ne le doit. Il bégaye, mais cela ne s'aperçoit pas quand il chante.

Maman fait (pour mon trousseau) des emplettes magnifiques; tu auras beaucoup de choses à voir à ton retour. Je souhaite que ce soit bientôt, car, moi qui vais te quitter, je voudrais ne perdre mon père chéri que le moins possible jusque là. Comme tu ne t'amuses guère, je suis bien sûre que tu nous reviendras aussitôt que le médecin te le permettra.

Nous avons annoncé mon mariage à madame Hanauer, qui nous a débité de petites phrases remplies d'étonne-

ment et de sagesse. C'est de l'air le plus gracieux du monde qu'elle me disait des choses aussi agréables que celles-ci : « Votre bon temps est passé. Les soucis vont commencer, etc... » De là, nous sommes allées chez Fanny, qui savait déjà la nouvelle. Elle a dit être très contente, mais elle avait un peu l'air d'envier mon sort, et répétait que j'étais bien jeune.

Peu de temps avant le mariage d'Alix, mon père écrivit de nouveaux vers sur son album :

A MA FILLE ALIX

Hélas, comme le temps fuit d'une aile rapide!
N'était-ce pas hier qu'elle était tout enfant,
Et que sa mère et moi suivions d'un œil avide
L'essor et les progrès de son pas chancelant?

N'était-ce pas hier que, fillette candide,
Sur mes genoux assise et jouant ou rêvant,
Elle me regardait de son œil bleu, limpide,
Et faisait rayonner son sourire charmant?

Mon Dieu! Quel changement, quelle métamorphose!
Le mois de mai sourit et la fleur est éclose;
L'oiseau quitte son nid pour voler au buisson.

Aujourd'hui jeune fille, et demain jeune femme...
Je la verrai partir! On lui dira : Madame!
Oh, le triste moment! Quel vide en la maison!

18 mai 1861.

2

Une jeune fille élevée dans un milieu littéraire et artistique va se trouver transplantée chez des fabricants de bijouterie, dont les occupations et les préoccupations sont uniquement celles de leur industrie et de leur

négoce. Elle est triste, et ses lettres expriment naïvement ses regrets. Éloignée des parents qu'elle aimait, elle trouve pour les remplacer l'affection profonde d'un mari excellent qui l'adore, et pourtant elle sent un grand vide autour d'elle, elle est prise d'une sorte de nostalgie de la famille.

A Paris, Alix retrouva sa chère Suzanne, mais dans sa nouvelle famille allait commencer pour elle une vie toute différente de celle qu'elle avait menée jusque là.

Henri Payen, d'abord associé à son père, désira s'établir à son compte pour avoir plus de liberté. Bien jeune encore, il ne possédait peut-être pas les qualités nécessaires pour être le chef d'une importante fabrique. Excellent ouvrier et compositeur habile en bijouterie, il n'était pas administrateur.

Alix à sa mère

Octobre 61.

... Nous passons, Henri et moi, nos soirées bien gentiment tous les deux au coin du feu, à lire et à travailler en buvant notre thé. Nous sommes si bien dans notre petite chambre chaude! Nous lisons *Les Misérables;* je suis contente d'avoir enfin le dernier volume. Connais-tu le nouveau livre de Michelet, *La Sorcière?* M. Glatou doit nous le prêter bientôt. On en parle beaucoup et c'est affiché partout. Nous avons commencé, avec Suzanne et son mari, une petite bourse de jeu, pour aller tous quatre voir le bal de l'Opéra cet hiver.

Henri a eu avec ses parents une grande explication à laquelle je n'ai pas assisté. Ils nous accusaient de faire des cérémonies avec eux! Je crois que nous aurions pu leur renvoyer cette accusation. Enfin, il y a eu raccommodement complet, serrements de mains, embrassade. Tu ne peux pas t'imaginer toutes les gâteries de tante Rosalie; depuis quinze jours, tous les matins, elle m'a apporté mon déjeuner

dans mon lit. J'ai eu beau me récrier, comme au fond cela ne m'était pas désagréable, j'ai fini par me laisser faire.

On a retardé l'inauguration du boulevard, parce que, dit-on, il y avait un complot contre l'Empereur. Les bombes étaient cachées près de la fontaine qu'on vient de construire. Ce serait encore, à ce qu'il paraît, des Italiens.

Alix à sa mère

14 novembre 61.

Sois tranquille, ma Bonti, je travaillerai mon anglais, mon allemand et mon italien. Je crois que je vais aussi commencer bientôt le piano. J'aimerais autant attendre un peu, car pour le moment nous ne roulons pas sur l'or. Pourtant nous avons placé une partie de ma dot chez M. Payen, et Henri s'occupe de placer le reste. N'est-ce pas singulier d'avoir tant d'argent et de n'avoir pas le sou ? J'ai reçu le manteau de soie dont tu me fais cadeau. Hier j'ai travaillé au magasin. Tant qu'il ne s'agit pas de grands calculs, cela va bien. Par moments, je me sens des besoins d'embrasser mon père chéri et toi, ma Bonti. Comme je me dédommagerai au printemps ! Le jour de l'an prochain sera le premier que je ne passerai pas avec vous. J'aimais tant à voir les tables couvertes de serviettes, et la joie de mon Louison, le matin, en découvrant toutes ces belles choses ! Cette année je n'y serai pas. Vous penserez à moi ce jour-là et vous m'écrirez.

30 novembre 61.

Rassure-toi, ma Bonti, ta fille n'est pas malade. Pour triste, c'est autre chose. Il me revient bien souvent de si doux souvenirs de notre ancienne vie de famille que je ne peux pas m'empêcher de pleurer un peu. Nous étions si bien, toi à travailler dans ton fauteuil, moi à écrire devant mon petit bureau ! Ne crois pas pourtant, chère mère, que je ne sois pas parfaitement heureuse, sauf notre séparation. Henri est toujours meilleur, et quand j'ai envie de pleurer et de parler de vous, c'est vers lui que je vais.

Comme tu dois être contente d'avoir mon oncle auprès

de toi. Je le tourmenterai tant, qu'il finira bien par nous raconter ses voyages; cela doit être bien intéressant. Louise doit-elle être contente d'avoir une tortue vivante! Mon oncle a sans doute trouvé sa petite nièce bien drôle et bien amusante. Tu me raconteras l'effet produit sur Chiffon par l'apparition de l'uniforme. Elle aura probablement poussé ses petits cris d'oiseau qui sont si gentils. Cherches-tu pour elle une autre école? Pauvre Chiffon, que je faisais pleurer pour apprendre ses mots! J'aurai longtemps cela sur la conscience. Une si bonne petite fille, qui comprenait si vite! Et je trouvais encore à redire! Quand la nombreuse famille d'Henri sera venue, je ne serai pas si sévère.

Henri Payen à madame Milliet

30 novembre 61.

... Nous n'avons pas encore commencé à faire des économies et ce mois-ci nous pouvons encore nous permettre quelques extravagances. Alix vous raconte notre petit bal, seulement elle est modeste, et je vous assure qu'il n'y avait qu'une petite femme vraiment gentille et c'était la mienne. De temps en temps, elle pense à Genève, et la tristesse paraît sur sa bonne figure, mais je fais mon possible pour que cela s'efface et j'y parviens un peu. Je crois, chère mère, qu'il est impossible à un homme d'être plus heureux que moi.

Alix à sa mère

9 décembre 61.

... Nous n'étions pas encore allés au spectacle. Samedi dernier on nous apporte deux billets pour *Haydée*. Tu comprends si j'ai été contente! J'ai donc entendu Roger, qui chante admirablement, mais en faisant beaucoup trop de grimaces; et j'ai vu son bras de bois qui, à dire vrai, m'a causé autant d'admiration que sa voix. C'est un chef-d'œuvre que ce bras; il remue jusqu'aux doigts, il prend, il tient avec cette main; je crois que si je n'avais rien su, je ne me serais pas même aperçue d'un peu de raideur.

M. Payen t'a beaucoup exagéré mes talents commerciaux. J'ai seulement prêté mes oreilles pour essayer des boucles; on m'a enfoncé là-dedans des tiges grosses comme le petit doigt; j'en ai eu les oreilles cramoisies pendant le reste de la journée. Enfin *nous* avons fait quelques affaires et *nous* ne sommes pas trop mécontents pour l'instant. Henri travaille toujours au fameux cadre en filigrane pour l'exposition de Londres.

Madame Milliet à sa fille

10 décembre 61.

Paul est de nouveau dans la plus grande agitation. C'est bientôt la fête de l'Escalade et la Société de Belles-Lettres donne un banquet. Ils vont jouer *La Sœur de Jocrisse.* Doret fait Jocrisse; Fick, pour faire de l'opposition, trouvait la pièce immorale, mais on l'a laissé dire. Ce qui les préoccupe, c'est qu'ils ont lancé de nombreuses invitations, persuadés que beaucoup de personnes n'accepteraient pas, mais, désespoir! tout le monde accepte. Bétant, Decrue, tous leurs anciens ennemis! Cela les ruinerait, s'ils ne l'étaient pas déjà. Le repas est à 4 fr. 50 par tête! Enfin, après une orageuse discussion, voici tout ce qu'on a trouvé pour se tirer d'affaire : il a été résolu que le trésorier s'appellerait désormais caissier, attendu que le trésor est un mirage et que la caisse vide existe seule...

... Prends donc un peu d'aplomb, chère enfant, tu vas avoir 20 ans, tu n'es plus une petite fille; il ne faut pas toujours douter de toi comme tu le fais. C'est ta mère qui te le dit, tu as de l'intelligence, des moyens, mais si tu crois toujours n'être qu'une petite sotte, tu finiras par le faire croire aux autres. Commence par t'apprécier, et les autres t'apprécieront. Je suis sûre que ton bon Henri est de mon avis; embrasse-le pour moi.

Paul arrive avec une figure longue comme le bras. 17 professeurs acceptent l'invitation au banquet! Ce qu'il y a de pire, c'est que, lorsqu'ils ne venaient pas, ils envoyaient quelques bouteilles de bon vin, comme dédommagement; mais venant eux-mêmes, ils n'envoient rien.

Paul à Alix

19 décembre 61.

Chère sœur,

... M. Lugardon me fait faire un dessin par séance, espérant que je prendrai un peu plus de facilité. J'en ai grand besoin. Je donne si peu de temps au dessin! Quand j'aurai mon baccalauréat, ce sera différent. Comme je voudrais en être débarrassé! On me conseille d'aller passer quelque temps à Paris pour une préparation spéciale, et l'idée de te revoir me réjouit beaucoup. Puis, nous nous occuperons de notre retour définitif en France. Mon père aura des regrets, lorsqu'il faudra renoncer à ses habitudes et surtout à ses amis de Genève. Le déménagement lui fait peur... J'ai acheté un traité d'Harmonie, qui, par analogie, me servira beaucoup pour mon grand système des couleurs. Je n'ai pas encore commencé à l'étudier. (1) Notre chère Société de Belles-Lettres marche à merveille. Nous espérons que tu nous feras bâtir un local somptueux sur tes économies. Samedi dernier, nous avons donné notre grand repas de l'Escalade. Jamais il n'avait été si nombreux, ni si beau; nous étions plus de cent personnes; les Bellétriens de Lausanne et de Neufchâtel étaient venus en très grand nombre; les professeurs et les honoraires invités sont venus aussi presque tous, au grand détriment de notre caisse. Discours, toasts, chansons, chœurs de la section de chant, récitations comiques se sont succédé sans interruption. La *Symphonie enfantine* a été exécutée avec le plus grand succès par l'orchestre bellétrien. Rœhrich dirigeait...

MM. Bétant, Longchamp et Decrue étaient venus, et ce dernier nous a lu une très jolie chanson de Juste Olivier, sur l'air de la *Dame Blanche* et dont voici le refrain : « Prenez garde, le vieux professeur vous regarde! » Sa voix d'ogre eût fait peur aux petits enfants.

---

(1) La seule remarque utile que j'ai tirée de ces rapprochements, consiste dans l'emploi en peinture des dissonances et de leur résolution.

J'étais chargé du discours aux professeurs, et comme je ne suis pas orateur, je l'avais écrit, ce qui me permet de t'envoyer ce chef-d'œuvre académique, tout bourré de fines allusions :

« Messieurs,

« Je voudrais remercier messieurs les professeurs qui ont bien voulu oublier un instant des occupations plus graves, pour venir se mêler à notre jeunesse et à notre gaieté. Cette marque de bienveillance nous prouve une fois de plus que les vieux préjugés qui séparaient parfois le maître de l'élève n'existent point parmi nous. Entre celui qui a soif de savoir et celui qui est heureux de communiquer sa science, pourquoi y aurait-il désaccord? Pour nous, étudiants de cette Académie, où tant de professeurs illustres se sont succédé, et où l'instruction nous est offerte avec une supériorité si grande, le travail n'a rien d'aride, il devient attrayant. L'intérêt que vous portez à la science nous la fait aimer.

« Aussi, messieurs, soyez-en sûrs, nous vous sommes reconnaissants des peines que vous prenez chaque jour, pour mettre à notre portée des connaissances d'un si grand prix. Si parfois l'étudiant gémit de rester enfermé sur ses livres par un jour de beau temps, accusez-en la jeunesse et son besoin d'activité, soyez indulgents; les Sciences et les Lettres semblent s'unir pour vous y inviter. L'histoire ne dit-elle pas que, pour commander aux peuples, l'affection est plus forte que la violence. Les Sciences exactes elles-mêmes, malgré leurs lois inflexibles, savent bien que, dans certains systèmes, il est avec les faits des accommodements, et pour certaines hypothèses hardies, un peu de bonne volonté n'est pas toujours inutile. La philosophie s'élève vers les plus hautes régions de la pensée; comment s'inquiéterait-elle d'un léger tumulte produit, si bas au-dessous d'elle, par cet atome bavard qu'on nomme étudiant? Rappelez-vous, messieurs, que Caton lui-même se déridait parfois; souvenez-vous du bon Horace, et de ces pères indulgents dont Plaute aime à retracer le caractère. Rappelez-vous enfin les héros d'Homère que vous nous apprenez

à admirer, et estimez-vous heureux de ne les avoir pas pour disciples à notre place. Hector et Achille eussent fait sans doute de bien turbulents écoliers. Ils avaient du moins le bon esprit d'interrompre parfois leurs travaux glorieux, et de se délasser de leurs fatigues par de joyeuses libations. Imitons leur exemple, et que le vin couronne tous les verres! Buvons, messieurs, à la santé de nos professeurs, et remercions-les encore une fois de l'affection que nous témoigne leur présence parmi nous. Qu'ils vivent! »

Nous avons attendu le départ de M. Longchamp pour faire des discours en latin de cuisine; cela aurait assurément troublé sa digestion. Le tout nous revient à la modique somme de 562 francs! Nous sommes ruinés de fond en comble! Il faudra faire une contribution forcée.

J'espère que tu resteras toujours bellétrienne; quant à moi, je crois bien que je n'oublierai jamais les bons moments que j'ai passés dans cette Société.

Je viens d'être nommé correspondant de Neufchâtel, moi qui aime si peu à écrire. Heureusement notre correspondance n'est pas très active. Ce n'est pas comme la tienne; dans tes lettres de commerce il ne s'agit plus de faire des phrases. Il me semble que tu arriverais bien plus facilement à composer des dessins de bijoux, c'est la hardiesse seule qui te manque. Louise dessine presque tous les jours; je lui donne des conseils, mais elle trouve très bien tout ce qu'elle fait. Si tu voyais sa joie à l'approche du premier de l'an! Elle garde bien ses secrets, quoiqu'elle grille d'envie de les dire.

3

Alix à Paul

Décembre 61.

... La renommée a-t-elle porté jusqu'à Genève le bruit de la chute de *Gaëtana*, grand drame d'Edmond About? Je ne connais pas la pièce, mais tout le monde est outré. On n'a pas même laissé jouer pendant dix minutes. C'est, dit-on, une cabale catholique contre About qui est protestant. On

a été chez lui faire un charivari infernal; enfin les cabaleurs ont fort mal agi.

Comment va M. Lugardon? Le pauvre homme, je serais bien fâchée d'apprendre qu'il est toujours malade...

M. Payen t'a décidément en admiration. Son plus grand bonheur, dit-il, aurait été d'avoir un fils comme toi.

M. F. Milliet à sa fille Alix

Genève.

... Je te plains, ma chère fille, de n'avoir pour te renseigner que l'immense, l'imposant, l'officiel, l'impérial, mais peu véridique *Moniteur*... Pauvres Parisiens! On ne leur dit que ce qu'on veut qu'ils sachent, et ils tiennent les blagues de leurs journaux pour paroles d'Évangile! Cette exclamation me vient à l'occasion de la chute de *Gaëtana*. Comment ai-je le féroce courage de plaisanter, en face de la commisération dont ton bon cœur s'est trouvé saisi, lorsqu'a retenti dans Paris la fatale nouvelle de cette grande injustice : About est sifflé! Mais, ô ma fille, pardonne-moi! Ce qui t'a si péniblement affectée me fait rire. Oui, j'aurais fait chorus avec les étudiants (pas cléricaux) qui protestaient contre ce *protestant*. J'aurais mêlé mes sifflets aux leurs; que dis-je, j'aurais sifflé double, d'abord un peu parce que la pièce est détestable, et puis beaucoup parce que l'auteur est le commensal d'une Altesse, et même l'ami du Prince, à ce que dit la chronique...

Et moi aussi me voilà au bout de mon papier. Et le père, qui s'est amusé à faire un peu enrager sa fille, en souvenir des anciennes taquineries dont il était victime, n'a que le temps et l'espace nécessaires pour lui dire qu'il l'aime toujours.

F. M.

4

Lettre d'Alix

31 décembre 61.

Chers parents,

... Il y a deux ans nous étions tous quatre de bon matin auprès de vous, à vous embrasser, à jouir de la joie de

Louise; l'année dernière, il y en avait déjà un de moins, et cette année il n'en reste que deux. Pour savoir vraiment ce que c'est que l'absence, il faut l'avoir éprouvé. Pourquoi avez-vous toujours été si bons, si indulgents? Je vous regretterais moins. Si je n'ai pas toujours su vous exprimer toute mon affection, vous savez bien que c'est maladresse ou timidité seulement. Enfin, nous allons passer le jour de l'an avec Henri bien gentiment, j'en suis sûre. Il me répète souvent : Dans trois mois tu les verras. Quel bonheur, après une pareille séparation! Moi qui n'ai jamais souhaité vieillir, je voudrais bien maintenant avoir trois mois de plus. Quand je me rappelle la manière charmante dont nous fêtions le nouvel an, je me prends à désirer, comme Henri, une famille de douze enfants. Hélas, quand cela viendra-t-il?

Adieu, je me sens triste de vous quitter déjà; pensez bien à moi, je vous assure que je serai avec vous toute la journée. Je vous embrasse de toute mon âme et vous aime mille fois mieux qu'avant d'avoir été séparée de vous.

Je t'envoie, cher père, un dessin bien mal fait, je vois que j'ai beaucoup oublié. Tu as maintenant ton enfant gâtée qui bientôt te fera des merveilles...

Madame Milliet à sa fille Alix

Genève, 31 décembre 1861.

C'est la première fois que nous nous trouverons séparées le premier jour de l'an, aussi je ne le vois pas venir sans un certain serrement de cœur. Ah, si je pouvais avoir mes cinq enfants autour de moi, ce serait un bien beau jour! C'est égal, je suis moins triste que tu ne le penses peut-être, chère enfant; je te sais, je te sens heureuse et aimée, cela ne doit-il pas me suffire, ou du moins compenser un peu ma privation? Puis enfin nous avons l'avenir devant nous, et j'espère un jour réunir autour de nous tous nos enfants, sans compter les petits enfants que vous nous promettez!

Ce que je vous souhaite, chers enfants, c'est d'être tou-

jours l'un pour l'autre ce que vous avez été jusqu'à présent. Aimez-vous et soyez toujours bien unis, c'est le meilleur moyen d'être heureux, et de supporter l'adversité quand elle vient.

J'ai reçu une lettre de votre oncle qui est très enchanté de vous. Henri lui a fait une impression très favorable; il me dit que plus il le voit, plus il l'apprécie et le trouve bon garçon. La manière dont vous êtes ensemble lui a fait aussi très grand plaisir.

Paul à Alix

31 décembre 61.

Chère sœur,

Nous venons de recevoir votre inépuisable caisse, et tu te figures les cris de joie de Miss Gribouille ! Nous autres gens raisonnables, nous ne pouvions pas nous empêcher de dire : Mais ces enfants font des folies ! Ton dessin nous prouve que tu n'as rien oublié, mon père le montrera à M. Lugardon, qui ce matin encore me parlait de toi. Le pauvre homme est bien malade et garde le lit. Il te chargera d'aller de sa part chez M. Ingres, ce qui ne sera pas désagréable pour toi, et de lui demander une esquisse dont M. Lugardon lui a fait autrefois cadeau, et qu'il voudrait recopier.

... Je vous souhaite de faire beaucoup d'économies, il est temps d'y songer après toutes vos folies, dont je ne me plains pas du tout, je vous l'assure. Adieu, chère sœur, pense de temps en temps à ton grognon de frère.

PAUL

Louise, (âgée de 8 ans), à son frère Paul

Il y avait une fois une petite poupée qui était animée par un bon génie. Quand cette poupée était inspirée par le bon génie, elle faisait de très jolis dessins, de magnifiques histoires que tout le monde admirait. Un jour, pour lui montrer combien elle l'aimait, elle voulut lui faire quelque chose de joli, mais quand elle voulut lui faire un dessin, elle s'aperçut que ses mains étaient de bois, et quand elle

voulut composer une histoire, sa tête se trouva aussi de bois. C'est pourquoi, mon cher Paul, je n'ai rien de joli à t'offrir; car le bon génie c'est toi, et la poupée c'est ta petite sœur, dont le cœur n'est pourtant pas de bois, car il t'aime tendrement.

M. F. Milliet à sa fille Alix

Genève, 3 janvier 1862.

... Moi aussi, j'ai reçu des étrennes... Je trouve ton dessin charmant... Paul nous a donné un conte fantastique qui pour l'étrangeté rivalise avec ceux d'Hoffmann et d'Edgard Poë. Louise m'a fait cadeau d'un cahier de toute beauté, plein de magnifiques pages d'écriture...

Je vais répondre aux demandes que tu me fais sur mes occupations : je mène de front la peinture et la poésie, si l'on peut donner ce nom à des romances et à de petits sonnets. Mais, amour-propre à part, je t'assure que mes romances sont aussi niaises que la plupart des compositions de ce genre. J'ai mis sur l'album de Marie G... un sonnet presque sans défaut. J'ai sur le chevalet trois esquisses peintes. Après ces travaux, je peindrai une nature morte que Paul arrange dans mon atelier : sur une pile de livres, une tête de mort coiffée d'un foulard jaune cadmium symbolise la vanité de la science, un châle en soie bleue, une épée, une tête d'enfant en plâtre, une rose, une coupe, etc..., etc... Tout est vanité !

Mon cher Henri, tâchez d'aller voir le Musée Campana, il renferme, dit-on, des merveilles d'orfèvrerie antique. Le *Journal de Genève* conseille aux bijoutiers d'aller s'inspirer de ces chefs-d'œuvre. Nul doute que la mode ne s'empare vite de ce *nouveau* genre étrusque.

Alix à sa mère

Paris, 20 janvier 62.

... Je ne dirai rien à papa sur *Gaëtana*, sinon que je l'approuve pleinement, quoique, au premier moment, j'aie été choquée de son manque de sensibilité.

28 janvier.

... Je reçois à l'instant une lettre de Fernand. Il se porte bien et me demande de lui donner des nouvelles de la politique, pour savoir s'il n'y a pas quelque espoir d'aller se *« tirer le plumet »*, c'est son expression, avec les Russes, les Anglais, n'importe qui, pourvu qu'on se batte. La vie, dit-il, est trop monotone à Constantine et, si l'on ne se bat pas, il demandera à partir pour la Cochinchine. J'espère que c'est une parole en l'air.

Et maintenant, chère mère, laisse-moi te parler d'une chose sérieuse qui me tourmente beaucoup. C'est mon piano. Tu ne peux pas te figurer à quel point j'ai pris ce malheureux instrument en antipathie. Cela nous coûtera très cher, et je voudrais faire des économies pour aller à Genève au mois d'avril. Outre les leçons à payer, beaucoup de temps à y consacrer; si je vais à Londres, encore une interruption; s'il me vient un petit enfant, j'aurai bien autre chose à faire, et enfin j'ai le piano en horreur. J'ai dit oui pourtant, mais je ne l'ai pas dit de bon cœur. Henri, ne voulant m'influencer en rien, ne m'en ouvre pas la bouche. Si je savais du moins que cela lui ferait plaisir, cela me donnerait du courage; mais me mettre à une chose qui me déplaît tant, si cela lui est égal? eh bien non! Parle-moi de cela, gronde-moi, raisonne-moi, cela me fera du bien. Il y a si longtemps que tu ne l'as pas fait. As-tu pensé le 24 qu'il y avait quatre mois que nous sommes mariés?

Fernand à sa mère

Constantine, 30 janvier 62.

... Je viens d'avoir une affaire avec un de mes collègues; nous nous sommes battus en duel et j'ai été blessé au bras droit assez légèrement; cependant j'en ai pour quelques jours à être exempt de service. Je l'ai blessé une fois et il m'a touché deux fois, mais il n'y a que la dernière blessure qui puisse compter. J'avais le désavantage pour le terrain, puis les sabres sont très lourds et, le matin, le corps nu, le

froid m'engourdissait. Ce n'est pas cela qui me rend triste, car la discussion avait bien peu d'importance.

Je voudrais bien que mon oncle revînt. Je me sens très isolé maintenant, et la vie de garnison en Afrique est insupportable. J'appelle de tous mes vœux une guerre quelconque.

Alix Payen à sa mère

Paris, 3 février 62.

... Je suis toute étonnée et toute ravie de ton projet d'envoyer Paul à Versailles pour préparer son baccalauréat, je pense qu'il y restera longtemps et que je serai de retour de Londres pendant son séjour ici.

Je m'amuse souvent, chère mère, à fermer les yeux et à me représenter mon arrivée à la gare de Genève. J'entends Louise faire ses petits : Eh! Oh alors! Je vous saute au cou, je vous embrasse, puis je passe le pont des Bergues, je revois mon lac, j'entre à la maison. Plus que deux mois à attendre! Quelle joie, ma Bonti! Tu me rendras mon petit lit de fer et j'irai porter à papa son déjeuner comme autrefois; si mademoiselle Jalouse me le permet. Nous ferons aussi de fameuses parties ensemble. Ce sera un bon moment pour moi et je voudrais en être déjà plus près.

M. Payen avait eu l'idée d'envoyer à l'exposition universelle de Londres un grand cadre en filigrane et émaux formé des écussons des principales nations du monde, reliés par des ornements. Au centre une grande plaque en émaux cloisonnés représentait la distribution des récompenses. Alix écrivait à ce sujet, le 8 février 1862 :

... M. Payen m'a emmenée l'autre jour à Romainville où l'on passe au feu la fameuse plaque. Nous sommes arrivés au moment où on la retirait de la fournaise. L'émailleur la regarde maintenant comme réussie, bien qu'elle doive

passer au feu encore quatre ou cinq fois. Il y a un émail rouge d'une beauté surprenante et d'une superbe transparence : on voit en dessous la gravure qui dessine de très beaux plis; mais il est impossible de juger encore de l'effet d'ensemble, parce que les chairs sont couvertes de teintes plus foncées qui les garantissent du feu et qui disparaîtront ensuite; les chairs sont peintes par un Genevois nommé Dufaux, cousin germain du sculpteur. C'était vraiment beau de voir l'enthousiasme de tous ces hommes, en face de cette plaque réussie enfin, et dont ils rappelaient toutes les mésaventures, tous les accidents. Tu t'imagines aussi le bonheur de mon beau-père.

Paul doit aller à ses leçons de gymnastique, comme on va à un enterrement, mais j'espère que cela lui fera du bien. Madame S... l'a trouvé très maigre et très pâle. Mon oncle voudrait bien le voir élargir un peu des épaules.

Ce matin Henri avait à faire une longue course, il m'a emmenée avec lui; en passant, nous avons visité l'église Saint-Sulpice, où j'ai vu des peintures de Delacroix si étranges que, sans la signature, j'aurais trouvé cela atroce. (1) Plus loin, nous avons rencontré des soldats et, comme la musique jouait, nous nous sommes mis, comme deux gamins, à suivre les troupes, quoique ce ne fût pas du tout notre chemin. Puis la faim nous a pris, nous sommes entrés dans un café, où nous avons fait un bon petit déjeuner. Si bien que, partis à dix heures, nous n'étions de retour qu'à trois heures, aussi nous a-t-on fait une mine un peu raide, et madame Payen a déclaré que, lorsqu'elle aurait des courses pressées à faire, elle ne nous enverrait jamais ensemble.

Alix Payen à son père

13 février 62.

... Je suis fâchée que madame Payen vous ait écrit que j'avais été souffrante, car ce ne fut rien, ou bien peu de chose. Un beau matin, sans rime ni raison, je me suis trouvée mal, mais cela m'a détendu les nerfs et je suis

(1) Inutile de dire que je ne partage nullement cette opinion.

complètement remise. Les Parisiennes qui ne sont pas habituées à mon teint, veulent absolument que je sois extrêmement délicate, et l'on vient en confidence dire à madame Payen : « Votre bru a l'air bien frêle, vous devriez lui faire prendre ceci ou cela. » Lorsque c'est à Henri qu'on s'adresse, on risque d'être mal reçu. Pour moi qui me sais robuste, je ne vois rien de plus insupportable que ces condoléances, bien qu'on les fasse par intérêt pour moi...

Je n'aspire qu'à m'en aller bien vite de ce triste Paris que décidément je ne puis aimer. La vie que j'y mène est si différente de ma vie d'autrefois ! Je ne parviens pas à m'y habituer, et je ne vois pas d'autre remède que de m'en déshabituer encore plus en retournant à Genève...

Aujourd'hui, cher père, j'ai le spleen et je donnerais bien deux sous pour pouvoir pleurer. Surmonte donc ta paresse, père mignon, en faveur de ta pauvre fille dépaysée. Viens un peu causer avec elle, dis-lui ce qu'il y a de nouveau dans ton atelier, tes projets. Fais-tu quelquefois des vers ? Mais surtout ne m'abandonne pas ainsi !

Henri est sorti pour tout l'après-midi, et je suis toute seule dans ce grand bureau qui a l'air plus lugubre qu'un cimetière. Oh ! le commerce !!! Enfin, dans six semaines je lui dirai adieu et je vous embrasserai tous. Quand je pense à cela, je consentirais à passer ces six semaines dans les catacombes, au pain sec et à l'eau, plutôt que de renoncer à mon voyage. Tu vois, cher père, que je ne suis pas bien disposée aujourd'hui. Cela m'avait distraite de mes idées noires de causer un peu avec toi, mais je te quitte et les voilà qui reviennent. Je t'envoie mille bons baisers et moque-toi de ta fille. Surtout sachez bien que je me porte à merveille et n'ai nulle envie de tomber malade. D'ailleurs je me soignerai bien, afin de pouvoir m'en aller à Genève.

Alix à sa mère

Paris, le 16 février 62.

... J'attends avec impatience le moment de mon arrivée à Genève. Dans un mois et demi ! C'est encore bien long. Quand je dis dans six semaines, cela m'a l'air plus près.

Henri est gentil au possible. Je ne lui parle que de ce moment-là, et le pauvre garçon m'écoute avec patience, lui qui va rester tout seul. Quel bonheur quand, à mon tour, j'irai l'attendre à la gare!

Sais-tu, chère mère, que je vais bientôt avoir vingt ans, et qu'il y aura bientôt un an que je connais mon Henri! Comme le temps passe! Pendant notre promenade d'hier, nous nous sommes rappelé une foule de souvenirs de Chamonix, dans ce temps éloigné où nous n'étions que fiancés. Comme j'ai bien fait d'avoir de la décision en cette circonstance! Car j'ai certainement choisi le mari le meilleur, le plus affectueux qui se puisse trouver. Aussi, chère mère, si tu veux voir un ménage vraiment heureux, viens dans une jolie petite chambre bleue à Paris, et tu trouveras ce que tu cherches. Je suis si heureuse aussi qu'Henri vous aime tant; car il vous considère vraiment comme ses parents; mais cela n'a rien d'étonnant; est-ce que tout le monde ne vous aime pas? — Si je pouvais donc lui donner un fils.

Alix à sa mère

Samedi 8 mars 62.

... J'allais oublier de te raconter mon bal de mardi. Voici d'abord ma toilette : ma robe blanche à pois avec trois petits volants tuyautés dans le bas, mon fichu blanc et des manches de tulle longues. J'étais coiffée avec deux espèces de coques sur la tête et au milieu un camélia naturel d'un blanc rosé. Henri avait fait coudre au milieu du camélia ma broche de diamants, c'était très solide, parce que la fleur était montée sur du fil de fer, et d'un effet superbe. Henri était ravi de son idée. Suzanne était aussi à ce bal, mais malade et grognon et mal arrangée. J'ai bien dansé et me suis beaucoup amusée. Nous ne nous sommes couchés qu'à cinq heures du matin. Deux demoiselles ont chanté fort bien, et une pauvre petite pianiste tortue, qui me vient à la hanche, qui a la tête comme un boisseau, point de derrière, des mains longues d'une aune et les pieds en dedans. Cet affreux petit être a une voix glapissante et criarde; malgré cela elle a voulu absolument nous montrer ses talents et

nous a fait entendre des choses inouïes. Tous les jeunes gens la complimentaient et la priaient de recommencer. Cela me faisait pitié, et pourtant la pauvre fille s'apercevait si peu qu'on se moquait d'elle, elle semblait si fière, si heureuse, qu'on ne pouvait s'empêcher de rire.

Hier nous avons fait une gentille promenade au moulin d'Orgemont où l'on mange de la galette. Il y a longtemps que je n'avais si bien respiré du bon air et tant sauté et couru. Henri et Léon (son frère) ont joué à saute-mouton ; il faisait un peu de vent, enfin c'était charmant.

M. Payen m'a parlé de mon voyage à Genève et m'a dit que si je voulais ne rester que huit jours, Henri pourrait m'accompagner et rester avec moi. Mais huit jours c'est trop peu. D'ailleurs j'ai... (parenthèse de l'écriture d'Henri : *Je suis en train d'embrasser ma femme !)* Je reprends : j'ai la conviction que nous pourrons le retenir une semaine quand il viendra me chercher, tu vois donc que je perdrais beaucoup à accepter.

Henri se réjouit à l'idée d'aller prendre quelques chopes avec papa, et Léon déclare qu'il prendrait n'importe quelle femme, du moment qu'elle serait présentée par toi.

Dans une vingtaine de jours je pourrai vous embrasser. Surtout venez tous m'attendre à la gare. A bientôt, je vous aime et vous embrasse.

5

Après un charmant séjour à Genève, Alix revint à Paris accompagnée de son mari et de son frère Paul. Elle écrivit :

Le 8 mai 62.

Nous voici rentrés dans nos pénates après un excellent voyage. A peine arrivé, Paul a visité le Musée, et s'est embarqué pour Versailles.

Henri croit avoir fait un rêve, tant son séjour à Genève lui a paru court. Il entrevoit vaguement une série de chopes, de parties de montagne, d'agréables causeries, mais tout cela est déjà dans le lointain, et il aspire au moment où il pourra recommencer cette vie de paresseux.

J'ai trouvé en arrivant un monceau effrayant de lettres et de factures à copier; aussi dès hier m'y suis-je mise avec ardeur pour m'en débarrasser au plus vite. Il y a une très grosse commande pour Madagascar; ce sont des bijoux vraiment sauvages, entre autres des colliers très riches, avec vingt-cinq rangs de chaînes.

M. Payen est désolé. Sa place à l'exposition de Londres est trop petite; il a dû mettre son cadre en biais. Il croit à de la malveillance de la part des administrateurs. D'autres exposants sont trop au large.

Alix à sa mère

14 mai 62.

J'espère qu'il y aura de la place pour vous à la Colonie de Condé-sur-Vègre (1) et que vous arriverez tout de suite. C'est dimanche prochain que j'aurai mes vingt ans et Henri organise une fête pour cet anniversaire. C'est une surprise, mais dont je suis très au courant. Nous serons dix ou douze personnes et nous irons visiter Fontainebleau, château et forêt.

... Figure-toi que j'ai vu l'empereur; cela m'a fait une vilaine impression.

Pendant que Paul se préparait chez M. Fleury à l'examen du baccalauréat es lettres, ses parents étaient allés passer quelques mois à la *Colonie*.

Alix à sa mère

15 juin 62.

Je viens de recevoir une lettre de Fernand; il est à Guelma, charmante ville, mais où l'on voit très peu de Français. C'est mon oncle qui, de Bône, les commande. Fernand me parle d'une chose qui fera grand plaisir à mon père. Il est porté pour être envoyé à Saumur. Il serait heureux de vous voir bientôt, mais il craint d'avoir beaucoup à travailler.

---

(1) Ménage sociétaire fondé par des phalanstériens dans la forêt de Rambouillet.

Je me réjouis d'aller dimanche prochain vous voir dans cette charmante Colonie. Henri, qui avait des préventions contre elle, en est bien revenu, et la vie qu'on y mène lui semble fort agréable. Quant à moi, je voudrais bien pouvoir y passer une semaine entière.

Alix à sa mère

18 août 62.

... Henri vous a trouvé un appartement tout près de la Sorbonne. M. Fleury veut persuader à Paul de ne se présenter à l'examen qu'après les vacances. Je ne crois pas que cela soit nécessaire. Paul est décidé à se risquer. Le pauvre garçon doit être bien inquiet, bien tourmenté, et papa et toi aussi. Je souhaite qu'il soit débarrassé une bonne fois de ce tourment, il a si grande envie de faire de la peinture.

Mon gros vous embrasse, et tous deux nous nous jetons au cou de la Colonie entière.

Alix étant allée pendant l'été avec sa mère visiter la ferme des Échelles, près de La Ferté-Bernard, écrivait à son frère Paul :

Septembre 62.

Ta lettre nous est arrivée drôlement, chez maître Plouse (fermier de madame Milliet), par l'entremise de maître Bontemps, le violoneux. C'est un jeune gars qui n'est jamais en repos, toujours à plier les jarrets, à faire de petits entrechats ou battre des ailes de pigeon, et tout cela sans quitter sa boîte à violon. — Mardi, comme nous nous promenions avec maman auprès de la ferme, maître Bontemps arriva tout sautillant. Il nous dit qu'il y avait une lettre pour nous, mais le facteur n'ayant pas le temps de l'apporter, l'avait chargé de nous la remettre; si bien qu'entre deux entrechats il la sortit de sa boîte à violon...

Alix à sa mère

9 octobre 62.

... On commence à parler des revues pour les théâtres. Il est expressément défendu de faire la moindre allusion aux

Misérables. Tous les Charivaris et journaux pour rire font des caricatures sur cette défense, de sorte qu'il n'est question que de cela.

Henri vous embrasse tous, c'est toujours le plus gentil des maris.

Alix à sa mère

14 octobre 62.

Chasse donc tout à fait tes idées noires (M. de Tucé était parti pour le Mexique). Un journal annonce que l'*Aube* venait de relâcher à Ténériffe, tout le monde en bonne santé. Tu dois être contente des nouvelles de Fernand. Ce brave garçon, nous allons donc le voir!

Les journaux disent qu'au Mexique la fièvre jaune a complètement cessé. Le général Saragozza est mort. L'armée mexicaine ne compte que quinze mille hommes et les Français attendent l'arrivée d'un second corps, pour commencer les hostilités. Ce second corps est commandé par le général Bazaine. Sais-tu si mon oncle en fait partie?

6

M. F. Milliet à Alix

2 novembre 62.

Ma chère fille,

... J'ai compris tout le plaisir que t'a fait éprouver la lettre d'Euphémie Barbier et je le partage. Tu es encore à l'âge où l'on vit presque entièrement dans le présent et dans l'avenir; moi je touche à celui où le passé se retrace avec plus de force à l'esprit et vous fait mieux sentir les charmes du souvenir, car il laisse dans l'ombre les mauvais jours et ne fait briller que les instants de bonheur. Aussi je me sens tout heureux à l'espoir de me retrouver un jour avec mon vieil ami Barbier. Quel plaisir de nous rappeler les incidents de nos temps de lutte, nos beaux rêves envolés, et de recommencer nos disputes amicales. Je crois encore l'entendre, critiquant, gourmandant ma paresse et celle des autres, de façon à mériter le surnom de Lord Bougon, décerné par Gallois.

Ta mère a dit vrai en t'écrivant que je passais tout mon

temps dans la mansarde que j'appelle pompeusement mon atelier, et toi, fille irrespectueuse, mon antre... J'ai été flatté de voir que tu désires orner ton boudoir-fumoir d'une croûte paternelle, aussi sois sûre que je soignerai ta commande, je ne suis pas surchargé de demandes. En l'absence de ta mère, nous menons, Paul et moi, la vie de garçon, mais de vieux garçons, et je ne sais pas quel est le plus vieux et le plus ours des deux.

M. Milliet à sa fille

8 décembre 1862.

Dimanche dernier, au théâtre, on donnait le *Bossu*, et à la maison, lecture d'un drame nouveau, inédit, en deux actes et en vers, intitulé : *Fol amour!*

Je te dirai tout d'abord que cette œuvre a chuté de la façon la plus complète. La critique, représentée par ta mère et par Paul, a été sans pitié, je ne dis pas sans justice. En vain l'infortuné dramaturge offrait-il d'user de ciseaux; on lui disait : des coupures ? Très bien. Parlait-il de se resserrer dans un acte ? Encore mieux. Bref, il devenait évident que la suppression de la pièce serait regardée comme le comble de la perfection.

Ainsi, l'enfant de mes veilles!... étouffé au berceau! C'est bien douloureux! comme dit la romance. Ainsi, plus de mille vers de douze pieds chaque, bonne mesure... bons à jeter au panier! Enfer!

La peinture ne va guère mieux. Je prends pourtant des leçons du jeune Albert Lugardon, une fois par semaine. Hélas, j'ai bien peur, après avoir jeté ma lyre au lac, d'en être réduit à briser mes pinceaux... Une ressource me reste, le jeu! Oui, je me plongerai dans les dominos; je me lancerai dans une étude approfondie du bézigue ; peut-être m'éleverai-je au jaquet!

Ton père découragé et bien à plaindre. (1)

Donne-nous des nouvelles du *Fils de Giboyer*.

---

(1) Lorsque, après la mort de ma sœur Alix, j'ai retrouvé cette lettre si touchante du vieux poète méconnu, qui essaie de tourner en plaisanterie son profond chagrin, j'ai été pris de remords, et je

Les poésies légères de F. Milliet me semblent bien supérieures à ses œuvres dramatiques. Voici par exemple un rondeau qui devait servir de préface au recueil qu'il avait l'intention de publier. (1)

RONDEAU

Envolez-vous, troupe folle et légère !...
Enfants chétifs de ma muse éphémère,
De vos aînés vous vous montrez jaloux,
Et vous brûlez dans votre audace altière,
D'aller, comme eux, embrasser ses genoux.
Si vous devez toucher son âme fière,
Sachant combien votre sort serait doux,
Sans hésiter, je vous dirais en père :
Envolez-vous !

Mais las ! Je tremble, ô mes chers petits fous !
Si vous alliez, éveillant son courroux,
Voir de dédain plisser sa lèvre amère ?...
Sans m'écouter vous brisez les verroux
De la prison. — Au fait, c'est votre affaire.
Envolez-vous !

7

Alix à sa mère

9 décembre 62.

L'inauguration du Boulevard (de Sébastopol) ressemblait à toutes les fêtes. Nous avons très bien vu le cortège de nos fenêtres. Une chose m'a beaucoup plu, c'est un bataillon de vieux soldats du premier Empire. Tu penses qu'il n'est pas nombreux. C'était vraiment touchant de voir toutes ces vieilles têtes blanches. Chaque soldat portait son ancien uniforme et il n'y en avait pas deux pareils. Ce qui n'em-

---

me suis demandé si je ne m'étais pas trompé dans mon jugement. J'ai relu le drame, et il m'a paru démodé ; mais ce n'est peut-être là qu'une impression personnelle.

(1) Voir l'annexe du présent chapitre.

pêche pas que ces costumes-là étaient bien beaux. En avant, marchait une vieille et grande ombre de tambour-major; derrière lui, cinq ou six octogénaires tapaient sur des tambours, mais leur battement avait lui-même un air triste et vieux; pourtant, au milieu des gardes nationaux, ils avaient encore un air plus martial que nos bourgeois déguisés.

Chère Bonti, écoute bien. Mon *fâtre*, prête les oreilles : j'ai vu hier la pièce d'Émile Augier : *Le Fils de Giboyer !!!* J'en ai rêvé cette nuit, et ce matin j'en suis encore éblouie, pétrifiée, tentée d'applaudir encore. Vous ne pouvez rien imaginer de plus beau ni de plus fort. Il tape sur les cagots d'une manière si charmante et si drue que c'est plaisir. Chacun s'étonne que la censure ait permis une telle pièce. Tous les types sont si bien tracés, si vrais. Je veux la lire et la revoir. Lisez cela et dites-moi votre opinion; peut-être ne sera-ce pas aussi beau à la lecture, car c'est l'élite des Français qui interprète cette comédie : Samson, Got, Delaunay, Provost et mesdames Arnould Plessis, Nathalie et Favart. Il y a aussi un petit jésuite qui s'acquitte parfaitement de son rôle. Au troisième acte, il y a une scène entre Giboyer et son fils, si belle que je croirais avoir un cœur de pierre si je n'avais pas pleuré. Et à la fin il y a un baiser qui, à lui tout seul, est un chef-d'œuvre. A la lecture on n'en peut juger. C'est un grand succès. Je voudrais que Paul vît jouer cela. Voilà de vrais comédiens! Nous n'avons eu que des places debout, et pourtant nous étions arrivés de bonne heure; n'importe! on ne faisait pas attention à la fatigue. Henri se répète tout bas quelques phrases qui expriment si bien une pensée : « La gaieté est la forme la plus virile du courage. » — « L'égalité n'est pas un niveau. Ce grand mot ne peut avoir qu'un sens : à chacun selon ses œuvres. » « La pire des utopies est celle qui veut faire rebrousser chemin à l'humanité. Les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les arrêter. »...

Alix à sa mère

3 février 63.

M. et madame Payen sont revenus de Londres et l'on va commencer l'inventaire annuel, ce qui n'est pas très

amusant. C'est un moment de presse où toute la maison est de mauvaise humeur. Du reste, l'arrivée des *patrons* (1) a été un véritable orage : à peine débarqués, tous deux étaient déjà à gronder, à faire des scènes. Voici le motif : Dimanche, lors de la distribution des récompenses aux exposants, on donnait aussi des croix. M. Payen s'était si bien mis en tête qu'il en recevrait une, qu'il l'avait annoncé à son hôte. Celui-ci avait invité ses voisins de campagne pour arroser la croix de son cher ami Payen. Tu te représentes l'air modeste de l'homme le plus vaniteux que je connaisse. Le dimanche arrive. Pas de croix! Tu penses que les félicitations tombant comme Mars en carême ont fait un singulier effet. Le lendemain, ils nous revenaient furieux. Franchement, ils avaient agi avec une singulière maladresse. Est-ce qu'on doit parler de ces choses-là, quand on n'en est pas sûr ? Maintenant, c'est un découragement absolu. Il ne fait que parler de cette croix « à laquelle je ne tiens guère ».

16 juin 63.

... Tu es bien préoccupée et tourmentée, cela se voit dans toute ta lettre. Henri t'envoie des journaux; jusqu'à présent on n'a pas de détails sur la prise de Puebla. La dépêche qui annonçait cette victoire ne parlait pas d'un grand combat.

Alix à sa mère

1er juillet 63.

Henri m'a menée chez le dentiste, mais hélas! malgré ses exhortations, malgré mes souffrances, je n'ai pu surmonter ma frayeur, et je suis revenue comme j'étais allée, sauf que j'avais les nerfs très agacés. Je prévois qu'il faudra retourner dans quelques jours; j'espère être plus courageuse. (2)

---

(1) Henri ayant fait l'apprentissage d'ouvrier bijoutier appelait en plaisantant ses parents : les patrons.

(2) Dans la suite de ce récit on verra bientôt cette enfant gâtée, qui avait peur de se faire arracher une dent, se hausser, sous l'action d'événements tragiques, à un courageux dévouement voisin de l'héroïsme. C'est que les femmes, comme les hommes, ne sont point ceci ou cela. Elles deviennent. Tous nous nous adaptons, et nous nous transformons incessamment. Le lâche peut

Madame Milliet à sa fille

Genève, 2 novembre 62.

Louise vient de me tenir une conversation philosophique impayable : « D'abord, chère mère, tu vas m'expliquer clairement ce que c'est que *toujours;* ensuite tu vas me dire tout de suite comment Dieu s'est créé lui-même. Qu'il nous ait créés par sa volonté, je veux bien, et encore je ne comprends pas comment il a créé notre cœur, notre sang, etc...; l'âme à la bonne heure, elle lui ressemble; mais le corps ? Enfin, peut-être nous fait-il fabriquer par les anges. Car pour le chêne il y a le gland, pour les plantes, la graine... » Je n'en finirais pas si je te racontais toutes ses questions, mais remarque la justesse de son sentiment : elle voit bien que l'esprit ne peut pas créer la matière.

Ton père m'a fait cadeau de *la Sorcière* de Michelet. J'en ai déjà dévoré la moitié. Comme il tape bien sur le catholicisme !

---

devenir brave, mais le bon peut aussi devenir méchant; parfois un égoïste se dévoue, ou bien au contraire un agneau devient enragé; cela dépend des circonstances. Cette complication et cette plasticité des caractères, Shakespeare les a vues, mieux encore que Molière.

ANNEXE AU CHAPITRE I

Voici la liste des œuvres imprimées ou inédites de Félix Milliet :

I. — Poésies

Roman d'Amour. — 1838-1845. — Un volume manuscrit.

Vers et Chansons. — Le Mans, Monnoyer, 1848.

Chansons. — 1848-1849; 1850-1851. — Deux volumes manuscrits.

Chansons. — Le Mans, A la Propagande démocratique, 1850.

Chansons politiques. — 1852-1854. — Un volume manuscrit.

Chansonnier impérial pour l'an de grâce 1853. — Bruxelles et Londres [Genève].

Rimes intimes, publiées par son fils. — Paris, La Plume, 1904.

II. — Théatre

Fol Amour, drame lyrique en trois actes, tiré de Henri Heine, 1862, manuscrit.

Sigismond ou la Vie est un songe, opéra en trois actes, tiré de Calderon, manuscrit.

La Tempête, opéra en trois actes et un prologue.

Almanzor et Zuleïma, en trois actes, d'après Henri Heine.

La Morisque, 1868.

Le Geôlier de soi-même, comédie en quatre actes en vers, d'après Calderon, 1869, manuscrit.

Le Triomphe d'Amour, légende dramatique en deux actes en vers, traduit de Giuseppe Giacosa. — Le Mans, Lebrault, 1882.

III. — Roman

Laure d'Arona, feuilleton du *Publicateur,* 1879.

II

1862

TROIS MOIS A VERSAILLES

CULTURE INTENSIVE. — LETTRES DE JULES NICOLE ET DE MARC DORET. — BACCALAURÉAT. — LETTRES DE FERNAND.

II

1862

TROIS MOIS A VERSAILLES

Culture intensive. — Lettres de Jules Nicole et de Marc Doret. — Baccalauréat. — Lettres de Fernand.

1

Pour se préparer d'une manière spéciale à l'examen du baccalauréat français, Paul passa trois mois à Versailles dans l'institution Fleury. Séparé pour la première fois de sa famille, il s'ennuya profondément :

15 mai 1862.

Du latin, puis du grec,

écrivait-il,

du grec, puis du latin, et c'est tout. Le dimanche, M. Fleury me permet de faire des mathématiques, de la géographie, de l'histoire, de la logique, etc... C'est ce qu'il appelle se reposer. Encore, si j'étais sûr que dans trois mois tout cela soit fini, je me résignerais, mais rien n'est moins certain. Que deviendrai-je, s'il me faut rester ici trois mois de plus ?...

Je suis bien isolé : Personne à qui parler. Pas même mes

livres favoris, car je m'en suis privé, pour être tout entier à mon examen.

Pendant que j'y pense, apporte-moi l'histoire de France de Lavallée... Je te quitte, chère mère, j'ai un discours latin à faire. Je voudrais bien pourtant aller au Musée. Je vous embrasse tous, venez vite.

Versailles, juin 1862.

... Les inscriptions se font du 15 au 25 juillet, et les examens commencent le 1er août; tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre. Je suis encore bien loin d'être prêt, pour toute la partie orale surtout. M. Fleury me fait revoir toute la grammaire grecque, mais M. Charpentier m'assure que c'est complètement inutile, que je n'ai rien à craindre pour le grec. J'aurais grand besoin de me remettre à l'histoire. Songe qu'il me faut revoir toute l'histoire ancienne, grecque, romaine, histoire du moyen-âge et des temps modernes. Combien de noms et de dates à fourrer dans ma pauvre petite mémoire! A mes moments perdus, et tu sais si j'en ai beaucoup, je dois revoir seul tout le reste. J'aime bien le travail, mais je t'assure que celui-là n'est pas amusant.

L'examen écrit reste le plus à craindre. Dans l'examen oral, il faudrait être bien sot pour rester court entièrement.

J'ai reçu une longue et charmante lettre de Nicole; je suis sûr qu'il ne se figure pas tout le plaisir qu'elle m'a fait; il me semblait causer avec lui. Il a un tour d'esprit très original et bien à lui. Je ne trouverai guère le temps de lui répondre qu'à la Colonie. (1)

Donne-moi des détails sur tout ce que vous faites, pour que je puisse vivre un peu avec vous. Ici, je n'ai personne à qui parler. J'aime beaucoup la solitude... quand elle n'est pas forcée et quand on peut la faire cesser à volonté. Enfin, j'espère que le temps de cette corvée passera vite.

J'ai quitté un instant ma lettre pour voir passer une procession. Je ne puis te dire combien cela est ridicule par

---

(1) Pour la première fois mes parents passaient l'été à la Colonie phalanstérienne de Condé-sur Vègre. C'était un vrai paradis et nous l'appelions la Céleste Colonie.

le manque de goût. Seuls les enfants sont toujours charmants de grâce naïve, mais ils sont entourés de tant de vieux curés qui chantent faux, affublés comme pour une mascarade; il y a tant de tambours qui battent la charge et de musiciens qui jouent des valses, tant de disparates qu'on se croirait chez des sauvages. Il serait pourtant facile aujourd'hui d'organiser de belles cérémonies; mais on oublie complètement le grand principe : l'unité d'impression.

Mon discours latin m'appelle, je te quitte, chère mère.

2

Jules Nicole à Paul

Pâquis, 23 mai 1862.

... Voici quelque chose de Belles-Lettres qui te réjouira : Rœhrich a passé président, Gay est vice-président, Doret censeur. (Ces élections avaient pour nous la même importance que s'il se fût agi du salut de la République.) Je ne retourne plus aux séances, n'arrivant pas à achever ma poésie, je ne peux me résoudre à me présenter sans rien, et j'ai bien envie de me faire suspendre pour cause d'incapacité. Balavoine m'assure que l'homme ne devrait rien écrire avant vingt-six ans (époque à laquelle il aura fini ses études de théologie et où il compte se venger d'un long silence...).

Je t'enverrai ma poésie et tu m'en feras une critique sévère. Je me réjouis de ton retour; nous pourrons, notre grand poème achevé, (1) entamer une étude sur les comiques anciens et modernes. Relis la scène II de l'acte IV du *Cordage*, relis-la en latin, compare avec le fameux *Châteaux en Espagne* de Collin d'Harleville, et tu me diras si l'on peut supporter une aussi mauvaise imitation d'une œuvre pareille.

---

(1) Je crois me souvenir que dans le premier chant de cette œuvre gigantesque l'action (?) devait se passer avant la Création du Monde.

Je sors d'une réunion convoquée par l'avocat Radcliffe, écossais. C'est un croyant qui veut faire partager aux autres la paix de Jésus-Christ. J'ai vu à Genève, dans la ville où l'on se moque de tout, des jeunes gens se lever en pleine assemblée pour dire qu'ils avaient été touchés, et pour inviter leurs compagnons à la foi. Il faut avoir de l'orgueil, comme j'en ai, pour ne pas les avoir imités.

J. Nicole à Paul

Pâquis, 22 juin 62.

... Pour me remettre à ma poésie, j'attends un repos complet, une large perspective de fantaisie. L'homme littéraire est en moi dans un bien triste état. Les sciences me ruinent. Ah! cher ami, la science avilit les hommes jusqu'à s'en faire aimer. Ma conscience me reproche un secret plaisir quand je repasse mon astronomie.

Je suis fâché d'apprendre que ton séjour (à Versailles) menace de se prolonger. Tu m'as laissé un grand vide. Je n'ai plus personne à qui communiquer mes idées et je perds tout à mesure. Je souffre pour toi de cette grammaire Lhomond et de ces discours latins. Je ne peux décidément pas croire à tes quinze heures de latin par jour; tu exagères sans doute.

Tu me dis que tout est en désarroi dans ta tête; c'est comme moi; il m'est impossible de trouver une seule idée générale, un seul système. Heureusement cette théorie dont tu me parles et sur laquelle on pourrait régler sa vie est déjà trouvée : C'est le Christianisme. — Pourquoi êtes-vous heureux ? — Parce que je suis pardonné. — Pourquoi faites-vous le bien ? — Parce que je suis pardonné. — Les œuvres ne pouvant rien, la foi seule sauvant et amenant avec elle la sainteté de la vie, voilà dans toute sa simplicité le Christianisme qui vous fait vivre et qui est en même temps ce qu'il y a de plus philosophique. Remarque les systèmes; on en parle, on les discute, on en est fier, mais on vit complètement à côté. Du reste la philosophie n'a pas la prétention de se mêler de vos affaires.

L'idée du salut par la foi, c'est celle que M. Radcliffe

venait exprimer chez nous. Il quittait ses intérêts, ses affaires d'argent, son pays d'Écosse, pour aller en France, en Suisse, en Allemagne, prêcher tous les jours et plusieurs fois par jour, annoncer que les œuvres n'étaient rien sans la foi. Il a fait beaucoup de bien à Genève. On peut dire en passant qu'il a un grand talent : sa prédication est vive, pressante et n'a rien d'empesé. A Genève, beaucoup, presque tous ne peuvent croire que leurs petites œuvres ne font rien et que le salut est un don purement gratuit. On s'imagine qu'il faut des efforts, des œuvres, pour obtenir son pardon. Voici comme Radcliffe répondait : « Si j'allais vers un condamné à mort lui porter la lettre de grâce, et s'il me répondait : « j'essayerai », ne le trouveriez-vous pas un insensé? »

... Les leçons achèvent de me tuer. Il faut de l'ordre, du positivisme. Tout ce que je peux faire pour conserver mon individualité, c'est de ne jamais fixer le prix d'avance et de ne point compter le nombre des cachets. Je te prie, envoie-moi du courage. Tu sais qu'on gagne vite des idées fixes, et qu'à force de trouver qu'on baisse, qu'on se matérialise, on finit par n'avoir plus un instant de poésie. Dès que je suis devant une belle vue, avant d'avoir le temps de l'admirer, mon inquiétude est là, elle dit : « Qu'est-ce que tu éprouves, qu'est-ce que tu sens? Quelle idée te fais-tu? » En s'écoutant ainsi on est incapable de rien sentir. Sérieusement cette lutte est très pénible. Dis-moi quelque chose là-dessus.

Quant à Belles-Lettres, j'ai voulu parler l'autre jour de *Profils et Grimaces*, mais je les ai ennuyés. A propos, ce Vacquerie m'a frappé comme imitation extraordinaire. Impossible de s'absorber autant et avec plus grande gaieté de cœur dans le caractère, les passions, les défauts d'un esprit supérieur. Or, Vacquerie est peut-être le plus ardent à proclamer qu'il ne faut pas subir d'influence en littérature. Cette tendresse que montre le poète pour les animaux nuisibles et les plantes vénéneuses est aussi fausse : à force d'avoir pitié du laid et du mal, il oublie ce qui est beau et ce qui est bien. Vacquerie écrit toute une lettre sur les

chiens et les chats de Hauteville-house, sur Chougna, Lux, Cabot, Mouchi, puis il dit : « Quand je pense qu'enfant je tirais les oiseaux, j'assassinais les chardonnerets! Comme si ce n'était pas assez des meurtres d'animaux qu'on commet par nécessité, pour manger; des bœufs qu'on assomme, des poulets qu'on saigne, des saumons que l'hameçon déchire, des homards qu'on jette vivants dans l'eau bouillante! » On se représente ces gens qui, gémissant sur la nécessité féroce qui les y contraint, dévorent des poulardes et des saumons. Dans leur amour pour les animaux, ils ne peuvent se passer de soupe aux écrevisses. « Au moins soyons bons pour les bêtes qu'on ne mange pas. »

Notre revue continue comme par le passé. Le numéro de janvier n'a pas encore paru. Je veux proposer une Chrestomathie bellétrienne. J'ai déjà plusieurs morceaux tout prêts dans le « Pantologue ». Ce sera sur le plan de Vinet, trois parties : Enfance, Adolescence, Age mûr. Je suis embarrassé pour l'art dramatique de l'âge mûr.

Adieu, mon cher ami, écris-moi bientôt, envoie-moi des consolations.

J. Nicole à Paul

Juillet 62.

Cher ami,

J'ai fini mes examens depuis vendredi : *Admis* tout court. Mais que veux-tu? J'ai été coulé sur les chélidonés, n'ayant su que leur carapace était de l'os et ayant dit que c'était de l'écaille. Je commence déjà à m'en consoler, et laissant le passé derrière moi, je me demande avec une certaine inquiétude ce que je vais faire de ces trois mois de chaleur. Je n'ai mis aucune négligence dans les commissions dont tu m'avais chargé. Doret et Balavoine, sur ma seconde sommation, doivent t'écrire. J'ai remis ton adresse à Mathey qui doit la répandre par toutes Belles-Lettres. Ce ne sera pas ma faute si tu n'en reçois pas des piles et des piles.

Mon activité est fébrile. J'ai travaillé, j'ai veillé, j'ai échoué (presque), et pour m'exciter encore, j'écris des lettres sous les tuiles brûlantes de ma mansarde. Je suis avec cela tellement aplati que, réservant ce billet aux bêtises qui me

passent par la tête, je répondrai une autre fois à ta bonne lettre. Arrivant au milieu des repassages, elle m'a aidé et soutenu dans bien des moments d'astronomie...

4 août.

Je reprends une semaine après. J'ai passé quelques jours aux Voirons; j'ai vécu de la vie simple des montagnards, ne mangeant pas de viande et couchant sur la paille. Mais les insectes qui me dévoraient m'ont obligé à revenir. Malgré les courses, la fatigue et le bon air, je ne pouvais fermer l'œil. Je suis donc revenu avec un corps tatoué et une figure maigre que mon nez accentue très fortement...

Je te remercie des réflexions philosophiques que tu m'as communiquées; mais ce n'est pas la raison qui chez moi détruit le sentiment, en voulant s'en rendre compte. Je crois à un abaissement insensible de mon sentiment poétique; je le crois et, comme ce n'est pas une conviction très agréable, je me débats de toutes mes forces contre cette idée. Je m'observe, et quand je suis devant un beau tableau, une belle poésie, ou à écouter de la musique, s'il m'arrive de sentir quelque chose, vite l'observateur est là, qui prend note, qui est tout joyeux, et pendant ce temps les impressions s'effacent.

... J'aime beaucoup l'histoire, que tu n'aimes pas, (1) et je veux rendre mon goût plus concevable à tes yeux, en transcrivant un passage d'Augustin Thierry; tu m'en diras des nouvelles. Un roi saxon, pressé par un missionnaire d'embrasser le christianisme, assemble ses chefs et les consulte. Voici le discours de l'un d'eux :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive parfois les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec les

---

(1) Ce que je n'aimais pas dans l'histoire c'était le manque de certitude, mais aussi et surtout l'obligation où j'étais de graver dans ma mémoire rebelle les longues listes de noms et de dates que l'on demande dans les examens J'ai vu depuis l'histoire se faire sous mes yeux, et j'ai reconnu qu'aucun roman, aucun poème ne l'égale en intérêt.

capitaines et les hommes d'armes, qu'un bon feu est allumé, que la salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige ou vente au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre. L'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur : il ne sent plus ni la pluie ni l'orage, mais cet instant est rapide. L'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur cette terre et son cours d'un moment comparé à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est ténébreux et incommode pour nous; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître; si donc la nouvelle doctrine peut nous apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous la suivions. »

N'es-tu pas converti ? (1)

Balavoine, que j'ai rencontré, t'engage beaucoup à essayer l'examen d'août, et ne doute pas de ta réussite. Je prie Dieu qu'il t'aide dans l'épreuve qui s'approche.

Adieu, cher ami.

3

A l'époque où nous sommes arrivés, Marc Doret était simple étudiant en théologie, et il ne sera pas, je crois, sans intérêt de trouver ici les impressions d'un jeune protestant qui, pour la première fois, se risque à lire Musset.

Vif sentiment des beautés poétiques, franchise, sincérité enjouée, liberté d'esprit qui va jusqu'au doute sur l'existence de l'âme, pureté naturelle et simple de la pensée, tout cela est bien loin du ton de fausse humi-

(1) Je n'ai pas été converti, parce que la « nouvelle doctrine » ne m'a rien appris de certain sur une seconde vie. La salle que j'ai traversée était pleine d'hommes pervers qui se battaient, ivres de fureur.

lité, de dépendance servile et de louche sévérité morale qu'on observe trop souvent chez nos séminaristes.

Marc Doret à Paul

Chêne, dimanche 10 août 62.

Cher ami,

J'entame donc une épître à toi adressée et je prie les neuf sœurs de m'aider à en venir à bout. Les travaux d'examen ont été si rudes, la réaction si proportionnée, que je suis paresseux à plus de 100 degrés. Mais le sentiment chrétien qui veut que l'on fasse aux autres ce que, etc..., puis le plaisir de blaguer un peu avec toi, l'espoir de te distraire un moment, les instances de Nicole, le manque d'excuse, voilà je pense suffisamment de raisons pour réagir contre la réaction.

Tu sauras donc que c'est un Maître ès-arts qui t'écrit. Franchement ce n'est pas quelque chose de fameux qu'un Maître ès-arts. Moi qui suis à même de juger le fait, je déclare qu'un Maître ès-arts perd beaucoup à être vu de près; mais la gloire, que veux-tu, sera toujours la gloire. Je suis sûr que le soleil serait très laid, vu de tout près, et cette réflexion me console. Puisses-tu sentir ces choses comme moi, c'est-à-dire puisses-tu avoir aussi bonne chance que moi, à tes prochains examens. Car en second lieu ces examens m'ont montré que les honneurs, les dignités, les grandeurs, la gloire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sont pure affaire de loterie. Ils m'ont fait comprendre comment il se fait que ces petits Napoléon Ier et les autres hommes célèbres représentés en sucre ont l'air si bien à leur place dans les loteries de foire.

Tu sauras aussi que, par réaction des examens toujours, abandonné à un doux « farniente » qu'il aurait été trop pénible de briser par une lecture profonde, j'ai remis mon existence pendant deux jours entre les mains d'Alfred de Musset, tout en me réservant les droits nécessaires. Je l'ai chargé de me promener par ses prés fleuris, ses vallons et ses plaines, à la condition de marquer moi-même la mesure, de hâter ou retarder le pas à mon gré.

Cet Alfred de Musset est un drôle de corps. Il est curieux d'entendre ce pauvre homme, au beau milieu de ses débauches, soupirer après la pureté. On voit qu'il aime l'innocence, il est à même d'en comprendre le prix. L'on s'étonne que ce contraste ne l'amène pas plus souvent au désespoir. Connais-tu la *Coupe et les lèvres*? (1) Il y a là un nommé Franck, mauvais sujet, dont le bon cœur perce parfois, et qui me semble représenter assez bien l'auteur. Si jamais cette espèce de tragédie te tombe entre les mains, je te recommande un récit de Franck à Gunther sur la rencontre qu'il fit d'une petite fille de sa connaissance. Le contraste est singulier et frappant. Il ne l'est pas moins entre le livre entier des *Premières Poésies* et « Le Saule », seul morceau convenable qu'elles renferment. Tu le connais sans doute; si tu ne le connais pas, lis-le, et tu feras comme moi, tu le reliras souvent.

... Je t'avoue que ce n'est pas sans regret que je quitte l'Académie, où nous avons vécu ensemble. Je crois bien que ces deux dernières années resteront les plus belles de notre carrière d'études. Je l'ai pressenti bien des fois, même quand il m'arrivait de parler mal de mon sort. Le grand inconvénient que je trouve aux recherches scientifiques, c'est de vous disposer singulièrement au matérialisme. Ce n'est pas une petite affaire, diras-tu : Mais heureusement on a des amis qui respirent la poésie et les arts, et qui vous tirent du bourbier.

Néanmoins je puis déclarer que rien dans les sciences, à mon vu et su, ne s'oppose à l'existence d'un Dieu; de l'âme, c'est autre chose, mais d'un Dieu, non. Aussi je comprends les matérialistes, mais non les athées.

Voici, cher ami, tout ce que peut secréter mon cerveau pour le moment. Tâche de trouver le temps de m'écrire. Puisque je t'ai parlé de moi comme un gros égoïste, parle-moi de toi pendant quatre pages et plus, et je serai content.

Adieu, cher ami, reçois mes vœux sincères pour ta réussite, et mes amitiés de bon Bellétrien.

M. Doret

---

(1) Je n'avais pas lu Musset, considéré à Genève comme un auteur très dangereux pour la jeunesse.

4

Paul à sa mère

27 juillet 62.

... J'ai été assez mal reçu jeudi dernier au bureau de la Sorbonne. C'était jour de congé, on ne s'inscrivait pas. Il m'a donc fallu revenir vendredi, le dernier jour ! Il y avait une foule énorme. Enfin je suis inscrit sous le numéro 978. Sur un pareil nombre de candidats, combien y aura-t-il de bacheliers ? Je subirai l'examen dans un mois. D'ici là, j'irai tous les jeudis à Paris pour voir passer les autres. Je croyais qu'une fois inscrit, mon inquiétude allait redoubler ; tout au contraire, cela m'a calmé, comme si tout avait été fini. (1) Il est cependant peu probable que je réussisse ; en tout cas, cette tentative me servira beaucoup. Si par hasard j'obtenais le diplôme, je me remettrais immédiatement au dessin. Comme je me dédommagerais de ces longs mois de privation ! Sinon, il faudra bien en prendre mon parti. (2)

Et Fernand ? Avez-vous de ses nouvelles, qu'a-t-il décidé ? Je te l'avoue, j'aimerais mieux le voir aller à Saumur, et pourtant je comprends bien que le Mexique l'attire. De toute manière, son avancement semble assuré, et c'est l'essentiel.

Alix m'a dit qu'elle allait prêter sa traduction de *Hermann et Dorothée* à M. Nus. Je souhaite qu'il ne l'accapare pas trop longtemps, afin de pouvoir la lire aussi.

7 août 62.

Je sors de la Sorbonne. On m'avait dit et répété : « Rien de plus facile que cet examen », mais j'ai été désagréablement surpris de la malveillance des examinateurs. Ils posent les questions de telle façon qu'ils ont l'air d'avoir pour but de troubler les candidats. Ce que je viens de voir m'a ôté le peu d'espérance qui me restait encore. Je ne compte aucu-

---

(1) Était-ce un pressentiment ? N'était-ce pas plutôt la délivrance d'un souci ?

(2) J'avais promis à mes parents de ne reprendre mes études de peinture qu'après avoir obtenu le grade de bachelier.

nement sur la réussite pour cette fois, mais cela ne me découragera pas. La chance joue d'ailleurs un grand rôle.

Tu peux te figurer si ces examens m'ont intéressé ; du reste je n'étais pas le seul à les suivre avec émotion. Le public nombreux était composé principalement de parents ou amis qui attendaient avec anxiété le résultat de chaque épreuve. Ceux que j'ai vus étaient très forts ; ils ont eu presque tous la note assez bien ; or, pour l'obtenir, il faut avoir cinq boules blanches sans aucune noire. Le dernier candidat a hésité sur quelques points, pourtant il a été admis, et personne n'a pu retenir un soupir de soulagement. Je me représentais la joie de l'heureux jeune homme ; j'aurais bien voulu être à sa place.

Les examinateurs ne s'en tiennent pas du tout au programme ; ils ne cherchent qu'une chose : faire de l'esprit, souvent aux dépens de leur victime. Autre désavantage pour moi : A Genève, j'avais presque de l'aplomb, par comparaison avec les Genevois, mais ces Parisiens ont une présence d'esprit incroyable ; ils savent admirablement se retourner et se tirer d'un mauvais pas. Je t'assure que jamais représentation dramatique ne m'a si vivement intéressé.

Je suis content d'apprendre que tu viendras avec papa passer quelques jours à Paris pendant mon examen ; cela me fera du bien de vous sentir tous près de moi ; il me semble que cela me soutiendra. Je tâche de me bien persuader que je ne réussirai pas, afin de diminuer, autant que possible, l'ennui d'un insuccès. Rester encore trois mois séparé de vous, ce sera bien pénible. Il faut m'y préparer.

Tu m'écris que M. Nus n'a pas apprécié *Hermann et Dorothée* ; cela m'a surpris tout d'abord, puis, à la réflexion, j'ai trouvé cela naturel. On a beau n'écrire des mélodrames que pour gagner de l'argent, on ne peut pas faire longtemps ces choses-là, sans que le goût s'en ressente. Les buveurs d'eau-de-vie ne trouvent plus de saveur aux meilleurs vins. Je suis persuadé qu'Homère ne lui plairait pas davantage. Alix m'a dit avoir entendu M. Nus lire un chapitre de son ouvrage philosophique *(Les Grands Mystères)*;

elle l'a trouvé très intéressant et très bien écrit. Je souhaite que M. Nus soit encore à la Colonie quand j'y irai après l'examen. Dans quelques jours tous les élèves de M. Fleury vont partir pour rentrer chez leurs parents; seul je resterai dans cette grande maison vide. Ce n'est pas gai.

5

Au moment de l'examen, je fus moins intimidé que je ne l'avais craint. Tandis que la plupart des candidats lisaient le grec en ânonnant, j'eus les intonations de quelqu'un qui comprend un peu ce qu'il lit, et je déclamai presque un passage de Démosthène; dédaignant le mot à mot servile, je traduisis de suite en français, tout en serrant le texte de très près. En revanche, je fus faible en géographie; en histoire, je commis quelques bévues sur les dates, mais j'eus la chance d'être appelé sur un beau sujet : les relations de Richelieu et de Gustave-Adolphe.

Il faut dire que M. Bétant, conservateur de la bibliothèque du Gymnase, m'avait conseillé de lire l'Histoire de France de Michelet. J'en avais copié quelques passages, dont la forme imprévue et saisissante m'avait séduit, et je les avais même appris par cœur. La philosophie de l'histoire était alors à la mode, j'essayai donc de montrer que des plus petites causes peuvent sortir d'importants effets; je rappelai la maladie de vessie dont souffrait Richelieu et je parvins à amener assez adroitement ces quelques lignes à propos des fêtes de La Rochelle : « Il y eut des magnificences incroyables, une extrême gaieté, car on disait que Richelieu était mort, ou qu'il allait mourir. On dansait... Le bal ne

dura pas et la joyeuse cour revint au sérieux tout à coup, apprenant deux nouvelles qui changeaient le monde : Richelieu avait uriné et Gustave-Adolphe était mort. » On rit, j'étais sauvé.

Interrogé sur les fables de La Fontaine, je récitai *le Loup et le Chien.* — A l'époque du Second Empire, on rencontrait plus de chiens couchants que de loups en liberté, mais les professeurs de Paris étaient pour la plupart d'esprit indépendant et mon choix m'attira déjà quelques sympathies. M'adressant à mon examinateur et non pas au public, j'eus soin d'indiquer de mon mieux les nuances d'expression, mais comme en sourdine, et je me gardai bien de les trop souligner, comme eût fait un acteur. Cependant, à la fin de la fable, lorsque le loup renonce aux bons morceaux, qu'il eût fallu payer au prix de sa liberté, un de nos amis, M. Gelle qui assistait à l'examen, m'assura que ma voix eut je ne sais quelle vibration de colère contenue, si bien que l'auditoire vibra avec moi, quand je lançai le trait final :

Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix, un trésor!

On sentit, paraît-il, que ce n'était plus le loup qui parlait, mais le jeune exilé. Et comme il y a dans toute émotion vraie une force communicative, l'examinateur devenu bienveillant, me donna une boule blanche.

C'est ainsi que j'obtins le diplôme tant désiré. Ouf!

Les examinateurs, lorsqu'ils sont intelligents, — on peut être très instruit sans être intelligent — cherchent

à classer chaque candidat dans l'une ou l'autre de deux catégories : Les uns, et c'est le plus grand nombre, ont fait un pénible effort pour se bourrer la mémoire de notions sommaires, à peu près suffisantes pour répondre aux questions du programme, mais ils se promettent bien, le diplôme obtenu, de ne jamais plus mettre le nez dans ces vieux bouquins latins et grecs qui les ont ennuyés si longtemps. Les autres, et je puis sans vanité me ranger parmi eux, ont pris goût à l'étude et, malgré de graves lacunes dans les connaissances dont ils font preuve au moment de l'examen, on peut deviner qu'ils ont le désir de s'instruire et qu'ils continueront toute leur vie à étudier. Inspirer ce désir, tel devrait être le but et tel est le talent des vrais professeurs. Mes juges m'ayant reçu bachelier, je les trouvai très intelligents.

III

EN AFRIQUE

III

EN AFRIQUE

Fernand Milliet à son père

Constantine, 18 mars 1862.

... Je te promets de mettre à profit les bons conseils que tu me donnes... On parle d'envoyer un escadron au Mexique. En ce cas, je demanderais immédiatement à partir, je rendrais plutôt mes galons pour y aller. Ce serait peut-être une bêtise, mais c'est une bien belle campagne à faire.

M. de Tucé à madame Milliet

10 juin 1862.

... Nous sommes en marche depuis le 23 du mois dernier, et il nous faudra encore quatre jours pour arriver à Constantine, puis six jours pour nous rendre à Bône.

Fernand est enchanté de cette expédition et en parfaite santé ainsi que moi. Nous avons toujours eu un temps superbe. Le soleil nous a dorés tous les deux : pour moi, j'ai le teint d'une vieille pipe culottée, mon nez a changé de peau six fois. Fernand est un peu plus frais... On est très content de lui, il fait son service sans jamais rechigner, il plaît au colonel qui le fera nommer brigadier aussitôt que ce sera possible.

Je reviens à notre voyage, car ce n'est pas à proprement parler une expédition : nous n'avions pas d'ennemis à combattre, nous allions seulement faire voir aux popula-

tions des plaines une force suffisante pour les contenir, si elles s'avisaient de se joindre aux Kabyles.

Nous avons traversé des plaines immenses, de quinze à trente lieues de long et d'une dizaine en largeur. Je ne croyais pas le pays aussi bien cultivé. Toutes ces plaines sont couvertes de blé ou d'orge. Quelquefois nous ne trouvions pas une place libre pour notre bivouac. Ce qui manque, c'est l'eau et les arbres. Une fontaine par-ci par-là, et pas le moindre arbuste. Pour faire la soupe, on nous apportait le bois des montagnes, de fort loin.

Nous suivions la plupart du temps d'anciennes routes romaines. On trouve des traces de fermes et de villas toutes les deux ou trois lieues. Sur d'autres points, des forteresses; et enfin des restes de villes de cinq à six kilomètres de circuit, où l'on voit encore debout des arcs de triomphe avec inscriptions et des théâtres bien conservés. Il a dû y avoir dans ces contrées une population énorme à l'époque romaine.

Cette vie nomade me convient beaucoup. J'ai une bonne tente doublée, un lit avec matelas et draps, enfin tout le confort possible. Je suis parti avec deux mulets et trois chevaux, M. Manière (mon ordonnance) et deux muletiers.

Enfin, ma chère amie, il faudrait, pour te raconter mon voyage, beaucoup plus d'encre que je n'en ai, car mon encrier est séché à peu près. Nous vivons d'ailleurs admirablement bien; notre table est très agréable, surtout grâce au colonel du Barail qui est un homme très remarquable, tout à fait hors ligne, et dont la conversation est des plus intéressantes.

Ton frère et ami.

Fernand à sa mère

Constantine, 14 juin 1862.

... D'un côté, j'aurais de grands avantages en allant à Saumur : d'abord la promesse du colonel de me nommer sous-officier dans le courant de l'année, ensuite l'instruction que j'acquerrais là, me servirait pendant tout le reste de ma carrière militaire.

Cependant le voyage au Mexique me tente énormément aussi. Si j'y allais, j'aurais vu les quatre parties du monde. Ensuite, mon oncle me dit qu'il est sûr de me faire nommer également sous-officier là-bas. Quant à la fièvre jaune, elle n'est à craindre que sur le littoral, le reste du pays est très sain. Et puis mon oncle y va, lui qui a sa position faite, qui est d'un âge où l'on préfère la tranquillité au mouvement, et tu voudrais que moi qui suis jeune, qui ai tout à me créer, je ne désire pas aller là-bas! Si vous le voulez absolument, je resterai, mais pour moi j'aimerais mieux partir.

Fernand à sa mère

Blidah, 2 août 62.

... Le général Yusuf vient de nous passer en revue. Quel contraste avec le colonel du Barail qui lui présentait notre régiment! Yusuf est un ancien janissaire du dey d'Alger, il a le beau type arabe, le teint bronzé, et ses allures orientales ne ressemblent guère à la correction parfaite, à la tenue simple mais irréprochable de notre colonel. Yusuf porte un riche uniforme fait d'étoffes précieuses aux couleurs éclatantes, tout chamarré d'or. Il montait un étalon bai-brun, magnifiquement harnaché, qui s'avançait en bondissant par saccades, la tête ramassée, l'œil brillant, à demi recouvert par les crins noirs qui flottaient en désordre. Le cheval syrien que montait le colonel du Barail était blanc à reflets argentés, il marchait d'un pas calme et léger, la tête haute, les oreilles en avant, ses naseaux roses dilatés, son grand œil noir bien ouvert. Chevaux et chefs excitaient l'admiration générale, et sans nous vanter, nous pouvons dire que les chasseurs d'Afrique sont aussi une troupe d'élite...

M. de Tucé à madame Milliet

Blidah, 3 août 62.

J'ai reçu ta dépêche (1) trop tard pour faire comprendre Fernand parmi ceux qui sont désignés pour le Mexique. Il verra avec chagrin ses camarades partir sans lui pour cette

(1) Cédant aux sollicitations de Fernand, mes parents avaient fini par accorder leur permission.

lointaine expédition, mais ce n'était pas son tour de marcher. Je n'ai pas voulu forcer la destinée.

Je suis parti de Constantine, en me dirigeant sur Alger avec deux escadrons... Nous avons fait notre route en quinze jours de marche et deux séjours, à Sétif et à Aumale. C'est un voyage très fatigant, en ce que l'eau est extrêmement rare, et le peu que l'on trouve, sans fraîcheur et de mauvais goût. Nos étapes étaient d'une dizaine de lieues, sans apercevoir une feuille ou un brin d'herbe, rien que la terre nue ou des rochers. C'est un paysage d'une tristesse accablante. En quittant la province de Constantine pour celle d'Alger, l'aspect du pays change. On se trouve dans des montagnes couvertes de petits arbrisseaux rabougris, mais pas d'eau davantage; de plus, des sentiers difficiles et des passages dangereux. A Aumale, nous avons été dirigés sur Blidah, où nous devons attendre l'embarquement. On pense que ce sera pour le 20 août environ.

En attendant, nous sommes campés à la porte de la ville, dans un délicieux pays. Blidah est la ville des jardins et des orangers; la campagne est de toute beauté et l'eau en abondance. On ne peut s'empêcher de faire la comparaison de cette garnison avec Constantine, où le 3me Chasseurs est obligé de passer sa vie.

On formera deux régiments de marche, l'un commandé par le colonel du 2me Chasseurs d'Afrique et l'autre par M. du Barail, c'est le nôtre, formé de mes deux escadrons, plus deux escadrons du 12me Chasseurs de France, sous les ordres du lieutenant-colonel Margueritte.

Il y a des hommes qui entrent à l'hôpital par suite des fatigues de la route, quelques-uns ne pourront pas s'embarquer et l'on complétera notre effectif. C'est encore une ressource pour Fernand. Je le demanderai au colonel.

Fernand à Paul

Constantine, 15 septembre 62.

Mon cher frère,

J'ai appris avec grand plaisir la réussite de tes examens. Tu avais assez travaillé pour cela et ce n'est que justice. Tu

vas maintenant pouvoir te livrer à ton aise à la peinture et j'espère voir déjà à mon retour un chef-d'œuvre de toi. (1) Je pense tous les jours au bonheur que j'aurai de vous voir tous dans deux mois. Cette idée m'a aidé à supporter la peine que j'ai eue, lorsqu'il a fallu renoncer à partir pour le Mexique.

Demain je monterai le grand cheval de mon oncle pour les courses; nous sommes chargés de maintenir l'ordre dans la foule. Il faut songer aussi que les Arabes étant réunis au nombre de plus de cinquante mille, pourraient bien choisir ce moment pour se révolter. Tous les riches arabes sont campés ici avec leurs chevaux superbement harnachés. Si mon père était là, il pourrait voir de bien beaux chevaux. C'est son ami le colonel Dupaty qui est président des courses.

Je mène une vie bien différente de la tienne : tandis que tu es plongé dans tes lectures, moi je trotte à cheval tous les jours dès cinq heures du matin; pendant que tu apprends des vers, moi j'apprends ma théorie, ou je m'égosille à crier après des maladroits de conscrits que j'engueule consciencieusement, en me faisant du mauvais sang, s'ils ont tourné à gauche au lieu de tourner à droite, ou saisi leur fusil à la poignée au lieu de le prendre à la capucine, etc... Tous les jours tu dînes bien, tu es bien couché et ne t'inquiètes nullement des besoins matériels de la vie; — moi au contraire, je mange avec cinq autres, dans la même gamelle en fer, une soupe souvent peu appétissante, et mon grand régal est d'aller manger une portion de six sous avec un camarade en buvant un litre; je couche les trois quarts du temps sur la dure, et malgré cela je me plais dans cette vie-là, qui te semblerait si pénible. Cela vient de la différence de nos caractères.

Le jour de mon départ pour Saumur n'est pas encore fixé. Je te serre la main et t'embrasse de tout cœur.

Ton frère et ami.

---

(1) Les chefs-d'œuvre ne se fabriquent pas si vite et j'attends encore le mien.

Fernand à sa mère

Constantine, 22 décembre 1862.

... Je suis nommé maréchal des logis au 2e escadron. Tu comprends ma joie. Le jour même, je suis monté en ville remercier le major qui a été charmant pour moi. Je suis également allé voir le colonel Dupaty à qui cela a fait beaucoup de plaisir et qui m'a invité à déjeuner pour demain matin. Les officiers de mon escadron m'ont déjà fait dîner hier au soir avec eux.

J'ai également été obligé, suivant l'usage, de payer ma réception aux sous-officiers de l'escadron. J'en suis pour une trentaine de francs que je dois à la cantine. J'ai aussi pour dix francs de pose de galons sur ma veste et mon dolman. J'attends avec impatience ta lettre, chère mère, pour me libérer de cela. — Je parlerai au major pour ma permission, et je suis certain que j'obtiendrai facilement quarante jours.

Madame Milliet à madame Alix Payen

Genève, 27 décembre 62.

... Depuis hier Fernand prend avec Paul des leçons d'escrime. Ce grand nigaud n'en avait jamais pris; aussi a-t-il reçu sur le bras un joli coup de sabre dans un duel et je veux qu'il apprenne ici à manier les armes tant que durera son congé.

Alix à ses parents

Paris, 31 décembre 1862.

Père chéri, ma Bonti,

Le voilà donc arrivé, mon brave chasseur!... Je lui ai trouvé bonne mine, il me semble grandi. Il est gentil au possible pour moi et charmant pour madame Payen. Il m'a remis tout ce dont il était chargé pour moi. Merci mon *fâtre* de ton joli tableau; il va orner notre petit salon et me rappellera en même temps ce cher pays et mon père chéri... Vous me gâtez tous; j'ai vraiment été comblée cette année.

Nous sommes allés avec Fernand voir Méliotte qui a été d'une joie folle. Elle s'est mise à raconter tous ses vieux souvenirs. Le soir, nous avons ri aux larmes au Palais Royal. Fernand n'a pas perdu sa gaieté, il a toujours son bon rire communicatif. Il part demain matin pour Saumur. Je suis bien contente de ce petit séjour qu'il a fait auprès de moi; il a été si affectueux, si gentil, il m'a dit d'une façon si amicale que l'absence l'avait fait apercevoir qu'il m'aimait vraiment, profondément. Enfin, j'ai là un frère que l'on peut m'envier.

Fernand à sa sœur Alix

Saumur, 5 octobre 1863.

... J'espère être nommé sous-officier à la fin de l'année. Lorsque j'irai à Paris, tu me verras avec mon nouveau grade. D'ici là, je vais travailler pour réparer le temps perdu. J'étais découragé par cette fastidieuse *théorie*; mais, pour faire plaisir à mon père et à ma mère, je vais tâcher de sortir avec un bon numéro. En tout cas, j'ai fait des progrès en équitation, c'est la chose pour laquelle j'ai le plus de goût, et je suis un des tout premiers. Ma jument Corinne a été malade et a dû entrer à l'infirmerie, cela m'a bien ennuyé, car j'étais obligé de monter tous les jours un nouveau cheval. Quant au sauteur qui m'a si bien décroché une fois, je me moque de lui maintenant; voilà plusieurs fois que je le monte, et je tiens dessus.

IV

1861-1862

RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE
PREMIERS ESSAIS

PORTRAITS. — CRITIQUE DE POLYEUCTE PAR JULES NICOLE. — M. AMIEL. — LE DOUTE CARTÉSIEN. — PORT-ROYAL : DES DIVERSES MANIÈRES DE MAL RAISONNER. — PLATON. — MAXIMES. — DÉTERMINISME ; L'AVEUGLE. — PENSÉES SOCIALES.

IV

1861-1862

RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE
PREMIERS ESSAIS

Portraits. — Critique de Polyeucte par Jules Nicole. — M. Amiel. — Le doute cartésien. — Port-Royal : Des diverses manières de mal raisonner. — Platon. — Maximes. — Déterminisme; l'Aveugle. — Pensées sociales.

1

De retour à Genève, je me remis à suivre les cours de l'Académie, mais je donnais la plus grande partie de mon temps à des études de dessin, afin de me préparer au concours d'admission à l'École des Beaux-Arts de Paris.

Je m'intéressais toujours vivement à notre chère Société de Belles-Lettres, et j'y présentai quelques travaux. Ces premiers essais littéraires furent aussi les derniers pour moi; pendant longtemps du moins, la peinture allait m'absorber tout entier.

Les événements de la vie d'un étudiant ce sont ses études et l'évolution de ses idées. Les occupations manifestent les goûts et les tendances, c'est-à-dire le caractère. On se tromperait donc si l'on croyait

prétentieuse la reproduction de simples devoirs d'écolier. Je prie le lecteur de les considérer non pas en eux-mêmes, car ils n'ont rien que de très ordinaire, mais comme les éléments d'une étude de psychologie individuelle à différents âges.

La jeunesse sent bouillonner en elle mille pensées, mille désirs, mille projets. C'est bien une fermentation. L'avenir est là en puissance, et si tous les germes n'arrivent pas à maturité, ils contiennent pourtant des virtualités conscientes. De là cette haute opinion que la plupart des jeunes gens ont d'eux-mêmes. De là aussi leur dédain pour la vieillesse, pour l'expérience et pour la tradition. Voulant tout réformer, ils commencent par tout démolir.

Chaque génération nouvelle éprouve le besoin de s'affirmer en se séparant nettement de la génération qui l'a précédée. Celle-ci allait à gauche, bon ! nous irons à droite. Il y a là une oscillation normale et probablement nécessaire, soit du goût artistique et littéraire, soit des systèmes philosophiques.

Assurément, l'outrecuidance et l'esprit de contradiction ont leurs dangers; ce sont eux qui me dictèrent une abominable dissertation contre la vieillesse, en réponse au *de Senectute* de Cicéron qu'on nous faisait traduire. J'avais pris pour épigraphe ce mot de Toussenel : « Le vieux est l'ennemi du bien. »

A la façon des Précieuses, nous nous amusions souvent à écrire les *portraits* des personnes de notre connaissance. Alix excellait dans ce genre, mais chez elle la ressemblance réaliste tournait aisément à la caricature. Je subissais sans doute son influence, lorsque je fis le portrait-charge d'un sénateur réaction-

naire que nous avions rencontré chez des amis, et qui nous avait amusés, tant par la solennité prétentieuse de ses manières que par le caractère antédiluvien de ses doctrines.

UN SÉNATEUR

Où sont les beaux vieillards que célébrait Homère ?
Où sont-ils les Nestors au vénérable aspect,
Dont les sages conseils commandaient le respect ?
Qu'il est prompt le déclin chez le pauvre éphémère !

Notre homme, à cinquante ans, semble un octogénaire,
Sa bouche démeublée exhale un souffle infect,
Ses membres sont perclus, et son cœur circonspect
Appelle la pitié « Dangereuse chimère » !

Farci de vieux clichés, son esprit embaumé
Ne voit dans le Progrès qu'un brigand mal famé;
« A la tradition il est *attentatouâre !* »

Aux élans généreux l'égoïste fermé
Nous rabâche cent fois sa personnelle histoire,
Opinant qu'après lui tout sera consommé !

En ma qualité d'idéaliste, j'essayais aussi de réunir sur une même figure différents traits, tous pris sur nature, mais empruntés à plusieurs modèles. C'est ainsi qu'à la façon de La Bruyère, je décrivis un vieil amoureux.

POLYPHILE

Je ne sais si le vieux Polyphile était encore jeune en 1830, toujours est-il que, poète romantique, il eut alors du vague à l'âme, et prit l'habitude de ne vivre que par l'imagination. Aujourd'hui son corps usé mérite assez bien le nom de « guenille ». Il porte lunettes, il a l'oreille dure et la mâchoire dégarnie. Il marche le dos voûté, et l'appui d'une canne est devenu nécessaire à ses pas chancelants. En vain il essaie de se redresser; il ne fait plus illusion qu'à lui-

même. Persuadé que « le cœur n'a pas de rides », et croyant toujours avoir vingt ans, il ne saurait entrevoir une jolie femme, sans en tomber sur le champ éperdument amoureux : Fleurs, quatrains, madrigaux et acrostiches sont les hommages qu'il rend à l'Objet aimé, manifestations surannées d'une flamme éteinte et de transports ralentis. Ses soupirs cherchent vainement à adoucir les rigueurs de la belle qui lui rit au nez. Son intelligence, active et lucide autrefois, s'est obscurcie; rien ne l'intéresse plus, si ce n'est cette contrefaçon de l'amour. Par une habitude invétérée, sa main continue de retracer sur le vélin les tendres formules qui étaient à la mode à l'époque lointaine de sa jeunesse. Ses rêves passionnés et ses désirs chimériques flottent au hasard et se posent n'importe où : respectable matrone ou actrice évaporée, fille, femme ou veuve, noble dame ou cuisinière, tout lui est prétexte à sonnets ou à ballades. Polyphile possède ainsi tout un sérail imaginaire. Il courtise tour à tour ou simultanément la brune et la rousse; son culte s'éparpille chez toutes les nymphes, chez toutes les Muses et chez toutes les vierges folles. Il a des vers pour Chloris, mais il en a aussi pour Margot; son cœur éclectique est large comme la place de la Concorde. On prétend que Voiture avait à la fois sept maîtresses, Polyphile en a vingt... Cela ne fait de mal à personne.

De nos jours on ne connaît plus guère ce sentiment suranné et démodé qu'on appelait jadis le respect de la vieillesse. Il est vrai de dire qu'il y a beaucoup de vieillards peu respectables, et c'est peut-être là une excuse pour les jeunes moqueurs.

2

Ce que je tiens à indiquer ici par quelques exemples, c'est l'utilité des libres discussions dans des réunions de jeunes gens studieux. Il est bon de remuer les idées,

pour accélérer le mouvement de l'intelligence, et d'instituer une recherche personnelle de la vérité.

Remettre hardiment en question toutes les opinions reçues, toutes les notions imposées par l'autorité des parents et des maîtres, cela peut conduire, il est vrai, aux paradoxes orgueilleux et malsains d'un Nietzsche, mais c'est pourtant mettre en pratique la sage méthode cartésienne. Une fois au moins en sa vie, il faut faire effort pour se dégager des préjugés, et sonder sévèrement les fondements de ses croyances. Si elles ne résistent pas à cet examen, on les abandonnera. « On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair », disait Renan.

Je me souviens d'une *Critique de Polyeucte,* dans laquelle J. Nicole, avec une remarquable hardiesse et une grande rectitude de jugement, refusa son admiration, non pas au génie de Corneille qui n'est pas en cause, mais à sa façon de comprendre le christianisme. On devine avec quelle joie moi, jeune artiste, fervent dévot de la religion de la beauté et ennemi né de toutes les brutes iconoclastes, j'entendis mon ami blâmer sévèrement un vandalisme révoltant, que tant de gens continuent à admirer, suivant une tradition peu raisonnée et inacceptable. C'est au nom des véritables principes d'un christianisme plus pur que Nicole s'élevait contre les violences d'un intolérant fanatique. Briser des statues, qu'est-ce que cela prouve? et qui cela peut-il convertir?

La recherche du martyre est une désobéissance à la volonté de Dieu, qui nous ordonne de vivre pour son service, jusqu'au jour marqué par Lui-même, et une méconnaissance complète de l'exemple que le Maître a donné, Lui qui *attendit* la mort.

Jules Nicole résumait ainsi son jugement :

Polyeucte c'est le vieil Horace que l'on a baptisé, à qui on a appris le catéchisme, mais qui n'est pas devenu chrétien pour cela.

3

Nous avions pour professeur de philosophie M. Amiel, auquel nous ne rendions pas justice. C'est seulement après sa mort que fut publié le beau livre qu'il a écrit. De son vivant il fut méconnu, et je dois avouer que son cours me parut médiocre. Les conférences qu'il offrait gracieusement à quelques étudiants de bonne volonté, valaient beaucoup mieux. Je me souviens de ses excellents conseils sur l'art de discuter. Il insistait sur la nécessité de s'entendre tout d'abord sur le sens des mots, et surtout d'entreprendre la recherche sincère de la vérité, en se disant bien qu'on ne la connaît pas encore. Il commentait le conseil donné par Pascal :

« Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé. »

En somme nos études de philosophie étaient un peu superficielles. Trois livres cependant firent alors sur mon esprit une impression profonde : Le *Discours de la Méthode,* la *Logique de Port-Royal* et le *Traité de*

Fénelon sur l'Existence de Dieu. Ces livres figuraient au programme du baccalauréat français.

Très consciencieusement, j'essayai de suivre le conseil de Descartes, remettre en question tout ce que j'avais accepté jusque là sans contrôle.

Je fus épouvanté du résultat.

Bien peu de gens se soumettent réellement, de bonne foi, à cette épreuve redoutable, dans toute sa rigueur. Descartes lui-même n'a pas osé le faire. Il s'est arrêté à mi-chemin. Prudemment, il avait commencé par mettre à l'abri de son doute provisoire non seulement les vérités (?) révélées par la religion, mais aussi les vérités morales, utiles à la pratique de la vie. Pourquoi ces restrictions? La logique nous oblige à faire table rase, aussi bien des préjugés religieux reçus dans notre enfance, que de la morale conventionnelle. On s'aperçoit alors que cette morale a évolué au cours des siècles, et qu'elle continue de se transformer tous les jours. Descartes se souvenait de la condamnation de Galilée, qui fit sur lui une vive impression, mais nous, qui n'avons plus à craindre le bûcher ni la prison, pourquoi ne mettrions-nous pas à profit la liberté de penser qui nous est accordée?

Déjà ma raison inclinait vers le scepticisme : j'écrivais :

Lorsque Descartes prend l'évidence pour base de la certitude, il a soin d'ajouter que cette certitude restera toujours imparfaite, comme la raison humaine. Nous pouvons croire à nos idées, mais seulement dans ce qu'elles ont de clair et de distinct. Qui donc déterminera le degré de clarté nécessaire? Tous ceux qui se sont trompés ont eu une idée claire de leurs erreurs.

La vérité ressemble à un vin précieux dont Dieu aurait versé quelques gouttes dans l'Océan, en disant à l'homme : « Tu ne boiras que de ce vin. » Seigneur, quelle dérision! Pourquoi te jouer ainsi de tes enfants? De quel crime payons-nous la peine, pour que tu nous aies créés, nouveaux Tantales, avides de cette vérité qui nous échappe, altérés de cette connaissance décevante qui fuit, sans même effleurer nos lèvres? Et si nous sommes punis des fautes de nos premiers parents, quelle injustice est la tienne! Tu frappes des innocents.

Quant à la question de l'immortalité de l'âme, je me demandais si les âmes des fous resteront folles pendant l'éternité. Et si elles retrouvent le sens, que devient la persistance du Moi?

4

Dans la Logique de Port-Royal, je n'étudiai guère que deux chapitres véritablement admirables, le chapitre XIX : *Des diverses manières de mal raisonner, que l'on appelle sophismes,* et le chapitre XX : *Des mauvais raisonnements que l'on commet dans la vie civile et dans les discours ordinaires.* — Ce chef-d'œuvre de bon sens et de goût mériterait d'être publié à part, à l'usage de ceux que rebutent les théories scolastiques du syllogisme. Ici, Arnauld et Nicole rivalisent avec Molière et La Bruyère pour la justesse pénétrante de l'observation, pour la finesse de l'esprit et la profondeur des réflexions morales : Mais les écoliers ont ce préjugé de croire ennuyeux tous les ouvrages qui figurent sur le programme des examens, et plus tard, ils dédaignent de les relire.

Je citerai donc presque au hasard quelques-unes de

pensées judicieuses dont est rempli ce beau livre trop peu connu :

VI. — L'amour-propre fait souvent faire ce raisonnement ridicule : C'est une opinion que j'ai inventée, c'est celle de mon ordre, c'est un sentiment qui m'est commode, *il est donc véritable; la malignité naturelle fait souvent faire cet autre qui n'est pas moins absurde : C'est un autre que moi qui l'a dit, cela est donc faux; ce n'est pas moi qui ai fait ce livre, il est donc mauvais.*

VII. — Il est rare que l'on termine quelque question par la dispute, et il n'arrive presque jamais que deux philosophes tombent d'accord. On trouve toujours à répartir et à se défendre, parce que l'on a pour but d'éviter non l'erreur, mais le silence, et que l'on croit qu'il est moins honteux de se tromper que d'avouer que l'on s'est trompé.

VIII. — Il se trouve des personnes, principalement parmi ceux qui hantent la cour qui, reconnaissant assez combien ces humeurs contredisantes sont incommodes et désagréables, prennent une route toute contraire, qui est de ne rien contredire, mais de louer et d'approuver tout indifféremment; et c'est ce qu'on appelle complaisance, qui est une humeur plus commode *pour la fortune, mais aussi désavantageuse pour le jugement : car, comme les contredisants prennent pour vrai le contraire de ce qu'on leur dit, les complaisants semblent prendre pour vrai tout ce qu'on leur dit; et cette accoutumance corrompt premièrement leur discours, et ensuite leur esprit.* (Chapitre XIX)

On le voit, contrairement aux nouvelles théories pragmatistes, la *commodité* n'est pas un bon critérium de la vérité.

VII. — Il y a une illusion très ordinaire, qui est de croire qu'un homme dit vrai parce qu'il est de condition, qu'il est riche ou élevé en dignité. Ce n'est pas que personne fasse expressément ces sortes de raisonnements : Il a cent mille livres de rente, donc il a raison; il est de grande naissance, donc on doit croire ce qu'il avance comme véritable; c'est un homme qui n'a point de bien, il a donc tort : néanmoins il se passe quelque chose de semblable dans l'esprit de la plupart des hommes, et qui emporte leur jugement sans qu'ils y pensent : Si le riche parle, dit l'Écriture, tout le monde se tait, et on élève ses paroles jusqu'aux nues; si le pauvre parle, on demande : qui est celui-là ? (Chapitre xx)

Je n'étais pourtant pas toujours d'accord avec les savants auteurs de *l'Art de penser*. Leur jugement sur Montaigne est plus que sévère, il est injuste et presque méchant.

Dans la question de l'Existence de Dieu, je n'aurais pas osé prendre résolument, comme je le ferais aujourd'hui, le parti de Cotta et de Cicéron, mais j'étais frappé de la vigueur de leurs arguments et de la faiblesse des réponses.

« Comment, dit Cotta, pouvons-nous concevoir Dieu, si nous ne pouvons lui attribuer aucune vertu? Car dirons-nous qu'il a de la prudence? Mais la prudence consistant dans le choix des biens et des maux, quel besoin Dieu peut-il avoir de ce choix, n'étant capable

d'aucun mal? Dirons-nous qu'il a de l'intelligence et de la raison? Mais la raison et l'intelligence nous servent à découvrir ce qui nous est inconnu par ce qui nous est connu : or, il ne peut y avoir rien d'inconnu à Dieu. La justice ne peut aussi être en Dieu, puisqu'elle ne regarde que la société des hommes; ni la tempérance, parce qu'il n'a point de voluptés à modérer; ni la force, parce qu'il n'est exposé à aucun péril. Comment donc pourrait être Dieu, ce qui n'aurait ni intelligence ni vertu? »

Les auteurs de la Logique se fâchent et voici leur réponse emberlificotée :

« Il est difficile de rien concevoir de plus impertinent que cette manière de raisonner : Il ne peut y avoir en Dieu de vertus semblables à celles qui sont dans les hommes; donc il ne peut y avoir de vertus en Dieu. Et ce qui est merveilleux, c'est que Cotta ne conclut qu'il n'y a point de vertu en Dieu que parce que l'imperfection qui se trouve dans la vertu humaine ne peut être en Dieu, de sorte que cela est une preuve que Dieu n'a point d'intelligence, parce que rien ne lui est caché, c'est-à-dire qu'il ne voit rien, parce qu'il voit tout; qu'il ne peut rien, parce qu'il peut tout; qu'il ne jouit d'aucun bien, parce qu'il possède tous les biens. »

Malgré l'éclat de ces dernières formules, le reproche d'anthropomorphisme subsiste; nous ne pouvons attribuer ni la vue, ni l'action, ni la jouissance à l'Inconnaissable. Supprimez dans l'idée de Dieu tous les attributs humains de grandeur, de puissance, de justice, etc..., que reste-t-il ?

Cependant, par une bizarre contradiction, j'avais

parfois des crises de mysticisme; je restais attaché de cœur aux croyances spiritualistes. La poésie pleine de charme, l'éloquence, la chaleur persuasive de Fénelon me séduisaient, bien que je reconnusse la faiblesse de son argumentation.

5

Je me sentais attiré aussi par le charme de Platon, comme par une sorte de dangereux vertige, et j'essayais vainement de lutter contre les séductions du plus délicieux des sophistes, en rabaissant sa dialectique qui me semblait un simple jeu :

Je crois voir dans un cirque un de ces jeunes gymnastes dont les belles proportions rappellent celles des statues grecques. Il est à la fois souple et nerveux, svelte et robuste; ses mouvements les plus rapides, les plus imprévus, conservent quelque chose d'harmonieux et de rythmé. Un murmure de sympathie accueille son entrée. C'est merveille, en effet, de le voir marcher, courir si légèrement qu'il semble voler, puis danser, se coucher à terre et se relever tout d'une pièce. Il pirouette, tourbillonne avec une rapidité vertigineuse, fait la roue, bondit, et se retrouve, on ne sait comment, sur ses pieds. Chacune de ses attitudes, chacun de ses mouvements prouve avec évidence sa force exceptionnelle et sa souplesse merveilleuse. Puis quand les applaudissements éclatent, le beau gars, rougissant de plaisir, salue le public féminin enthousiasmé, et lui envoie gracieusement sourires et baisers.

Je ne puis m'empêcher de songer à ce jeune gymnaste, toutes les fois que je lis un des charmants dialogues de Platon. Lui aussi, il sait que tous les regards sont fixés sur lui, que la brillante jeunesse d'Athènes est suspendue à ses lèvres, et il est heureux de faire un peu parade de la souplesse et de la vigueur sans égale de son esprit. Il parle, et

à peine a-t-il commencé qu'on l'admire déjà. Il jongle alors avec les mots et avec les pensées, il définit, il distingue; Prodicus lui a appris les nuances les plus subtiles des synonymes; tantôt il ergote finement, tantôt il discute avec force, puis le voilà qui plonge hardiment aux plus obscures profondeurs du gouffre métaphysique; il en sort, mais c'est pour s'envoler au ciel, sur les ailes de la fantaisie et pour se perdre dans un éblouissement de lumière. Toujours alerte et souriant, moitié sérieux, moitié moqueur, il se joue des plus graves problèmes; il va prendre les thèses les plus sévères dans leur froide nudité, et s'amuse à les habiller de la tunique transparente des mythes. Ce vêtement tout uni, mais rehaussé pourtant de quelques sobres ornements d'or, c'est le style attique.

Assurément, le spectacle est exquis et d'un charme incomparable, et pourtant ce n'est guère pour Platon qu'un agréable passe-temps intellectuel. A ces tours de force de sa pensée on ne saurait refuser l'admiration, mais bien rarement ils aboutissent à une conclusion vraimènt certaine. Ses raisonnements subtils ne servent ni au progrès de la science, ni à celui des arts, encore moins à la vie pratique.

Parfois même, au cours des siècles, les rêveries platoniciennes sur le Beau absolu ont exercé une influence regrettable. La théorie des Idées a entraîné Michel-Ange et son école dans cette voie funeste qui mène tout droit à l'horrible chic, cet *a priori* de l'art, et plus d'un cuistre de la peinture crut pouvoir remplacer par la science anatomique l'étude de la nature vivante.

La contemplation du monde suprasensible s'est tournée en mysticisme. Les esprits purs ont dédaigné les corps et le monde réel. Kant s'est égaré au pays des Nuées et des *Noumènes*, pays séduisant mais dangereux, où de prétendus sages perdent en spéculations vaines

leurs égoïstes loisirs. Sous prétexte de contempler les Idées éternelles et immuables, ils oublient le monde changeant des réalités, ils oublient ces troupeaux d'esclaves qui pourtant les font vivre de leur travail; ils oublient la pitié pour ceux qui souffrent, ils ne savent pas tendre la main à leurs frères inférieurs et infortunés. (1)

---

(1) J'ai exprimé depuis des sentiments analogues dans les vers suivants :

TEMPLA SERENA

Suave mari magno...
LUCRÈCE, II.

Accoudé tristement au roc de nos rivages,
Je contemple les flots cabrés sous le grand vent,
Et je plains le pêcheur qu'un espoir décevant
Jette aux cruels écueils fertiles en naufrages.

Dans nos sillons la guerre a semé la terreur;
La gueule des canons rugit comme un orage.
Vois! des brutes, avec des hurlements de rage,
Dans un sang fraternel abreuvent leur fureur.

Ne te tairas-tu pas, trompette d'épouvante,
Fol orgueil, vaine soif de domination?
Gardons notre mépris pour la gloire qu'on vante.

Dédaigneux des lauriers, libre d'ambition,
Le sage, s'éloignant des luttes qu'il contemple,
Se retire en la paix sereine de son temple.

TROP HAUT

Le sommet glacial des sublimes montagnes
Ignore les saisons. Eternellement pur,
Eternellement blanc dans l'immuable azur,
Il dédaigne l'aspect changeant de nos campagnes.

Ah! chercheur d'absolu, crains de devenir dur!
L'impassibilité c'est ta froide compagne;
Tandis que l'artisan souffre et meurt dans son bagne,
Tu trouves dans la tour d'ivoire un abri sûr.

Vois! la graine a germé dans notre humble vallée,
Sous un manteau de fleurs la tristesse est voilée
Et nos cœurs attendris commencent d'espérer.

Aux mystères trop hauts notre âme n'est point faite;
De l'infini des cieux escaladez le faîte,
Nous, restons ici-bas pour aimer et pleurer.

6

Obligés d'étudier les grands écrivains, les jeunes gens sont amenés tout naturellement à les imiter, et ils se bercent de l'espoir de les égaler un jour. Cette illusion est bienfaisante; elle les soutient dans leurs travaux.

Nous aimions à prendre le ton sentencieux des moralistes, et nous croyions être déjà de petits La Rochefoucault.

Voici quelques-unes de mes maximes : (1)

— Il faut aimer la vertu comme sa femme. J.-J. Rousseau l'adorait comme une idole, avec tant de respect qu'il osait rarement s'en approcher. Combien d'autres ont comme lui l'enthousiasme du bien, qui ne savent pas conformer leurs actions à leurs principes; ceux-là n'ont que le bigotisme de la vertu.

— La Rochefoucault n'a connu que l'amour de soi. Il a cherché consciencieusement dans son propre cœur, il l'a creusé, fouillé dans les recoins les plus cachés et, n'ayant pas trouvé trace de l'amour du prochain, il en a conclu que ce sentiment n'existait pas. Cependant, sans être ambitieux, avare ou criminel, on peut constater qu'il existe des ambitieux, des avares, des criminels. De même les pessimistes, les misanthropes et les égoïstes devaient reconnaître qu'on rencontre parfois — rarement il est vrai — quelques êtres bienveillants, désintéressés, charitables, qui sont heureux du bonheur des autres et qui ont pitié du malheur.

— C'est dans cette vie qu'il faut faire le bien et non dans une autre.

---

(1) C'est d'une manière un peu forcée que j'en ai fait entrer plusieurs dans les livres que j'ai publiés depuis; elles ont subi quelques retouches et j'y ai ajouté quelques commentaires.

— Se connaître, quoi de plus difficile et de plus rare? D'ailleurs qui se préoccupe de cela? Chacun s'admire naïvement et sincèrement, chacun déploie une habileté merveilleuse pour pallier à ses propres yeux ses travers et ses vices. Si vous disiez à une vipère qu'elle est méchante, elle en serait fort étonnée. Nos défauts font si bien partie de notre nature qu'ils nous semblent des faits normaux.

— Quelques hommes et certaines femmes ne voient pas d'autre profession digne d'eux que celle de soleil. Ne brillent-ils pas du plus vif éclat? Ils se contemplent et s'admirent. Parents, amis, voisins, la nature entière devraient entrer docilement dans le glorieux tourbillon dont ils daignent former le centre. Quelque comète mal apprise montre-t-elle peu de goût pour le métier de satellite, ils en sont étonnés et indignés. L'audace est en effet scandaleuse! Ne pas s'incliner devant une aussi incomparable supériorité, n'est-ce pas le comble de la sottise? Cependant, certaines comètes récalcitrantes n'hésitent pas, et vont faire un petit tour ailleurs.

— L'honnêteté n'est proportionnelle ni à l'intelligence, ni au savoir.

— Sans être Hercule, tout homme rencontre dans la vie un carrefour. Deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est verdoyant et fleuri à l'entrée, il offre de frais ombrages, mais descend rapidement vers les fondrières La foule s'y précipite, malgré la boue : Voici l'ignoble bande des ivrognes en goguette, les vils débauchés, les égoïstes sans pitié, qui bousculent ou piétinent parents et amis, et l'innombrable cohorte des ingrats. — L'autre chemin, âpre et solitaire, exposé aux ardeurs du soleil, mène vers les hauteurs sereines. C'est le sentier de l'étude désintéressée; il est peu fréquenté, les faibles refuseront de t'y suivre. — Choisis-le pourtant.

Indulgence. — Ceux qui n'ont pas bon estomac se conforment docilement à l'ordonnance du médecin qui leur défend le vinaigre. Mais ils n'en veulent pas au vinaigre.

Est-ce sa faute s'il leur fait mal? Ils sont prévenus, c'est à eux d'éviter les acides. Faisons de même pour les méchants. Puisqu'ils nous blessent, évitons-les, éloignons-nous d'eux, ne les haïssons point.

— Il est regrettable que nous n'ayons qu'un seul mot : l'envie, pour exprimer des sentiments très divers : d'une part la basse jalousie, injuste, souillée de haine, et d'autre part, le sentiment très légitime que nous éprouvons en présence de ce qui est beau et bien. Cette envie-là, toute mêlée d'admiration enthousiaste, de respect et de sympathie, est une envie joyeuse qui rend meilleur. Tout au plus laisse-t-elle au fond du cœur un vague regret de ne pas posséder soi-même des qualités si précieuses.

— Quand on est toujours mécontent des autres, c'est qu'on n'a pas sujet d'être bien content de soi-même.

Mon esprit flottant oscillait entre des doctrines contraires. Les beaux préceptes de la morale stoïcienne et chrétienne excitaient mon enthousiasme, et pourtant je devinais la force des arguments déterministes qui atténuent la responsabilité :

— L'hygiène,

écrivais-je,

c'est la moitié de la morale. La clarté de la vision, la puissance de l'imagination, le sentiment de la mesure et de l'équilibre, la mémoire, la prévision, la coordination des moyens en vue d'une fin, toutes les qualités qui font l'artiste, le poète, le penseur et l'honnête homme, sont intimement liées et subordonnées à la santé du système nerveux.

— Le sentiment que nous avons de notre liberté est en grande partie illusoire. (1)

---

(1) « Nul n'est libre excepté Dieu. » Eschyle : *Prométhée*.

— Le mot liberté n'est pas exact, si on le prend au sens fort. Un honnête homme n'est pas libre de commettre une mauvaise action.

— Cet enfant a le fémur brisé; on lui donne une jambe de bois. Cet autre est aveugle; on lui achète un chien qui lui servira de guide. Mais en voici un troisième auquel manque le sens moral; que faire ? Cet article ne se vend pas chez le marchand du coin. Pascal explique pourquoi un cerveau boiteux nous irrite, mais avons-nous raison d'être irrités ? De quel droit jugeons-nous ce qui se passe dans une autre conscience ?

— N'accusons pas les fauves de férocité, nous qui dévorons des agneaux et des bœufs. Mille circonstances fatales pèsent sur la volonté et la déterminent. La société finira peut-être par reconnaître qu'elle a sa part de responsabilité dans bien des crimes. Un progrès nécessaire s'accomplira dans le sens de la pitié, de l'indulgence et du pardon. Nos descendants, plus humains, s'étonneront de la tardive férocité de nos lois et de nos mœurs.

— Un aveugle gravissait la pente abrupte d'une montagne. Il était faible, et ses pieds tremblants chancelaient sur les cailloux d'un chemin étroit, bordé par un précipice.

Il monte, et voici qu'un tapis d'herbe épaisse facilite sa marche. Pourquoi, pense-t-il, pourquoi l'herbe aurait-elle été créée, si ce n'est pour s'étendre mollement sous les pieds meurtris des vieillards ?

Mais l'herbe glissante croissait sur une pente oblique, au bord de l'abîme. L'aveugle y tombe et se brise les os sur les rochers. Comme il gémissait, un passant s'arrêta pour lui lancer des injures : « Que fais-tu là, fainéant ? Quel goût dépravé t'attire dans ces bas-fonds ? Cesse de pousser ces cris affreux; cache-toi ! N'as-tu pas honte de ta laideur, de ce visage tout souillé de poussière et de sang ?

« Étranger, répondit l'aveugle, je n'ai point d'yeux, et j'ai perdu mon bâton. Ne m'accuse point. Est-ce ma faute si la terre a manqué soudain sous mes pas ? Aie pitié, tends-moi la main, et peut-être pourrai-je encore remonter avec toi sur les hauteurs où le soleil brille.

« Apprends, insensé, répond durement le moraliste, apprends que tous les hommes ont des yeux. Un enfant sait distinguer une montagne d'un marécage et le droit chemin d'un précipice... Mais toi, tu te complais dans la boue, tu as voulu t'y vautrer, et tu cherches maintenant à y entraîner les voyageurs. Point de pitié pour ceux qui tombent ! »

Il dit et s'éloigna, non sans avoir lancé une pierre à l'aveugle, qui s'affaissa mourant, accablé de douleur, et plus encore de désespoir. (1)

7

J'extrais aussi des notes que j'écrivais à cette époque quelques lignes où se trouvent en germe des idées que j'ai exprimées depuis :

— La guerre est l'école du vice. Cependant le bien sort quelquefois du mal : les conquêtes d'Alexandre ont préparé les voies à l'empire romain, qui lui-même a rendu possible la vaste diffusion du christianisme, première ébauche de la fraternité des peuples.

— Hélas ! il y a des gens qui n'ont pas de pain, et il y a des gens qui n'ont pas de science. Aucun esprit ne devrait mourir de faim.

— Les paysans d'aujourd'hui sont les descendants des légitimes propriétaires du sol, de ceux qui les premiers l'ont cultivé. Les propriétaires actuels sont les descendants des guerriers conquérants. Le vol à main armée, telle est l'origine de la grande propriété foncière et de la vieille noblesse. — J'ai ajouté depuis : les descendants des seigneurs

(1) J'ai à m'excuser de donner encore une fois cet apologue que j'ai déja publié dans *les Trois âmes*, mais c'est pour la Société de Belles-Lettres qu'il a été composé.

ne s'étonneront pas si le peuple réclame un jour les biens dont il a été spolié par la violence. Ceux qui meurent de faim accepteront difficilement la théorie de la prescription. (1)

— Le progrès pacifique n'est pas impossible. Il suffit que le peuple sache bien ce qu'il veut, et qu'il ne veuille que ce qui est légitime. Alors sa voix ne sera pas celle d'un brigand révolté, ce sera la voix de la Justice elle-même, qui criera aux riches : « La bourse ou la vie! » Malheur aux aveugles qui ne voient pas à l'horizon ce grand cataclysme et qui semblent prendre plaisir à l'attirer sur notre pays !

Et je citais la terrible prophétie de saint Matthieu :

« La cognée est déjà mise à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit, va être coupé et jeté au feu. »

---

(1) Quelques grandes fortunes ont une autre source qui n'est pas plus pure : l'agiotage et les spéculations de Bourse.

ANNEXE AU CHAPITRE IV

LYKOS (1)

Ivre de sa rosée et de son doux printemps,
La terre s'éveillait sous la divine Aurore;
La brise secouait son aile humide encore
Et la fleur entr'ouverte exhalait son encens.

Dans les bois d'oliviers que le Céphise arrose,
Où le portaient ses pas, Lykos allait rêveur;
Sentant avec angoisse un vide dans son cœur,
Loin du monde il fuyait solitaire et morose.

La nymphe, en le voyant passer dans le lointain,
Admirait le jeune homme à l'avril de son âge
Et disait, se cachant dans les joncs du rivage :
C'est un bouton vermeil entr'éclos au matin.

Les grands bois de lauriers s'inondaient de lumière,
L'oranger lui versait de suaves senteurs,
Et son cœur se gonflait, plein de vagues ardeurs...
Une larme venait briller à sa paupière.

Pourquoi pleurer? Lui-même, il ne le savait pas;
Errant dans la fraîcheur des solitudes vertes,
Par les sentiers perdus, les clairières désertes,
Il écoutait les fleurs qui murmuraient tout bas :

---

(1) Ce petit poème fut le dernier que je composai avant de devenir peintre. La peinture est une maîtresse jalouse qui n'admet guère de rivale. A Paris je n'allais plus avoir envie d'écrire des vers, mais de faire des tableaux.

Les Fleurs

Où t'en vas-tu si farouche,
Mon bel éphèbe, où vas-tu ?
Pourquoi ce pli sur ta bouche,
Pourquoi cet air abattu ?

Vois-tu pas sous les fleurs s'enneiger l'aubépine ?
Vois-tu pas les doux nids cachés dans le buisson ?
Allons, que le plaisir revienne en ta poitrine
Et sur tes lèvres la chanson.

Si tu connais l'amour, aime demain bien vite,
Aime encor dès demain, si tu n'as pas aimé ;
Partout la sève monte et le printemps palpite,
Toi seul, enfant, n'es pas charmé.

Tu foules d'un pied superbe
La mousse et le frais brin d'herbe,
Sans songer où vont tes pas.
La terre, à pleines corbeilles,
T'apporte des fleurs vermeilles...
Que tu ne regardes pas.
Viens, cueille-moi dès l'aurore,
Cueille, il en est temps encore,
Ah, je voudrais t'enlacer,
Vivre un instant sur ta bouche,
Et puis, si la mort me touche,
Expirer sous ton baiser.

Ainsi chante la fleur, Lykos, l'âme ravie,
Tout grisé de parfums, s'éloigne au fond des bois,
Et sous les verts arceaux où palpite la vie,
Il entend murmurer une confuse voix :

Les Arbres

Bel enfant, toi qui t'enfonces
Dans nos taillis inconnus,
Malgré le lierre et les ronces,
Chez nous sois le bienvenu.

Comme un jeune chevreuil qui bondit par les haies,
Lance de tous côtés son timide regard,
Et, quand la biche accourt vers lui dans les futaies,
Dédaigneux s'enfuit à l'écart ;

Ainsi tu marches seul, sans savoir que l'on t'aime,
Tu vas loin de la danse et de tous les plaisirs,
Tu vas, pensif et fier, amoureux de toi-même,
Sans passions et sans désirs.

Vois donc, les branches s'enlacent
Et les lianes embrassent
Les vieux chênes chevelus.
Ah, ton cœur ne peut se taire,
Bientôt, mon beau solitaire,
Tout seul, tu ne viendras plus.

Quand la vierge rougissante,
Se donnera palpitante,
Bel éphèbe, entre tes bras...
Sur vous, versant mon ombrage,
Je veux joncher de feuillage
Les sentiers verts sous vos pas.

Et Lykos s'en allait éperdu, l'œil humide,
Plein d'un trouble secret, souriant à demi,
Mais l'amour l'effrayait et son désir timide
N'appelait qu'un ami.

LYKOS

Je voudrais m'appuyer sur l'épaule d'un frère,
Et sentir sur mon bras sa tête se pencher.
Nous irions de la vie admirant le mystère,
Tristes de voir sitôt la fleur se dessécher.
Nous irions, enivrés de la chaude lumière
Qui ruisselle en flots d'or sur les fauves épis;
Nous irions en chantant une même prière
Dans le calme des nuits.

LES ROCHERS

D'un vain rêve, enfant, tu te leurres;
Insensé, profite des heures,
Cherche enfin la réalité.
Ne songe plus qu'à la matière;
L'idéal n'est qu'une chimère,
Du corps seul vient la volupté.

N'as-tu pas des bras pour étreindre?
Crois-moi l'amour seul peut éteindre

Cette ardeur qui vient t'embraser.
Hâte-toi, la Mort est avide,
Bientôt de sa lèvre livide
Tu sentiras le froid baiser.

LES NUAGES

Assez de profanes paroles!
Il faut, enfant, que tu t'envoles
Dans l'éther, bien loin du réel.
Ne songe plus à la matière,
Ton corps demain sera poussière,
Ton esprit seul est éternel.
Déjà, plein d'un sacré délire,
Dans son triste exil, il aspire
Au mystérieux Inconnu,
Et bientôt, déployant ses ailes,
Vers les régions éternelles
Il ira chercher l'Absolu.

Cependant le jeune homme, errant dans la clairière,
Les yeux perdus au ciel, était plein de langueur:
Enivré de parfums, de sève printanière,
Il sentait les désirs s'éveiller en son cœur.
Simple enfant, sans chercher ni l'effet, ni la cause,
Il pensait qu'il est doux d'admirer chaque chose,
D'entendre tressaillir le vent sous les halliers,
De cueillir le narcisse au revers des sentiers;
Il trouvait que l'étude est une chose aride,
Que la raison est froide et la sagesse vide,
Avec tous ses grands mots et ses rigides lois,
Et que l'homme a besoin de sourire parfois.

LYKOS

Comme un vin généreux le doux printemps m'enivre.
Nuages, taisez-vous! — Mourir? Moi je veux vivre
Et vivre pour aimer. Chaque jour le soleil
Sans perdre un seul rayon de son éclat vermeil,
Peut s'éteindre le soir, puis s'allumer encore,
Mais pour nous renaît-il une nouvelle aurore?
Ou bien, quand de nos jours s'est éteint le flambeau,
Dormons-nous à jamais dans la nuit du tombeau?
Socrate, devons-nous en croire ta parole?
Est-il vrai que vers Dieu l'âme juste s'envole?...

Ah! cessons de rêver un avenir obscur,
La jeunesse est si belle et l'amour est si pur!

Et Lykos s'en allait, oubliant tout le reste,
Vers l'amour éternel il prenait son essor.
O vertige! Il cherchait la région céleste
Et son cœur, d'un coup d'aile, en effleurait le bord.
Allons, jeune homme, il faut revenir sur la terre.
Entends-tu gazouiller la source au fond des bois?
A travers les taillis pleins d'ombre et de mystère
Elle court en chantant de sa joyeuse voix :

LA SOURCE

Quelqu'un là-bas nous écoute,
Il faut l'attirer à nous,
Glou, glou, glou;
Glissons, glissons goutte à goutte
Sur la mousse et les cailloux,
Glou, glou, glou.

Pareille au vent qui frissonne,
Une rumeur monotone
Flotte dans l'air embaume.
C'est ma voix, ma voix lointaine,
C'est la voix de la fontaine,
Salut, salut, bien-aimé!
Je voudrais, quand tu reposes,
Avoir des lèvres de roses
Pour en baiser ton œil noir.
Viens sous la forêt profonde,
Je veux au sein de mon onde,
Palpitant te recevoir.

Chut! chut! vers nous il s'avance,
Flots babillards, taisons-nous!
Glou, glou, glou.
Glissons, glissons en silence
Sur la mousse et les cailloux,
Glou, glou, glou.

Lykos, en écoutant de loin les flots rapides
Chuchoter en passant sous les saules en pleurs,
Se frayait un chemin par les herbes humides
Qui jusqu'à ses genoux montaient avec les fleurs.

Soudain, en écartant un rideau de verdure,
Il aperçoit la source au fond des bois déserts;
Il s'arrête, il se tait. L'onde s'étale, pure,
Et les cris des oiseaux peuplent les chênes verts.

LES OISEAUX

Par ici, par ici, vite!
Le voici près du ruisseau,
Tio, tio, tio!
A chanter tout nous invite,
Oh! le soleil est si beau!
Tio, tio, tio, tio, tio!

Que la forêt retentisse,
Que l'hymme sacré jaillisse
En soupirs mélodieux!
Phœbus, je chante ta gloire,
Oh, de ta lyre d'ivoire
Réponds-moi du haut des cieux;
Dis-moi qui vient dès l'aurore
Écouter ma voix sonore,
Torro, torro, li, li, lix!
Je veux, pour lui faire fête,
Chanter autour de sa tête,
Trio, trio, to, to, brix!
Oh, quel parfum de jeunesse!
Po, po, poï! D'une déesse!
Po, poï! fut-il enfanté?
Pourquoi vient-il sous les saules,
Et qui donc, sur ses épaules,
Ainsi versa la beauté?

Par ici, par ici, vite!
Le voici près du ruisseau,
Tio, tio, tio,
A chanter tout nous invite,
Oh! le soleil est si beau!
Tio, tio, tio, tio, tio!

En écoutant, Lykos s'arrêta dans sa course,
Attiré par le calme et la fraîcheur de l'eau,
Et, voulant se baigner dans les flots de la source,
Il laissa retomber dans l'herbe son manteau.

On eût dit voir Erôs, Ganymède ou Narcisse.
Il avait couronné son front du roseau blanc,
Comme aux jours où, joyeux, il venait, dans la lice,
Lancer le javelot ou le disque pesant.

On raconte qu'un jour, le voyant dans l'arène,
Phidias l'embrassa, le pressa sur son cœur.
« L'art est vaincu », dit-il, et les vierges d'Athènes,
Admirant le jeune homme, enviaient le sculpteur.

Lykos était debout, au soleil, sur la rive,
Et son beau corps, brillant sous les rayons du jour,
Avait tant de jeunesse et de grâce naïve
Qu'en baisant ses pieds nus les flots parlaient d'amour.

La Source

Lorsque tu parais sans voiles,
Bel enfant, j'aime à te voir,
Aussi pur que les étoiles
Qui brillent au front du soir.
Ta taille est svelte et robuste
Comme un gracieux arbuste,
Ou comme un jeune palmier.
Tes pieds effleurent la terre
Et ta course est plus légère
Que le vol du blanc ramier.
Au sein des vagues lascives,
Un seul instant reste encor.
Tes yeux sont deux sources vives,
Tes bras sont des anneaux d'or.
D'une grenade entr'ouverte,
Tes lèvres ont la fraîcheur;
D'un jeune duvet couverte,
Ta joue a gardé sa fleur...
Jette manteaux et tuniques!
Tes jambes sont, ô Lykos,
Deux colonnes ioniques
En marbre blanc de Paros.
Bonheur! Je puis, sans contrainte,
Me jouer dans tes cheveux,
Je puis, d'une molle étreinte,
Enlacer tes flancs nerveux.

Lorsque tu parais sans voiles,
Bel enfant, j'aime à te voir,
Aussi pur que les étoiles
Qui brillent au front du soir.

Lykos sortit des flots et, gagnant le rivage,
Vint s'asseoir plein d'émoi, tremblant de volupté.
Un arbre sur son front répandait son ombrage
Et le cristal des flots reflétait sa beauté.
Dans l'onde il regardait l'image renversée
D'un chêne centenaire où nichaient les oiseaux :
Il admirait la branche à la branche enlacée
Et les bourgeons, naissant des antiques rameaux...
Soudain, il voit frémir l'écorce du vieux rouvre.
Ses yeux restent fixés au sein du flot vermeil.
L'arbre, sans bruit, tressaille et lentement s'entr'ouvre,
Et deux petites mains paraissent au soleil.
La fissure grandit, deux bras sortent de l'arbre,
Et puis un front serein baigné de blonds cheveux,
Et puis un corps, plus pur et plus blanc que le marbre.
C'est une hamadryade au sein du chêne creux.
Enivré, haletant, Lykos respire à peine...
Elle tourne vers lui ses yeux pleins de langueur,
Et lui, brûlant d'amour, penché sur la fontaine,
Sent bouillonner son sang et palpiter son cœur.
Il avait dépouillé sa légère tunique,
Mais il ne rougit point de voir sa nudité ;
Rougir ! N'était-il pas comme le marbre antique,
Vêtu de sa beauté ?
Le bonheur sur son front formait une auréole.
Adieu la tristesse et l'ennui !
Sa bouche restait sans parole,
Mais son âme chantait en lui :

O splendeurs, ô joie !
O Terre ! O Soleil !
Amour, tu me noies
D'un rayon vermeil !
C'est toi ! Tu m'entraînes,
Ton feu, dans mes veines,
Coule en flot brûlant.
Mes lèvres pâlissent,
Mes yeux s'obscurcissent,
Je languis tremblant.

Le voilà l'idéal, le voilà le doux rêve !
Oh ! dis-moi que jamais tu ne m'échapperas.
Viens à moi, viens à moi, que mon bonheur s'achève !
Dans mes bras, dans mes bras !

A moi ton front, tes yeux et ton divin sourire !
Sur ma lèvre ta lèvre et ses baisers de miel !
Envolons-nous tous deux, là-haut, là-haut j'aspire,
Enlaçant, enlacé... cœur contre cœur... au ciel !

Et Lykos éperdu, se soutenant à peine,
Se lève ; il veut saisir l'étrange vision ;
Il s'élance, il la touche... Oh, désillusion !
Il serrait dans ses bras le tronc rugueux du chêne.

CHŒUR DES GRILLONS

Dieu d'hymen, dieu d'hyménée,
Viens unir leur destinée,
Et, pour fêter leur bonheur,
Nous autres, chantons en chœur
Viens Hymen, dieu d'hyménée !

Cricri, cricri.
Vit-on jamais un mari
Plus heureux, plus à l'abri ?
Cricri, cricri.
Loin de lui l'humeur jalouse !
Elle est peu tendre l'épouse
Cri.
C'est un vieil arbre pourri,
Cri, cri, cri.

Dieu d'hymen, dieu d'hyménée,
Viens unir leur destinée,
Et pour fêter leur bonheur,
Nous autres, chantons en chœur :
Viens, Hymen, dieu d'hyménée !

L'air abattu, Lykos, dans les taillis épais
S'en va, le cœur brisé, l'œil perdu dans l'espace,
Tandis que la grenouille, au fond de son marais,
Coasse.

Les Grenouilles

Coax, coax, brékékec,
Ne me fuis pas, jeune grec!
Harmonieuse grenouille
C'est pour toi que je gazouille
Coax, coax, brékékec.

Crois-moi, laisse la sagesse,
Profite de ta jeunesse!
Trop tôt la Parque traîtresse
Finira ton peloton.
Alors, que veux-tu qu'on fasse
De ta livide carcasse,
Quand tu seras chez Pluton?
En plein jour rêver encore!
Prends-moi deux grains d'ellébore
Et ne va plus chez Platon;
Mais entends ma voix sonore :

Coax, coax, brékékec,
Ne me fuis pas, jeune grec.
Harmonieuse grenouille;
C'est pour toi que je gazouille
Coax, coax, brékékec.

Un faune qui passait eut pitié de sa peine
Et, voyant son beau front tout couvert de rougeur,
Lui dit : « N'embrasse plus désormais de vieux chêne,
Ami, contente-toi d'un reflet du bonheur. »

Avril 1862.

V

1861-1862

LA SCIENCE ET L'ART

CONTRADICTIONS MATHÉMATIQUES. — LE JUPITER DE PHIDIAS. — LA NUDITÉ. — LE COSTUME. — L'ART VAINQUEUR DU TEMPS. — ADIEUX A LA SOCIÉTÉ DE BELLES-LETTRES.

V

1861-1862

LA SCIENCE ET L'ART

Contradictions mathématiques. — Le Jupiter de Phidias. — La Nudité. — Le Costume. — L'Art vainqueur du temps. — Adieux à la Société de Belles-Lettres.

I

Tout en me laissant liberté entière de suivre ce que j'appelais ma vocation, mes parents n'avaient accepté tout d'abord qu'avec regret ma décision de devenir peintre; ils savaient trop bien que les talents supérieurs sont rares, et que, pour les autres, l'art est un bien mauvais métier. J'aurais voulu leur persuader et me persuader à moi-même que mon choix était raisonnable, et, cédant à une manie de généralisation trop fréquente, je cherchais à justifier mes préférences personnelles, en démontrant la supériorité de l'Art sur la Science.

L'ART ET LA SCIENCE

Au beau pays de l'Antiquité, l'artiste s'élance joyeux pour un voyage de découvertes. Tout d'abord il flâne à l'aventure; il cueille les fraises des bois, grimpe aux arbres, mange les pommes, abat les noix, pille les vignes, se roule

dans l'herbe. Jamais pressé, il s'arrête où il lui plaît; mais sa libre fantaisie n'est pourtant pas un pur caprice; il admire avec choix et avec goût.

Le savant, lui, est très grave. Il ne rêve pas, il ne plaisante pas. Une lourde besogne lui incombe : dresser méthodiquement la carte du pays. Il arpente donc les surfaces et cote les élévations. Au lieu d'admirer les chênes centenaires et de s'étendre mollement sous leur ombrage, il les compte et les numérote; bientôt, sur son ordre, on les abattra. Trouve-t-il une fleur délicate et parfumée, vite il la coupe pour la fourrer dans son herbier. Il vous dira combien de moulins peut faire tourner ce ruisseau; il évalue le rendement de ce troupeau de vaches en livres de beurre et en viande de boucherie.

Avouons-le pourtant, sans lui, ce beau pays nous serait peut-être inconnu. Sachons-lui gré de nous avoir frayé les routes. Mais que l'artiste ne s'abaisse pas aux méthodes rigoureusement scientifiques! La fraîcheur de ses impressions est plus précieuse que le plus exact des procès-verbaux. Il étudiera, mais librement, à ses heures. La science ne lui sera qu'un marchepied pour s'élever jusqu'à la beauté. L'artiste qui fait parade de sa science ressemble à ces gentlemen qui se font les cochers de leur groom. Les savants sont d'excellents serviteurs, d'excellents postillons; ils ont vu le paysage avant nous, mais ils ne l'ont pas compris, et c'est nous qui l'admirons. (1)

Proudhon n'était pas très éloigné de cette manière de voir :

« Sans doute, l'art ne repousse pas la science; il lui est même défendu, à peine de ridicule, de se mettre

---

(1) Sans le savoir, j'exposais une des thèses de la philosophie romantique allemande : la supériorité de l'intuition sur l'intelligence et la raison. Cette thèse, reprise avec un merveilleux talent par M. Bergson, me semble pouvoir être admise, mais pour l'art seulement. Je ne la crois plus vraie, lorsqu'il s'agit des grandes questions philosophiques.

en contradiction avec elle; il est condamné à s'y référer à mesure qu'elle se produit. Mais il ne l'attend pas; il la prévient dans son éclosion, la dépasse dans sa marche, la préjuge par ses aspirations, et va même, dans les siècles d'ignorance et chez la multitude des esprits faibles, jusqu'à la suppléer. » (1)

2

Avec une audace à laquelle mon jeune âge servira peut-être un peu d'excuse, (2) je présentai à la Société de Belles-Lettres un travail d'une rare insolence intitulé : *Quelques petites absurdités des mathématiques.* Il faut dire, comme circonstance atténuante, que notre professeur, excellent homme d'ailleurs, avait fait une guerre acharnée à notre chère Société. Par suite de ses conseils, quelques-uns de nos camarades les plus intelligents s'étaient vu refuser par leurs parents l'autorisation de se joindre à nous. Ce que les parents redoutaient n'était vraiment pas bien redoutable : A nos séances littéraires succédait ce que nous appelions le second acte, (ce que les Allemands nomment la *thune),* où l'on chantait gaîment en buvant quelques chopes de bière. J'avais le tort de tous les gens passionnés, quand je rendais les mathématiques responsables de la rigidité puritaine de notre brave professeur. Cependant, sans connaître encore la critique profonde de Renouvier, j'avais deviné quelques-unes des objections très sérieuses que des gens plus autorisés que moi ont

(1) Proudhon. *Du principe de l'art,* page 26.
(2) J'avais 17 ans.

présentées, non pas à la science elle-même, mais à ses formules et à la théorie de l'Infini.

C'est avec l'aplomb des demi-savants que je soulevai quelques graves problèmes. Je n'ai nullement la prétention de les avoir résolus.

L'esprit humain,

disais-je,

ayant des limites, ne saurait atteindre l'Absolu. Les mathématiques elles-mêmes, malgré leur réputation usurpée, n'arrivent le plus souvent qu'à des à peu près, et c'est ce que nous allons démontrer :

Les géomètres commencent par poser comme axiomes des propositions qui ne sont en réalité que des postulats contestables ou de simples définitions conventionnelles. Au moins faudrait-il éviter les contradictions flagrantes.

Qu'est-ce, par exemple, qu'un point mathématique qui, par définition, n'aurait ni longueur, ni largeur, ni épaisseur ? Ce n'est pas de la matière, puisque, généralement, on reconnaît à la matière les trois dimensions de l'étendue. Le point est-il un esprit ? Non, mais une conception de l'esprit, et cette conception, j'avoue que je ne la conçois pas.

Comment, en mécanique, dans la définition du pendule idéal, ose-t-on parler d'un point matériel pesant ? A-t-on jamais vu une conception matérielle ? A-t-on pesé un kilo de conceptions ? Dire « un point matériel », c'est dire : une chose immatérielle qui serait matérielle, un rien pesant, un rien savant, commode pour ceux, très nombreux, qui consentent à accepter ce qu'ils ne comprennent pas, un rien sur lequel on va bâtir tout un édifice.

En réalité, le point mathématique est un mot vide de sens, une entité métaphysique, toute verbale, dans laquelle on a la prétention de faire entrer deux idées qui s'excluent.

La théorie des *limites* est-elle plus acceptable ? Quoi ! Legendre nous dit : « Le cercle est la limite d'un polygone régulier dont le nombre des côtés croîtrait indéfiniment. La sphère est la limite d'un polyèdre dont le nombre des surfaces croîtrait indéfiniment. » — Autrement dit : Nous savons

qu'un polygone, malgré la multiplication indéfinie du nombre de ses côtés, n'arrivera jamais à être un cercle; nous savons qu'un polyèdre ne se confondra jamais avec une sphère, donc nous allons raisonner sur le cercle comme si c'était un polygone et sur la sphère comme si c'était un polyèdre.

Mon manuel de géométrie ajoute en effet : « Il résulte évidemment de ce qui vient d'être dit, que *toute* propriété qui aura lieu pour le périmètre ou la surface d'un polygone inscrit, quel que soit le nombre de ses côtés, s'appliquera à la longueur ou à la surface du cercle. »

Mais, direz-vous, l'erreur pourra être aussi petite que l'on voudra. — D'accord; cependant une erreur reste toujours une erreur. Me ferez-vous croire que le cercle aura *toutes* les propriétés du carré ou du triangle? O sciences exactes, ou plutôt sciences de l'à peu près, donnez-moi, je vous prie, la racine carrée de cinq.

Si les savants étaient logiques, ils devraient du moins être tous athées : Ils commencent en effet par nier l'existence de tout ce qui est absurde, puis ils veulent nous faire avaler un Infini de leur façon, un Infini où se rencontrent les lignes qui, par définition, ne se rencontrent jamais; un Infini qui égale deux, ou zéro, à votre choix, et autres balivernes! Ce pays-là me semble quelque peu chimérique; c'est le pays de la contradiction, de l'absurde et de l'impossible. Admettons, si vous y tenez, que ce soit bien là l'Infini; mais alors reprenons nos prémisses : ce qui est absurde n'existe pas.

La conception mathématique des limites est un *artifice de langage,* qui cache mal une incapacité de notre intelligence, celle d'arriver à une idée claire de l'Infini.

Autre contradiction : Lorsque Démocrite et Épicure ont proposé l'hypothèse des atomes, ils ont donné à la science un point d'appui très utile, et pourtant cette base est imaginaire, fictive et même inacceptable pour la raison : Un atome, si petit qu'on l'imagine, pourra toujours être divisé en deux, théoriquement du moins. Il est absurde de parler d'une grandeur insécable. L'artifice qu'on a inventé ne

résiste pas à l'examen. Et qu'on ne vienne pas nous parler d'une grandeur plus petite que toutes celles que nous pourrions imaginer. Toute grandeur peut être divisée. Nous n'avons pas à nous occuper de savoir si vous l'imaginez ou non.

Il n'y a pas d'atomes.

Il n'y a pas de point mathématique.

Il n'y a pas d'Infini, il n'y a que de l'indéfini.

Les grands X ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Notre crédulité fait toute leur puissance.

Point de respect pour les superstitions, fussent-elles scientifiques ! Haïssons tout ce qui est faux, laid, mauvais et puissant !

1861.

Je respecte aujourd'hui la science et je suis devenu un partisan convaincu de l'hypothèse atomique. La science moderne lui doit la plupart de ses progrès. Mais la contradiction n'est peut-être ici qu'apparente. Théoriquement, s'il s'agit de matière inerte, il n'y a pas de particule insécable, mais si nous considérons une unité vivante, un homme par exemple, nous ne pouvons le couper en deux sans le détruire; ce ne serait plus un homme, mais un cadavre. De même les monades ou atomes de vie ne peuvent être divisées sans cesser d'être; leurs éléments descendraient du moins de plusieurs degrés dans cette échelle de la vie, où la mort totale peut être aussi considérée comme une limite jamais atteinte. Ce qu'on nomme matière inerte n'est pour nous qu'un état de la substance universelle, état dans lequel les échanges vitaux subsistent, mais s'opèrent avec une extrême lenteur.

Mais assez de métaphysique. Je renvoie à la fin de ce chapitre ceux que ces questions intéressent. Sous une forme plus polie, ce qui ne gâte rien, ils trouveront la même thèse exposée par quelques savants illustres.

3

Le moyen âge, avec ses superstitions grossières, sa terreur de l'enfer, sa barbarie, m'a toujours semblé bien plus loin de nous, plus différent, plus étranger à la culture moderne que la Rome antique au temps d'Auguste ou que l'Athènes de Périclès. Mes tendances romantiques, combattues par mes lectures, plus encore que par mes professeurs, se modifiaient insensiblement. J'étudiais les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, en compagnie de mon ami Nicole, qui les comprenait déjà beaucoup mieux que moi, et tous deux nous les admirions avec ferveur. C'est pour notre plaisir qu'en dehors des classes nous passions de longues heures délicieuses devant ces textes vénérables, qui ont conservé dans toute leur fraîcheur quelques-unes des fleurs les plus brillantes et les plus parfumées qu'ait jamais produites le génie humain.

Chez les jeunes gens, l'admiration ne va guère sans fanatisme. Mon ambition aurait été d'imiter le style des auteurs grecs. Mes compositions littéraires m'auraient semblé parfaites, si on avait pu les prendre pour des traductions. Cette tendance, que j'ai conservée longtemps en peinture, est une marque évidente de la faiblesse de mon tempérament.

Quand j'essayais de composer des tableaux, je sentais très vivement combien le rêve est supérieur à sa réalisation. Et ce qui est vrai pour un débutant l'est même pour des artistes de grand talent. Cette constatation est profondément décourageante.

Cependant je comprenais aussi que de rares chefs-

d'œuvre échappent à cette loi, grâce à un privilège exceptionnel, celui du génie. Seuls les grands maîtres expriment d'une façon complète la vision qu'ils ont eue d'avance de leur œuvre achevée et parfaite. Telles sont les idées que j'enveloppai dans une légende symbolique.

LE JUPITER DE PHIDIAS

Nous approchions d'Olympie, nous entretenant, Callisthènes et moi, des merveilles que nous venions y chercher. J'étais bien jeune encore et peu versé dans l'étude des beaux-arts, dont mon compagnon s'occupait depuis longues années avec passion. Comme je m'étonnais de son enthousiasme pour le Zeus de Phidias, je lui dis : L'idée que je me fais de la divinité est trop haute, pour que je puisse adorer quelques morceaux d'ivoire et d'or bien travaillés. Je ne puis comprendre le statuaire de la fable qui s'agenouilla, dit-on, devant l'ouvrage de ses mains.

Là-dessus Callisthènes me répondit d'un ton grave et presque irrité : Celui-là était un véritable artiste. Laisse le vulgaire se moquer de lui ; l'enthousiasme et la foi méritent notre admiration. D'ailleurs, ajouta-t-il mystérieusement, sache que le divin Zeus lui-même habite réellement la statue du divin Phidias. Pour preuve certaine j'en ai le récit que les descendants du statuaire se transmettent fidèlement, et que l'un d'eux m'a rapporté :

Quand Phidias eut arrêté dans son esprit le projet de sa statue, il était un soir dans son atelier, méditant profondément en silence; soudain Zeus lui-même, le foudre en main, le front rayonnant d'éclairs, entra, debout sur un nuage sombre et, fronçant ses terribles sourcils, lui dit d'une voix tonnante :

— Oses-tu bien, Phidias, modeler l'image du grand Zeus ? — Phidias se prosterna contre terre, puis après une courte prière, il dit : Maître, d'autres avant moi n'ont-ils pas eu cette audace ? Tous n'ont fait, il est vrai, que des images indignes de toi. Je voudrais te représenter tel que tu m'apparais, ô Souverain, splendide et bon.

Zeus alors se radoucissant lui dit : Essaie donc, puisque tu le veux. — Et chaque matin Phidias, après avoir versé à terre une libation, invoquait le Maître tout puissant des hommes et des dieux; et chaque matin Zeus était assis à côté de la statue ébauchée, encore informe.

Chose merveilleuse, à mesure que l'œuvre avançait, la forme impalpable du dieu se rapprochait de la statue d'argile et commençait à la pénétrer. Ainsi, lorsque nous pressons un œil de côté, au lieu de voir un seul objet, nous en voyons deux images semblables, qui tendent à se rejoindre en une seule. — Mais chaque soir Zeus disparaissait comme une vaine fumée, et Phidias découragé restait seul en face de son œuvre, qui lui semblait froide et sans vie.

Cependant l'ouvrage approchait de sa fin. Phidias redouble d'ardeur; un pieux respect le saisit en face de l'auguste apparition, la sueur coule de son front brûlant, ses yeux se troublent, il travaille toujours; le soir approche, le jour s'obscurcit : « Ne t'en va pas, ô Zeus bien aimé ! Un instant encore et l'œuvre est achevée ! » Phidias recule. O prodige ! Cette fois c'est la statue qui a disparu; le dieu seul est resté, le dieu, dans sa grandeur majestueuse et sereine.

4

LA NUDITÉ

> « Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est légèreté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie. »
>
> LA BRUYÈRE

Comme tous les artistes, M. Lugardon savait que la nudité n'a rien d'indécent. Je suivais donc les leçons de mon maître, lorsque j'essayai de combattre un préjugé encore trop répandu et qui a causé la perte de bien des chefs-d'œuvre.

Je rappelais d'abord l'histoire de Noé qui, le premier, cultiva la vigne : « *Et il fut enivré et se découvrit au milieu de sa tente. — Et Cham, père de Chanaan, ayant vu la nudité de son père, sortit, et le rapporta à ses deux frères. — Alors Sem et Japhet prirent un manteau qu'ils mirent sur leurs deux épaules ; et* marchant en arrière, *ils couvrirent la nudité de leur père ; et leurs visages étaient tournés en arrière, de sorte qu'ils ne virent point la nudité de leur père.* »

Dans cette légende, on voit naître ce sentiment de la pudeur, que les nègres ne connaissent guère, et que les Grecs ont résolument dédaigné. Sem et Japhet auraient pu jeter simplement un manteau sur la nudité de leur père, sans faire tant de façons et de simagrées. Les voilà bien effarouchés et scandalisés pour peu de chose ! La pruderie est souvent mauvais signe, c'est un stigmate d'impureté.

« La mode grecque, selon un vieux dicton, est de ne rien voiler. » Le mot gymnastique signifie que tout vêtement était rejeté dans les exercices de la palestre et dans les luttes des grands jeux publics, par exemple à Olympie et à Athènes.

Cet usage fut une des causes principales de la supériorité des Grecs dans les arts plastiques. Pour ce peuple d'artistes et de connaisseurs, comme pour nos grands statuaires et nos grands peintres, comme pour tous ceux qui ont quelque peu le sens de la forme et des belles proportions, la nudité n'est que la franchise physique ; elle montre, tel qu'il est, ce corps, dont le vêtement, regrettable nécessité de nos durs climats, reste trop souvent l'hypocrisie.

A Sparte, les filles, comme les garçons, le corps

nu (1) et frotté d'huile, étaient exercées de par la loi à la gymnastique. Elles apprenaient à courir, à sauter, à lutter, à lancer le disque et le javelot. Il y avait des épreuves publiques, dans lesquelles les garçons assistaient aux jeux des filles, et les filles à ceux des garçons. On assure que, dans ces occasions, les éloges ou le blâme exprimés par les filles étaient pour l'autre sexe un aiguillon puissant. « Cependant, dit Schoemann, nous ne voyons parmi les jeunes filles spartiates aucune trace de désordres qui, s'ils eussent été fréquents, n'auraient pas échappé à la malveillance des observateurs. »

A Athènes, après la victoire de Salamine, une fête imposante célébra cet événement, le plus grand peut-être de l'histoire du monde, car il marque le triomphe de la liberté sur le despotisme.

Le jeune Sophocle (2) avait été choisi pour diriger le chœur des éphèbes. Défilé inoubliable! On le vit s'avancer devant les trophées, tenant en main la grande lyre d'ivoire et d'or, noble et simple dans sa nudité héroïque, livrant au soleil la splendeur marmoréenne de son corps juvénile. Sa blonde chevelure aux boucles frisées illuminait d'une auréole d'or son visage inspiré. Sa démarche légère et rapide semblait à peine effleurer le sol. On crut voir Apollon lui-même, le dieu de la lumière et de la poésie.

Derrière lui s'avançait en bon ordre la vaillante cohorte des éphèbes nus, aux yeux brillants d'audace, aux cheveux noirs, à la peau brune, aux corps nerveux et fins, semblables à des bronzes superbes, devenus vivants.

Et les vierges aux blancs péplos semaient des roses sous leurs pas.

---

(1) Elles ne portaient qu'une ceinture extrêmement légère.

(2) Il faut considérer la description suivante comme le projet d'un tableau qui n'a pas été exécuté.

Alors, au milieu d'un silence religieux, s'éleva, merveilleusement pure, la voix du jeune coryphée, lançant au ciel la joie enthousiaste de l'hymne triomphal. Puis le chœur des éphèbes éclata, sonore, et la fraîcheur de ces voix d'enfants vibrait déjà de vaillance et d'énergie virile.

Un frisson sacré parcourut la foule. Tous les cœurs battaient à l'unisson. Joyeux de la patrie sauvée, les pères souriaient à l'avenir, les mères pleuraient de joie et d'orgueil, et la cité de Minerve, toute frémissante d'un espoir profond, saluait d'avance la splendide floraison de ce glorieux printemps.

Ce sont de pareils spectacles qui font surgir les Polygnote et les Phidias.

Le génie de Sophocle brille encore, et notre scène retentit des nobles accents du grand tragique. Et vous aussi, jeunes Athéniens, nous vous connaissons; ou du moins nous avons vu vos fils. Beaux et simples comme vous, ils vivent, éternellement jeunes, par la magie de l'art; ils défilent encore, dans leur nudité sereine, avec leurs chevaux pleins de feu, sur la frise de marbre du Parthénon.

L'absolue perfection des proportions et des formes constitue, il est vrai, pour la race grecque, une véritable idéalisation, qui écarte toute idée d'inconvenance. Mais comme tout cela est éloigné des préjugés modernes! (1)

5

LE COSTUME

Pour les peintres et les sculpteurs, qui admirent principalement la beauté du corps humain, le costume ne

(1) Dans *Dégénérescence bachique*, page 25, j'ai ajouté une critique du dénouement ridicule qui termine si mal le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre.

compte pas. Ils recherchent partout de beaux modèles nus. Ils déshabillent du regard les gens qui passent, préoccupés, non pas tant du visage, que de la chose vraiment essentielle, les proportions. On peut prendre quelques mesures même à travers les vêtements, et l'on devine aussi l'harmonie des systèmes osseux et musculaire, rien qu'à voir la souplesse, la grâce, l'eurythmie de tous les mouvements.

Pour le vulgaire au contraire,

le costume fait partie intégrante de l'individu: une jolie toilette, c'est la moitié d'une jolie femme. La paysanne ingénue qui, devenue nourrice à la ville, y retrouve son amoureux, sous le riche harnois d'un dragon, tombe en extase, hypnotisée par l'éclat de ce superbe animal fantastique. N'a-t-il pas une tête en cuivre, qui brille au soleil comme de l'or, avec une longue crinière rouge ; un torse d'acier reluisant, solide carapace d'où pendent des engins terribles, qui font un menaçant cliquetis de ferraille à chacun de ses pas ? — A coup sûr, cet être merveilleux, à l'éblouissant plumage, la ferait trembler d'effroi, s'il ne lui déclarait pas de sa plus douce voix son humble obéissance. Fière d'avoir subjugué ce redoutable agrégat de choses disparates, qu'elle unit dans une admirative synthèse, elle rougit de plaisir à l'espoir de porter un jour dans son sein toute une ribambelle de petits dragons reluisants.

Il y a d'ailleurs une part de vérité dans l'opinion commune sur l'importance du costume. Les philosophes nous l'apprennent, l'unique réalité que puisse atteindre la connaissance humaine est celle de rapports entre les phénomènes. Or, sous nos climats, il est si rare de rencontrer les gens *in naturalibus*, qu'un homme ou une femme nus peuvent être considérés presque comme des « choses en soi » inaccessibles à la connaissance. Vêtus, ils deviennent des phénomènes saisissables ; c'est ainsi qu'ils nous apparaissent tous les jours. Les rapports qui s'établissent entre une fleur rouge et une belle chevelure noire, entre un ruban bleu

pâle et des cheveux blonds ne sont pas choses indifférentes. Ces rapprochements, en exaltant l'éclat des tons, les nuancent d'un charme imprévu, soit par la vigueur des contrastes, soit par des « harmonies d'analogue ».

Les couleurs ont un symbolisme (1) et les tissus eux-mêmes en ont un. Il y a des mousselines aériennes, subtiles, éthérées, qui semblent faites pour les anges du ciel ; il y a des velours somptueux, étalant une majesté souveraine, des satins frissonnants qui pétillent de lumière comme un trait d'esprit, des robes d'un drap tout uni, mat, solide et simple, qui ont l'air honnête, et dont la sobre gravité inspire le respect. — Lorsqu'il y a accord entre la toilette et la personne, le costume devient un interprète révélateur de l'âme et du caractère. Si les femmes comprenaient mieux cette vérité, elles se défieraient de la mode uniforme et bête, qui n'exprime rien d'individuel.

Voici encore quelques-unes des opinions que j'exprimais à cette époque sur de graves questions d'esthétique :

En art, les idéalistes sont ceux qui ont des idées ; les réalistes, ceux qui n'en ont pas.

Ceux qui ne savent qu'imiter pourront faire de belles copies, mais ceux qui ont le don d'inventer, inventeront toujours en dépit de tous les systèmes. (2)

Cependant je protestais déjà contre les théories spiritualistes de Winckelmann sur le Beau Absolu. La

---

(1) « Une simple couleur, a dit Guyau, est déjà expressive. Ce n'est pas sans raison que les rhapsodes qui chantaient l'Iliade, s'habillaient de rouge en souvenir des batailles sanglantes décrites par le poète : au contraire, ceux qui déclamaient l'Odyssée portaient des tuniques bleues, couleur plus pacifique, symbole de la mer où erra si longtemps Ulysse. » *(Problèmes de l'Esthétique contemporaine*, page 70.)

(2) Renan a dit tout au contraire : « La vérité est supérieure à toutes les fictions. » Et c'est lui qui a raison.

peinture ne s'occupe que des apparences et ne saurait se passer du témoignage des sens.

Platon prétend que l'âme, quand elle examine les choses par elle-même, sans y appeler le corps, se porte vers ce qui est pur, éternel, immuable. Conclusion : Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous crever les yeux ; l'âme y verra beaucoup plus clair.

6

L'ART VAINQUEUR DU TEMPS

L'artiste, en fixant dans une œuvre ses impressions, ses émotions et ses pensées, ne les communique pas seulement aux contemporains, mais, son moi éphémère anéanti, il converse encore avec les générations futures. La lutte pour la vie consiste dans des efforts continuels pour échapper au temps qui détruit tout. La fin rapide des fleurs, de la jeunesse, de toute joie, de toute vie individuelle, nous attriste. Alors, nous supprimons par la pensée ce défaut odieux, l'absence de durée, et nous imaginons des idées abstraites que nous voudrions croire positives et réelles : la stabilité, l'unité, la perfection, l'infini, l'éternité. Tout ce qui dure excite notre admiration : Pyramides d'Égypte, monuments romains, vieillards centenaires, institutions, lois, traditions, religions, erreurs antiques, tout cela nous semble beau et vénérable. La mémoire du passé récent qui nous suit nous donne l'illusion d'un arrêt dans le flux du temps. Nous croyons nous accrocher au rivage ; nous respirons, nous détournons un instant les yeux de l'irrésistible nécessité qui charrie toutes choses et nous roule sans relâche de l'individualité à la désagrégation. Salutaire illusion. Le devoir est de vivre, de travailler pour soi-même et pour les autres ; il faut aimer, telle est la véritable loi morale. N'écoutez pas ceux qui vous disent : « Frère, il faut mourir. » Cette parole est impie. Rien n'est plus deprimant, plus antisocial, plus immoral que ce rappel

incessant d'une fin prochaine. Cette idée fixe détourne de l'action. Plus sages étaient les Grecs. Épicure disait avec une sérénité admirable : « La mort ne nous concerne point. Tant que nous sommes, elle n'est pas ; quand elle est là, nous ne sommes plus. » C'est ainsi que pense tout esprit sain.

L'hérédité n'apporte à aucun homme cette préoccupation morbide de sa fin. L'enfant végète plutôt qu'il ne vit. S'il souffre déjà et s'il jouit un peu, du moins il n'a souci ni du passé ni de l'avenir. C'est seulement avec la puberté que naît en lui le sentiment délicieux des virtualités cachées que recèle son organisme. Elles lui semblent innombrables et inépuisables ces puissances en germe, dont bien peu cependant atteindront leur plein développement. Le jeune homme ne sait pas cela ; de là son orgueil en partie justifié. Insoucieux des dangers, parce qu'il est fort et qu'il a pleine conscience de sa force, il s'avance fièrement dans la lumière et dans la joie ; il entonne un chant triomphal, quand s'ouvrent devant lui les portes de l'avenir.

Ravissant spectacle ! Au loin, à perte de vue, un sentier ensoleillé déroule ses capricieux méandres, au milieu des fleurs parfumées, sous les frais ombrages de grands lauriers toujours verts. Ce qu'il ignore, c'est qu'une loi inflexible lui défend de s'arrêter jamais. Sans repos, il devra continuer sa route, et le paysage va bientôt changer.

Au bout d'une région aride et désolée, s'ouvre un gouffre sombre, béant, devant lequel se dresse un spectre inexorable, toujours prêt à saisir sa proie.

Mais non ! non ! Nous ne voulons pas savoir tout cela. L'art a pour divine mission de nous le cacher. Oublions ! oublions ! Non, les plus douces joies de notre vie, nos admirations, ne durent pas qu'un seul instant ; le temps n'a pas de prise sur elles. Les grands maîtres de l'art sont venus avec leurs chefs-d'œuvre ; il faut les remercier, ces magiciens, il faut les aimer, les vénérer, les adorer ; car en créant des images durables de l'éphémère beauté, ils ont su lui donner une jeunesse éternelle. Grand miracle ! Dans le flux perpétuel des choses et des êtres, l'art demeure ; il nous suit partout, il nous charme et nous console. C'est lui

seul qui, dans les plus dures épreuves, apporte à nos âmes inquiètes et endolories la joie pure, la sérénité, l'amour de la vie, l'oubli de la Mort.

7

J'allais partir pour Paris et entrer à l'École des Beaux-Arts. Il fallait quitter mes amis. Ce fut le terme de la période heureuse de ma vie, et j'en avais bien le pressentiment.

A l'heure du départ, j'écrivis à mes chers compagnons d'études cette lettre attristée :

Chers amis,

Voici le moment où je dois vous dire adieu et je ne le dis pas sans regrets. J'ai passé au milieu de vous de si douces heures, j'y ai trouvé tant de bonne amitié et de franchise cordiale, que la séparation me semble bien triste. Mais, si je pars, j'ai plaisir du moins à penser que vous êtes tous là, que vous aimez cette chère Société de Belles-Lettres, et que vous la ferez prospérer. Prenez-la bien au sérieux. Que peut-il y avoir de plus sérieux pour un jeune homme que les plaisirs de son intelligence et les satisfactions profondes que donnent l'estime et l'amitié.

Changeant toujours et toujours la même, Belles-Lettres continue de vivre, quand nous nous en allons. C'est un petit monde, où de jeunes générations remplacent celles qui ont disparu. Je dois quitter ces études que j'ai tant aimées, et me voilà lancé dans une vie nouvelle; mais, loin de notre Société, je ne l'oublierai pas. Les plaisirs que j'ai partagés avec vous sont de ceux, bien rares, qui ne laissent après eux aucune amertume.

Un jour peut-être quelques-uns d'entre vous viendront à Paris; frappez alors à ma porte, un ami vous y attendra.

ANNEXE AU CHAPITRE V

ADVERSUS MATHEMATICOS

Ce titre, emprunté à Sextus Empiricus, n'indique nullement une injustifiable hostilité contre les mathématiques, encore moins contre la science en général; c'est une critique de certaines formules vicieuses et des prétentions de certains savants à une exactitude et à une certitude absolues que la pensée humaine n'atteindra jamais.

« Sous la paille des mots cherchons le grain des choses. »

LEIBNIZ

Infini et indéfini. — « *Nous ne nous embarrasserons jamais dans les disputes de l'infini, d'autant plus qu'il serait ridicule que nous, qui sommes finis, entreprissions d'en déterminer quelque chose, et par ce moyen le supposer fini en tâchant de le comprendre... Pour nous, voyant des choses dans lesquelles nous ne remarquons point de limites, nous n'assurerons pas pour cela qu'elles soient infinies, mais nous les estimerons seulement indéfinies. Aussi pour ce que nous ne saurions imaginer une étendue si grande, que nous ne concevions en même temps*

qu'il y en peut avoir une plus grande, nous dirons que l'étendue des choses possibles est indéfinie. Et pour ce qu'on ne saurait diviser un corps en des parties si petites, que chacune de ces parties ne puisse être divisée en d'autres plus petites, nous penserons que la quantité peut être divisée en des parties dont le nombre est indéfini. »

DESCARTES. *Principes*, I, 26.

Perfection absolue. — « *Le mathématicien raisonne sur des points, des droites et des plans qui n'existent que dans sa pensée, sur des solides parfaits, sur des fluides parfaits; la perfection de ces solides et de ces fluides est impossible, contradictoire avec ce que nous savons de la matière... Le chimiste raisonne sur des corps purs; il n'y a pas de corps purs.* »

JULES TANNERY.

Nous ajouterons : Il n'y a pas d'Être parfait. La perfection n'est pas de ce monde-ci, je n'en connais point d'autre.

L'espace infini. — « *Qu'un homme aux bornes de l'Univers*, (c'est-à-dire à la fin de l'infini), *étende son bras; ce bras doit être dans l'espace pur; car il n'est pas dans le rien* — (rien et espace pur sont synonymes) : *et, si l'on répond qu'il est encore dans la matière, le monde en ce cas, est donc réellement infini* — (il faut dire indéfini); *le monde est donc Dieu en ce sens.* »

VOLTAIRE, *Philosophie de Newton.*

Le temps infini, l'éternité, l'intemporel. — M. P. Janet a fait d'intéressantes observations sur une singulière maladie nerveuse, qu'il appelle l'*allochirie* des représentations, et qui est caractérisée par un renversement de l'orientation. (1) Les malades croient être à l'envers, marcher à l'envers de la direction qu'il faut suivre, et qu'ils suivent en effet. C'est, à l'état pathologique, le phénomène qui se produit, lorsque, commodément assis dans un wagon en marche, nous croyons rester en place, tandis que les arbres, les maisons et tout le paysage passent devant nos yeux emportés par un mouvement bizarre, d'autant plus rapide que les objets sont plus rapprochés de nous.

C'est aussi une illusion d'optique qui a fait croire pendant de longs siècles au mouvement du soleil et des étoiles autour de la terre, et ces illusions ont donné naissance à des doctrines métaphysiques tout aussi erronées.

Nous sommes obligés de reconnaître que le temps n'a pas de limites, et cette négation du commencement et de la fin, nous l'exprimons par le mot Éternité. Mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il ne peut se passer de la notion du temps et que, lorsqu'il essaie de la supprimer par abstraction, il tombe bientôt dans l'absurde.

Dans l'étude d'un théorème mathématique, nous pouvons, il est vrai, faire un instant abstraction du temps et du lieu. Les vérités que nous démontrons seront valables demain comme aujourd'hui, en Asie

(1) *Journal de Psychologie.* V. 2. — Mars 1908.

comme en Europe; mais faire abstraction de l'espace et du temps, ce n'est aucunement supprimer l'existence de ce que nous négligeons volontairement et par convention. La succession des événements existe, même en dehors de la représentation que nous nous formons de leurs rapports; aucune abstraction ne peut la détruire. La terre tourne, même pendant mon sommeil.

Et si le temps n'est « qu'une forme pure de ma sensibilité », ce qui est très contestable, encore faut-il convenir que l'esprit humain ne peut rien imaginer ni rien concevoir en dehors de cette forme, dans laquelle il est emprisonné.

Les sensations ou événements psychologiques nous apparaissent et nous apparaîtront toujours comme successives. — Erreur ! répondent des métaphysiciens malades, et voici le petit conte fantastique qu'ils ont inventé :

« Vous êtes, disent-ils, perpétuellement victimes d'une illusion d'optique mentale : les événements, que vous croyez successifs, sont écrits de toute éternité sur le livre du Destin. C'est nous qui passons devant eux, emportés par le mouvement de la vie. Temps, passé, avenir, chimères ! Tout cela n'existe que dans notre esprit. Il n'y a ni avant ni après. Les siècles sont là, immobiles. Dieu voit tout d'un seul coup d'œil. Pour lui, moteur immobile, il n'y a qu'un éternel présent. Si votre vue bornée n'aperçoit les choses que les unes après les autres, c'est que vous faites une promenade à travers la durée. Oubliez donc, si vous le pouvez,

Le Temps, cette image mobile
De l'immobile Éternité.

Prophètes et voyants, chiromanciens, spiritualistes, médiums, spirites et diseuses de bonne aventure voient d'avance les événements dits futurs, qui existent déjà. »

Tout cela n'est qu'une mauvaise plaisanterie ; et il serait intéressant pour les aliénistes de suivre, à travers l'histoire de la philosophie, les formes diverses prises par cette maladie mentale chez les plus célèbres fatalistes.

L'intemporel ou négation de la durée, c'est la négation du mouvement, car tout changement de lieu implique succession.

L'Éternité est une idée négative, indistincte. Tout ce que nous connaissons clairement se meut ; tout naît, vit, évolue, meurt ou se transforme. C'est seulement par abstraction et d'une manière toute relative que nous pouvons parler de repos, d'immobilité et de durée indéfinie.

Spinoza, dans ses heures de mysticisme, était très occupé de ce pseudo-concept. Il avait fini par y croire de la meilleure foi du monde, comme Platon croyait peut-être à l'existence réelle des Idées générales abstraites. Le « *sub specie aeternitatis* » devint le « tarte à la crème » de Spinoza ; comme cela ne signifie rien, cela répond à tout.

Le nombre infini. — « Le nombre, a dit Newton, est le symbole d'une grandeur, ou plutôt du rapport de deux grandeurs », (d'une grandeur quelconque à l'unité de grandeur de son espèce). Il ne peut donc pas y avoir de nombre infini, ou absolu. Ce qui n'exprime aucun rapport n'est pas un nombre.

Pascal disait du nombre infini : « Il est faux qu'il soit

pair, il est faux qu'il soit impair..., cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair : il est vrai que cela s'entend de tous les nombres finis. »

M. Cantor et M. Couturat s'empressent de saisir cette distinction : « Il ne faut pas attribuer au nombre infini les propriétés des nombres finis. » Mais un nombre qui n'aurait pas les propriétés des nombres, ne serait pas un nombre, à moins que nous ne changions la définition des mots. Il semble plus simple et plus vrai de reconnaître que les mots nombre et infini expriment des idées contradictoires. (1)

M. Couturat a vainement essayé de réfuter la belle démonstration donnée par Cauchy (2) qui lui-même l'attribue à Galilée :

Supposons donnée toute la suite des nombres entiers, nous pourrons former une autre suite exclusivement composée des carrés de la première. Ainsi, la seconde suite aura un nombre de termes égal au nombre des termes de la première. Or la première contient tous les nombres, tant carrés que non carrés; la seconde ne contient que les carrés. La première a donc un nombre de termes plus grand que la seconde, puisqu'elle contient tous les carrés et de plus tous les nombres non carrés. Mais, par hypothèse, ces nombres de termes sont égaux dans les deux séries infinies; il y aurait donc des nombres égaux dont l'un serait plus

---

(1) La notion de nombre n'est jamais complètement abstraite. On peut toujours la rattacher aisément à des images de choses concrètes, des grains de sable, par exemple. L'indéfini également reste toujours concret, tandis que l'infini est une abstraction pure, un rien. Entre l'un et l'autre il n'y a pas de transition possible.

(2) *Sept leçons de Physique générale* (3e leçon).

grand que l'autre. Cette conséquence absurde montre que nous ne devons pas considérer la série indéfinie des nombres comme actuellement donnée.

C'est cependant ce que font les mathématiciens, lorsqu'ils nous parlent d'un infini positif actuel et donné.

M. Couturat cherche à nous faire avaler ce qu'il nomme lui-même « un merveilleux *artifice* » :

> On ne commet pas une erreur en considérant un cercle comme un polygone d'un nombre infini de côtés, mais au contraire quand on le considère comme un polygone d'un nombre fini de côtés, et l'on ne compense cette erreur qu'en supposant que ce nombre croît *indéfiniment* et devient *infini*.

Si l'on conçoit une grandeur continue comme composée d'un nombre fini d'éléments finis, la somme de ces éléments ne donnera jamais, si grand que soit leur nombre, qu'une valeur approchée, donc toujours inexacte. C'est pour corriger cette « supposition erronée » que l'on suppose les éléments infiniment petits et par suite leur nombre infiniment grand; « passer à la limite c'est rétablir la continuité de la grandeur après l'avoir morcelée et détruite ». N'est-ce pas dire exactement le contraire de ce qu'on avait posé tout d'abord? N'est-ce pas appliquer à la fiction de la continuité un raisonnement qui n'est valable que pour le discontinu? S'il n'y a pas là contradiction, je ne sais plus ce qu'on entend par ce mot. Corriger une erreur en en faisant une seconde, singulière méthode!

Dans l'essai d'explication de M. Couturat, il faut distinguer deux parties. La première est un aveu : « La somme d'éléments finis, quel que soit leur nombre, ne

donnera jamais qu'une valeur approchée, donc toujours inexacte. »

La seconde partie du raisonnement consiste à prétendre, ce qui est inadmissible, qu'un nombre croissant indéfiniment deviendra infini; c'est dire que la négation deviendra affirmation, par quel miracle? Un nombre indéfini aura beau grandir indéfiniment, il restera toujours indéfini et ne deviendra jamais infini. On joue sur les deux sens du mot infini et l'on passe du premier sens au second, c'est de l'escamotage.

M. G. Milhaud (1) a fait aussi observer que « une multitude infinie ne forme pas un tout, ni par conséquent un nombre ».

Comment des savants qui ont la prétention d'avoir des idées claires et distinctes, qui cherchent un langage précis, peuvent-ils accepter des manières de parler qui impliquent une contradiction aussi flagrante? Comment ose-t-on dire que les locutions « à l'infini » et « à la limite » sont synonymes. L'une parle de la fin, l'autre de l'absence de fin. N'est-ce pas dire le bout ou la fin de l'Infini, la limite de l'illimité? Et n'est-il pas regrettable d'avoir recours à ces expressions absurdes pour justifier des artifices de calcul d'ailleurs précieux et féconds. Un esprit droit ne saurait accepter deux idées contradictoires, et ce serait le fausser que de l'habituer à s'y résigner. Les mathématiques perdraient en partie leur principale vertu éducative.

« Un esprit de rectitude et de rigueur, un esprit vraiment analytique tend à s'établir dans l'enseignement;

---

(1) *Certitude logique.*

encore un pas, et les professeurs qui rejettent la chimère de l'infini, *rejetteront aussi les notions inexactes sous lesquelles elle se déguise : les incommensurables mesurés, les limites numériques qui ne sont ni nombres ni fractions, en un mot le nombre continu. Les principes du calcul infinitésimal seront fixés dans les notions positives de l'indéfini, de l'indéterminé, de l'arbitraire. Alors seulement l'ancienne métaphysique aura cessé d'obscurcir la plus lumineuse des sciences, et l'étude des mathématiques sera la meilleure introduction à la vraie philosophie, c'est-à-dire la critique générale des connaissances. »*

RENOUVIER, *Premier essai.*

L'être infini. — Même pour raisonner sur les problèmes métaphysiques, nous devons toujours nous placer au point de vue humain, parce qu'il nous est impossible d'en sortir.

Tout être conscient débute par l'affirmation de sa propre existence. Le « Je suis » est la notion primordiale, elle précède la conscience de la pensée, opération déjà plus complexe. On l'a dit cent fois, mais il faut le redire, la formule de Descartes a le tort d'intervertir l'ordre logique des termes, et de donner à une intuition la forme et l'apparence d'une démonstration.

La notion du monde extérieur, du Non-moi, nous est donnée en même temps que celle du Moi, et avec la même certitude immédiate, qui n'a besoin d'aucune démonstration. Une troisième notion, celle de relation, accompagne toujours les deux premières. Le Non-moi ne peut pas être conçu sans le Moi dont il est la condition nécessaire. Bien que le monde puisse exister objec-

tivement sans moi, pour moi, subjectivement, il n'est qu'un ensemble de sensations qui cesserait d'être avec l'esprit qui en prend conscience.

Cependant les choses sont. Le monde extérieur n'est pas une illusion, une fantasmagorie. Nous connaissons très peu et très mal sa nature et ses attributs, mais nos sens nous mettent constamment en relation avec une réalité dont nous affirmons l'existence. Nos sensations sont des effets, et les effets ont des *causes*. Par exemple : le père et la mère sont les causes du fils. Génération n'est pas simple consécution.

Les êtres existent; mais l'Être n'existe pas. La prétendue notion d'être est une de ces idées générales abstraites dont Berkeley a si bien démontré l'inanité toute verbale. Le langage a été la source de toutes les erreurs métaphysiques qu'il a propagées en les enregistrant. Les mots, créés pour désigner des choses finies, ont été détournés de leur sens primitif, et ont donné une apparence de clarté à de pseudo-concepts inintelligibles. Les logiciens qui raisonnent sur ces concepts vides ressemblent à un mathématicien qui jonglerait avec des formules algébriques, sans jamais substituer au signe conventionnel la chose signifiée.

Nous devons nous défier beaucoup des expressions : l'Ensemble des êtres, le grand Tout, l'Univers, la Synthèse totale, etc...

Ces expressions vicieuses portent en elles des contradictions latentes qu'il faut dégager. La distinction cartésienne entre l'Infini et l'Indéfini peut seule nous mettre en garde contre certains sophismes de la métaphysique et de la logique formelle.

Le monde extérieur, le Non-moi, est indéfini, il n'a

pas de limites, mais il a des parties, il est indéfiniment divisible, et, quelques-unes de ses parties nous étant connues, nous avons le droit d'affirmer son existence : le Soleil, la Terre, les planètes existent. Les étoiles sont innombrables. Au delà des espaces que nos yeux peuvent percevoir, aidés des télescopes les plus perfectionnés, il est probable qu'il y a d'autres étoiles, d'autres mondes qui nous resteront toujours inconnus, et cela indéfiniment dans l'espace et dans le temps. Mais, lorsque nous parlons de l'Univers, lorsque nous croyons concevoir l'Ensemble des choses, nous nous trompons nous-mêmes, nous ajoutons à la notion claire, mais indistincte de l'indéfini, les notions claires et distinctes de fini, d'unité et de totalité, qui apportent des limites à l'illimité. Le grand Tout, l'Être Suprême, la Synthèse totale, sont des locutions inacceptables, parce qu'elles expriment des notions contradictoires. En effet, tous les métaphysiciens qui ont cru les comprendre, ont été amenés logiquement à nier le principe de contradiction, qui restera toujours la condition nécessaire de la pensée humaine.

L'Infini, si l'on donne à ce mot le sens négatif, sans limites, si on l'emploie dans le sens d'Indéfini, existe.

L'Infini, au sens positif, l'Infini des spiritualistes, n'existe pas; c'est le Néant, ou mieux la Négation. Nous pourrons continuer à dire que les parallèles se rencontrent à l'infini, mais cela signifiera qu'elles ne se rencontrent jamais. La négation exprimée par le préfixe *in* du mot infini, porte sur toute la proposition qui devient négative.

Nous ne pouvons ni imaginer ni concevoir un Infini

qui serait en dehors de l'espace et du temps, en dehors du monde réel, au-dessus de la notion de cause et du principe de contradiction ? Plotin l'a bien vu, si l'on affirme l'Infini, il faut logiquement lui retirer l'être, il se confond avec le Néant.

C'est aux mathématiciens que revient l'honneur d'avoir fait la démonstration la plus irréfutable contre l'existence de Dieu : Infini = Zéro. Le Dieu des spiritualistes n'existe pas. Mais cette démonstration ne vaut aucunement contre le Dieu des panthéistes. Dieu, assimilé à l'Univers, est seulement indéfini.

L'Infini mathématique est un mot commode pour donner une apparence de réalité à ce qui n'est qu'un artifice de langage.

L'Indéfini n'est ni unité ni totalité, il ne peut être conçu comme une personne. Il n'y a pas de grand Tout. Les mots Unité et Totalité répondent à des concepts finis, étroitement humains, ils conviennent aussi peu à l'Indéfini qu'à l'Infini dont ils sont les contradictoires.

On a essayé de distinguer l'Infini mathématique de l'Infini métaphysique ou théologique, mais ces deux pseudo-concepts sont frères. Il est bien difficile de conserver le second, lorsque l'on rejette le premier, après avoir démontré qu'il est contradictoire, c'est-à-dire absurde.

L'idole. — « *Il faut lutter contre les ombres que la philosophie a douées d'un corps, avant d'aborder au pays de la lumière et des réalités toutes nues. L'idole qu'on doit abattre offusque d'abord la vue ; son antiquité, sa divinité prétendue imposent aux plus hardis,*

et telle est la force du préjugé, que chacun s'attend à voir la nature entière s'abîmer, quand tombera le dieu. Les coups mêmes qu'on lui porte ont quelque chose de fantastique et rendent des sons étranges. Mais l'œuvre de démolition n'est pas plutôt accomplie, qu'un étonnement tout nouveau se produit : l'idole est connue pour ce qu'elle est, on touche le bois qui est vermoulu, et lorsqu'enfin elle tombe en poussière, il se trouve que rien n'a changé autour d'elle; chaque chose a conservé sa place et son nom; il ne s'est point fait de vide dans la réalité. »

RENOUVIER, *Premier essai.*

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

V. — jours heureux 5

1860-1862 7

I. — 1860-1862. — ALIX PAYEN. 9

Mariage d'Alix. — Séjour à Paris. — Un cadre en filigrane. — « Gaëtana ». — « Le Fils de Giboyer ». — Voyage à Genève. — « Fol Amour », drame de Félix Milliet.

Annexe au chapitre I 41

II. — 1862. — TROIS MOIS A VERSAILLES 43

Culture intensive. — Lettres de Jules Nicole et de Marc Doret. — Baccalauréat. — Lettres de Fernand.

III. — EN AFRIQUE 61

IV. — 1861-1862. — RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE. — PREMIERS ESSAIS 71

Portraits. — Critique de Polyeucte par Jules Nicole. — M. Amiel. — Le doute cartésien. —

Port-Royal : Des diverses manières de mal raisonner. — Platon. — Maximes. — Déterminisme; l'Aveugle. — Pensées sociales.

Annexe au chapitre IV 93

V. — 1861-1862. — LA SCIENCE ET L'ART 103

Contradictions mathématiques. — Le Jupiter de Phidias. — La Nudité. — Le Costume. — L'Art vainqueur du temps. — Adieux à la Société de Belles-Lettres.

Annexe au chapitre V 123

Table de ce cahier 139

Les « Amis des cahiers » 143

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce sixième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 24 janvier 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5430

Les « Amis des cahiers ». — Nous avons reçu de l'École Normale Supérieure la lettre suivante :

Monsieur Charles Péguy,
Ancien Élève de l'École Normale Supérieure,
Directeur des Cahiers de la Quinzaine

École, mardi [20 décembre 1910]

Monsieur,

Nous avons lu *l'appel* qui termine votre dernier cahier. Il nous était malheureusement impossible d'adhérer à *la Société des amis des cahiers :* la plupart — la totalité — d'entre nous en eussent été empêchés par la question matérielle.

Nous nous sommes, du moins, cotisés de façon à prendre, par groupes, une certaine quantité d'abonnements : une douzaine, je crois.

Ce sera donc environ 220 francs que nous aurons le plaisir de vous apporter, après les vacances de janvier. Nous avons tenu, dès à présent, à vous dire que votre appel avait été entendu à l'École. Car c'est une maison qui a moins changé qu'on ne le pourrait croire.

Veuillez accepter, monsieur, l'expression de nos sentiments les plus dévoués,

Philippe Borrell.

Dans les vingt-deux cahiers de leur quatrième série, année scolaire 1902-1903, nos cahiers ont publié :

IV-1. — ANATOLE FRANCE. — **l'affaire Crainquebille,** — *édition complète* ..... ÉPUISÉ
IV-2. — MOSELLY. — **l'aube fraternelle** ..... ÉPUISÉ
IV-3. — CHARLES PÉGUY. — *de Jean Coste* ..... 1 »
IV-4. — ANTONIN LAVERGNE. — *la médaille.* — *la lettre de convocation* ..... 1 »
IV-5. — *Textes et commentaires.* — **Emile Zola** .... 2 »
IV-6. — CHARLES PÉGUY. — **inventaire des cahiers** 1 »
IV-7. — Villon, Tolstoi, Tharaud, Gillet. — **cahier de Noël** ..... 1 »
IV-8. — René Salomé. — **Monsieur Matou** *et les circonstances de sa vie* ..... 2 »
IV-9. — CHARLES PÉGUY. — **almanach des cahiers** *pour l'an 1903* ..... 1 »
IV-10. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres,* — **Beethoven** ..... ÉPUISÉ
IV-11. — ÉDOUARD BERTH. — **la politique anticléricale et le socialisme** ..... 1 »
IV-12. — **Vient de paraître.** — Henri Bergson. — *Introduction à la métaphysique,* — conclusion ..... 1 »
IV-13. — *cahier de courriers.* — Félicien Challaye. — *impressions sur Java.* — François Dagen. — *courrier d'Algérie* ..... 1 »
IV-14. — ROMAIN ROLLAND. — **Le temps viendra.** — *trois actes* ..... ÉPUISÉ
IV-15. — PIERRE BAUDOUIN. — **la chanson du roi Dagobert.** — *première chansonnée* ..... 1 »
IV-16. — GABRIEL TRARIEUX. — *les Vaincus.* — **Joseph d'Arimathée.** — *trois actes* ..... 3 »
IV-17. — CHARLES PÉGUY. — *Affaire Dreyfus.* — **Débats parlementaires.** — *Intervention Jaurès* ... 3 50
IV-18. — CHARLES PÉGUY. — *Affaire Dreyfus.* — **Cahiers de la Quinzaine.** — *Débats parlementaires.* 1 »
IV-19. — GASTON RAPHAËL. — **le Rhin allemand** .. 1 »
IV-20. — CHARLES PÉGUY. — *Affaire Dreyfus.* — **Cahiers de la Quinzaine.** — *reprise politique parlementaire* ..... 2 »
IV-21. — **Edgar Quinet** ..... 2 »
IV-22. — MAURICE KAHN. — **courriers de Macédoine** 2 »

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; sixième cahier de la douzième série; un cahier jaune de 144 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

AP
20
C15
sér.12
no 4-6

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY